

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

THÉÂTRE
DE
SCHILLER



5 73860030
1 35512221



UNIVERSIDAD COMPLUTENSE



5324202782

30.11.76

Abbeville. — Imp. de T. Jeunet, rue Saint-Gilles, 108.

R. 227.034

THÉÂTRE

FA 11754 83
Sch 31
-2
F

DE

SCHILLER

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR M. X. MARMIER.

TROISIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TROISIÈME SÉRIE.

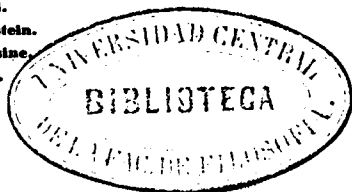
Le Camp de Wallenstein.

Les Piccolomini.

La Mort de Wallenstein.

La Flaccée de Messine.

Guillaume Tell.

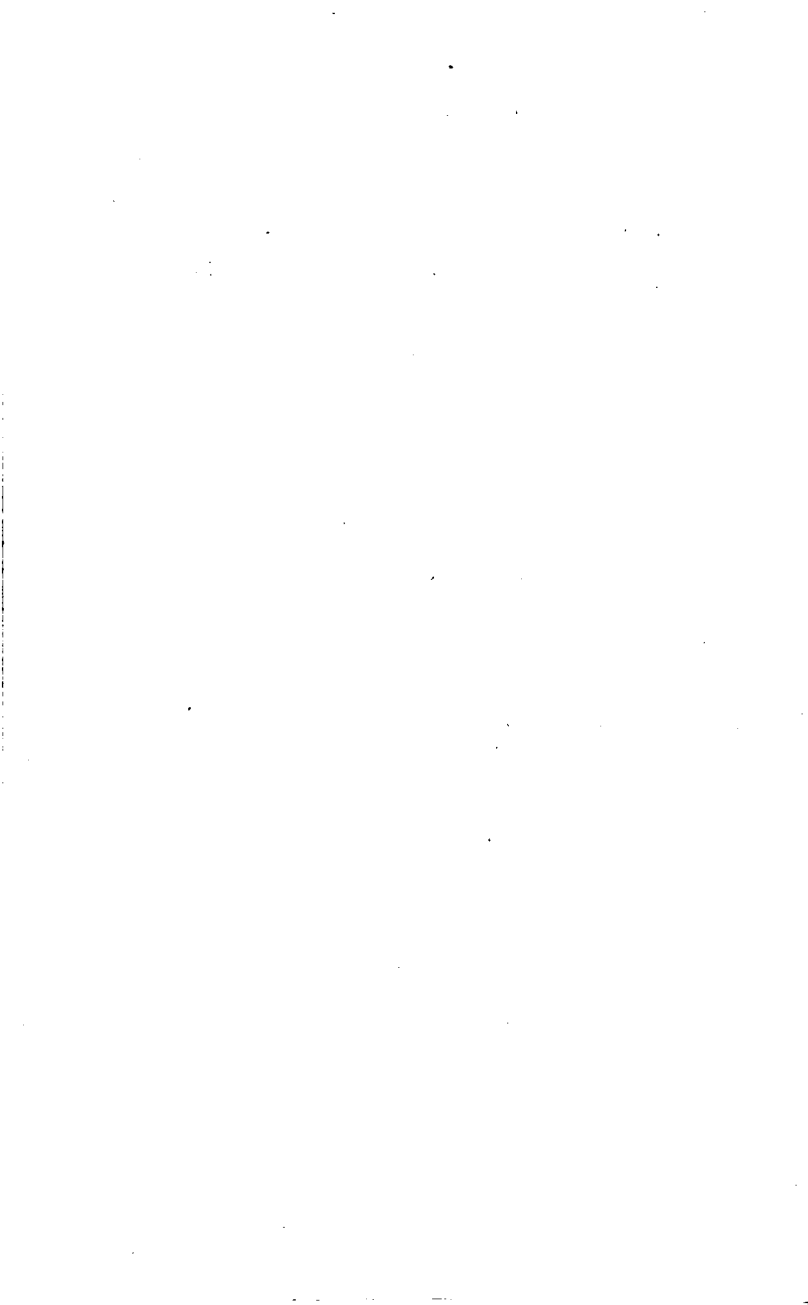


PARIS.

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

39, RUE DE L'UNIVERSITÉ.

1855





PROLOGUE

PRONONCÉ POUR LA RENTRÉE DU THÉÂTRE DE WEIMAR,

EN OCTOBRE 1796.

Les jeux de théâtre plaisants et sérieux, que vous avez si souvent écoutés et regardés avec complaisance, et auxquels vous avez abandonné votre âme attendrie, nous réunissent de nouveau dans cette salle. Voyez, elle a été renouvelée, les arts l'ont parée comme un temple riant. Un sentiment harmonieux se montre dans la structure de ces nobles colonnes, et dispose l'esprit à de graves émotions. Cependant c'est encore cet ancien théâtre, berceau de plus d'un jeune talent, arène de plus d'une réputation croissante. Nous sommes encore les mêmes qui nous sommes formés sous vos yeux avec zèle et avec ardeur. Un grand maître ¹ a paru sur ce théâtre ; il vous a ravis par son génie créateur et vous a transportés dans les hautes régions de son art. Puisse l'éclat nouveau de cet édifice attirer au milieu de nous les talents les plus dignes ! Puisse l'espérance que nous avons longtemps gardée s'accomplir dans tout son lustre ! Un grand modèle éveille l'émula-

¹ Ifland, célèbre comme acteur et comme auteur, avait donné quelques représentations sur ce théâtre, et l'on espérait le posséder de nouveau.

tion et dicte des lois élevées à la critique. Que cette enceinte, que ce nouveau théâtre soit témoin du talent accompli ! Où pourrait-il mieux essayer ses forces, renouveler, raviver sa gloire déjà établie, que devant ce cercle choisi qui, prompt à s'émouvoir à la magie de l'art, saisit avec un sentiment délicat les traits les plus fugitifs de l'esprit ? L'art merveilleux du comédien passe rapidement et sans laisser de trace, tandis que l'œuvre du sculpteur, le chant du poète vivent pendant des milliers d'années. La magie de l'art du comédien meurt avec l'artiste ; sa création éphémère disparaît en un instant, de même que le son de sa voix meurt dans notre oreille, et nul ouvrage durable n'assure sa renommée. Cet art est difficile, et sa récompense dure peu. La postérité ne tresse point de couronnes pour le comédien ; il doit donc user du présent ; il doit saisir l'instant qui est à lui, subjuguier ceux qui l'environnent et laisser un souvenir vivant dans le cœur des hommes les plus distingués. Il jouit ainsi d'avance de l'immortalité de son nom ; car celui qui a assez fait pour les meilleurs esprits de son temps, celui-là a vécu pour tous les temps. L'ère nouvelle qui s'ouvre aujourd'hui sur ce théâtre avec l'art de Thalie donnera aussi de l'audace au poète. Il quittera l'ancienne voie, il vous tirera du cercle étroit de la vie bourgeoise pour vous transporter sur un théâtre plus élevé qui ne sera pas indigne du caractère imposant de l'époque où nous nous agitions dans nos efforts. Les grands sujets peuvent seuls remuer les profondeurs de l'humanité. Dans un cercle étroit, l'esprit se rétrécit ; l'homme grandit en prenant un grand but. Et maintenant que nous touchons à la fin de ce siècle ¹ où la réalité est de la poésie, où nous voyons sous nos yeux de puissantes natures combattre pour un prix important, où la lutte est établie entre les deux grands intérêts de l'humanité : le

¹ La date de ce prologue (1798) explique suffisamment ce passage.

pouvoir et la liberté ; maintenant, l'art du théâtre doit prendre un vol plus élevé et ne doit pas rester au-dessous du théâtre de la vie.

Nous voyons tomber dans ce temps les fermes et anciennes bases sur lesquelles, depuis cent cinquante ans, reposait la paix des royaumes de l'Europe, fruit précieux de la déplorable guerre de trente ans. Laissez encore une fois l'imagination du poète ramener devant vous ces temps funestes. Regardez d'un œil plus joyeux le présent et le lointain avenir riche en espérances. Le poète vous place maintenant au milieu de cette guerre. Seize années de dévastation, de pillage, de misère, se sont écoulées ; le monde est encore dans le trouble et l'affliction, et nul espoir de paix ne se laisse voir dans le lointain. L'empire est une arène de combats. Les villes sont désertes, Magdebourg est en ruines. L'industrie et le commerce sont anéantis ; le citoyen n'est rien, les soldats sont tout. L'impudence sans frein se rit de la morale, et des hordes grossières et dénaturées par une longue guerre campent sur le sol dévasté. Sur ce fond obscur se détache l'entreprise d'une présomption téméraire et d'un caractère audacieux. Vous le connaissez, ce créateur d'une armée hardie, cette idole du camp, ce fléau des royaumes, l'appui et la terreur de son empereur, enfant aventureux de la fortune, qui, porté et favorisé par les circonstances, atteignit rapidement le plus haut degré de la gloire, et qui, dans son cœur insatiable, s'efforçant toujours d'aller plus haut, tomba victime de son indomptable ambition. En proie à la haine et à la fureur des partis, son caractère se présente d'une manière incertaine dans l'histoire. L'art, en dépeignant sa nature humaine, doit maintenant le rapprocher de votre cœur et de vos yeux ; car l'art, qui limite et enchaîne tout, doit ramener toutes les apparences à la nature. Il voit l'homme dans le tourbillon de la vie, et rapporte aux astres funestes la plus grande partie de ses fautes. Ce

n'est pas cet homme cependant qui paraîtra aujourd'hui sur ce théâtre ; mais une ombre de son image vous apparaîtra dans ces troupes hardies que ses ordres gouvernent, que son esprit anime, en attendant que la muse craintive ose vous le présenter sous sa forme vivante. Ce fut sa puissance qui corrompit son cœur ; le tableau de son camp explique son crime.

Pardonnez donc au poète s'il ne vous conduit pas tout d'un coup d'un pas rapide au dénouement de l'action, s'il se hasarde à dérouler sous vos yeux de grandes circonstances dans une suite de tableaux. Que le spectacle d'aujourd'hui prépare votre oreille et votre cœur à des sons inaccoutumés, qu'il vous ramène vers cette époque passée, sur ce théâtre des guerres étrangères que notre héros remplira bientôt de ses actions. Et si aujourd'hui la muse, cette libre divinité de la danse et du chant, réclame, selon l'ancienne coutume allemande, l'emploi de la rime, ne la blâmez pas ; remerciez-la plutôt d'avoir transporté les arides images de la réalité dans le riant domaine de l'art. Elle décèle sincèrement elle-même l'illusion qu'elle produit, et ne sépare point perfidement l'apparence de la vérité. Sérieuse est la vie, riant est l'art.

WALLENSTEIN.

PREMIÈRE PARTIE.

LE CAMP DE WALLENSTEIN.

PERSONNAGES.

UN MARÉCHAL-DES-LOGIS d'un régiment de carabiniers : *Torshy*.
UN TROMPETTE.
UN CANONNIER.
DES CHASSEURS.
DEUX CHASSEURS A CHEVAL du régiment d'Ibolk.
UN DRAGON du régiment de Buttler.
DES ARQUEBUSIERS du régiment de Tiefenbach.
UN CUIRASSIER d'un régiment wallon.
UN CUIRASSIER d'un régiment lombard.
DES CROATES.
DES HOULANS.
UNE RECRUE.
UN BOURGEOIS.
UN PAYSAN.
SON FILS.
UN MAÎTRE D'ÉCOLE DE RÉGIMENT.
UN CAPUCIN.
UNE CANTINIÈRE.
SA SERVANTE.
DES ENFANTS DE SOLDATS.
DES MUSICIENS.

La scène est devant la ville de Pilsen, en Bohême.

SCÈNE 1.

Des tentes de vivandiers. Sur le devant, une échoppe de mercerie et de friperie, Des soldats de toute couleur et de tout uniforme se croisent sur la scène. Toutes les tables sont occupées. Des Croates et des Houlans font la cuisine devant un brasier. Une vivandière verse du vin. Des enfants de soldats jouent aux dés sur un tambour. On chante dans une tente.

UN PAYSAN *et* SON FILS.

LE FILS. Mon père, il ne fait pas bon ici ; éloignons-nous de cette troupe de soldats ; ce sont de rudes ca-

marades. Pourvu qu'ils ne nous tombent pas dessus !

LE PAYSAN. Bah ! ils ne nous mangeront pas, quoi-
qu'ils soient assez effrontés. Vois-tu, il y a là de nou-
velles gens arrivés tout récemment des bords de la Saale
et du Mein avec du butin et des choses rares. Cela est à
nous, si nous nous y prenons adroitement. Un capi-
taine, qu'un autre a percé d'un coup d'épée, m'a laissé
une paire de dés précieux ; je veux voir, aujourd'hui,
s'ils ont encore le même pouvoir. Prends seulement un
air piteux ; ce sont de bons et légers compagnons qui se
laissent volontiers faire et qui dissipent leur butin
comme ils l'ont gagné. Ils nous enlèvent notre bien
par boisseaux, et nous, nous le leur reprenons par
cuillerées. Ils frappent à grands coups de sabre ; mais
nous sommes rusés et nous y allons finement. (*On en-
tend des chants et des cris de joie dans la tente.*) Comme
ils se réjouissent ! miséricorde de Dieu ! Tout cela re-
tombe sur le dos des paysans. Voilà huit mois que cette
troupe est venue s'emparer des lits et des étables ; à
plusieurs lieues à la ronde, dans toute la vallée, il n'y
a plus ni plumes ni pattes ; la faim et la misère nous
forceront à ronger nos propres os. En vérité, ce n'était
pas pis quand les Saxons ravageaient la contrée, et pour-
tant ceux-là s'appellent les Impériaux.

LE FILS. Mon père, en voilà deux qui sortent de la
cuisine ; il me semble qu'il n'y a pas grand chose à
gagner avec eux.

LE PAYSAN. Ce sont des gens du pays, de la Bohême,
enrôlés dans les carabiniers de Terzky, et depuis long-
temps cantonnés ici. Il n'y en a pas de plus mauvais ;
ils font les arrogants, se redressent ; on dirait qu'ils
sont trop grands seigneurs pour boire un coup avec le
paysan. Mais je vois là trois chasseurs assis auprès du
feu ; il me semble que ce sont des Tyroliens. Viens, Em-
rich ; allons les trouver ; ceux-là sont de joyeux com-
pères, qui aiment à babiller, qui secondisent bravement
et qui ont de l'argent en poche. (*Ils vont vers la tente.*)

SCÈNE II.

Les précédents; UN MARÉCHAL-DES-LOGIS, UN TROMPETTE, UN HOULAN.

LE TROMPETTE. Que veut ce paysan ? Hors d'ici, canaille !

LE PAYSAN. Mes bons messieurs, un morceau de pain et un coup à boire ! Nous n'avons encore rien mangé d'aujourd'hui.

LE TROMPETTE. Ça veut toujours boire et manger.

LE HOULAN, *avec un verre*. Tu n'as pas encore déjeuné ? alors, bois, chien ! (*Il le conduit près de la tente ; les autres s'avancent.*)

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, *au trompette*. Crois-tu que ce soit sans motif qu'on nous a donné aujourd'hui double paye, que ce soit seulement pour nous rendre joyeux et nous faire faire bombance ?

LE TROMPETTE. La duchesse arrive avec la princesse sa fille...

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Ce n'est là qu'un prétexte ; mais, vois-tu, ces troupes qui viennent des autres provinces se rassembler devant Pilsen, nous voulons les attirer à nous avec de bons morceaux ; nous voulons qu'elles soient contentes et qu'elles se lient étroitement avec nous.

LE TROMPETTE. Ah ! oui, il y a de nouveau quelque chose sur le tapis.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Messieurs les généraux et les commandants...

LE TROMPETTE. Tout cela n'est pas fort agréable, à ce qui me semble.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Qui se sont rassemblés ici...

LE TROMPETTE. Ce n'est pas pour s'ennuyer.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Et ces pourparlers, et tous ces mouvements...

LE TROMPETTE. Oui, oui.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Et cette vieille perruque, arrivée de Vérone, et que l'on voit rôder depuis hier avec sa chaîne d'or ; cela signifie quelque chose, je parie.

LE TROMPETTE. Prenez-y garde, c'est encore un limier qui épie les traces du duc.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Vois-tu bien, ils ne se fient pas à nous, ils craignent les secrets desseins de Friedland. Il est monté trop haut, et ils voudraient bien le renverser.

LE TROMPETTE. Mais nous le soutiendrons, nous. Ah ! si chacun pensait comme vous et moi...

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Notre régiment et les quatre autres commandés par Terzky, le beau-frère du duc, nous sommes le corps le plus déterminé du camp, et nous lui sommes tout dévoués. C'est lui-même qui nous a enrôlés, c'est lui qui a nommé les officiers, et ils sont à lui corps et âme.

SCÈNE III.

Les précédents ; UN CROATE, avec un collier ; UN TYROLIEN le suit.

LE TYROLIEN. Croate, où as-tu volé ce collier ? Vends-le-moi ; il ne te sert à rien ; je te donne une paire de pistolets.

LE CROATE. Non, non ! Tu veux m'attraper, chasseur.

LE TYROLIEN. Eh bien ! je te donne encore ce bonnet bleu ; je viens de le gagner à une loterie ; vois-tu, il est superbe.

LE CROATE, *faisant briller son collier au soleil*. Ce sont des perles et de beaux grenats, regarde ; comme ça brille au soleil !

LE TYROLIEN, *prenant le collier*. Je te donne encore ma

gourde. (*Il regarde le collier.*) C'est seulement parce qu'il me plaît à voir.

LE TROMPETTE. Voyez donc comme celui-là pille le Croate. Partageons, chasseur; je ne dirai rien.

LE CROATE, *essayant le bonnet.* Ton bonnet me plaît.

LE CHASSEUR *fait signe au trompette.* Nous changeons; les camarades sont témoins.

SCÈNE IV.

Les précédents; UN CANONNIER.

LE CANONNIER. Eh bien ! camarade carabinier, comment cela va-t-il ? Resterons-nous encore long-temps à nous chauffer les doigts, tandis que les ennemis rôdent dans la campagne ?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Pas tant de hâte, monsieur le canonnier ; les chemins ne sont pas encore praticables.

LE CANONNIER. Je ne me plains pas, je me trouve bien ici ; mais il est arrivé un courrier qui a annoncé que Ratisbonne était pris.

LE TROMPETTE. Alors il faudra bientôt se mettre en route.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Bien ! Pour défendre les domaines du Bavarois, qui est l'ennemi de notre prince, nous ne nous échaufferons pas tant.

LE CANONNIER. Croyez-vous ? Ah ! si vous saviez tout.

SCÈNE V.

Les précédents; DEUX CHASSEURS, LA CANTINIÈRE, UN ENFANT DE SOLDAT, LE MAITRE D'ÉCOLE, UNE SERVANTE.

PREMIER CHASSEUR. Voyez ! voyez ! voici une joyeuse compagnie.

LE TROMPETTE. Qu'est-ce que ces habits verts ? Ils sont gentils et de bonne mine.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Ce sont des chasseurs d'Iboik ; ils n'ont pas pris leurs tresses d'argent à la foire de Leipzig.

LA CANTINIÈRE *apporte du vin*. Soyez les bienvenus, messieurs !

PREMIER CHASSEUR. Comment ! tonnerre ! c'est Justine de Blaswitz !

LA CANTINIÈRE. Justement ! Et ce beau monsieur, c'est le grand Pierre d'Itzeho, qui, dans une joyeuse nuit à Glückstadt, a mangé avec le régiment le magot paternel.

PREMIER CHASSEUR. Et qui ensuite a troqué la plume contre la carabine.

LA CANTINIÈRE. Eh là ! nous sommes de vieilles connaissances !

PREMIER CHASSEUR. Et nous nous retrouvons en Bohême.

LA CANTINIÈRE. Aujourd'hui ici, et demain là, mon cousin. La guerre est rude ; elle nous pousse et nous balaye d'un endroit à l'autre. Pour moi, j'ai vu bien du pays.

PREMIER CHASSEUR. Je le crois ; on se le figure aisément.

LA CANTINIÈRE. Je suis allée à Temeswar avec les chariots de bagages, quand nous donnions la chasse à Mansfeld. Ensuite j'ai campé avec Friedland devant Stralsund ; là, j'ai perdu tout mon butin, puis je suivis la troupe qui allait au secours de Mantoue. Je rentrai avec Féria, et je fis un crochet jusqu'à Gand avec un régiment espagnol. Maintenant je viens en Bohême ; je veux voir si je pourrai me faire payer mes vieilles dettes, si le prince veut m'aider à recouvrer mon argent ; ma boutique est là.

PREMIER CHASSEUR. Eh bien ! elle trouve le moyen de tout combiner. Mais qu'as-tu fait de cet Écossais avec qui tu courais le monde en ce temps-là ?

LA CANTINIÈRE. Ah ! le scélérat ! il m'a joliment trompée. Il est parti, emportant tout ce que j'avais épargné

à la sueur de mon corps, et ne m'a rien laissé que ce petit drôle.

L'ENFANT *vient en sautant*. Maman, parles-tu de papa ?

PREMIER CHASSEUR. Eh bien ! eh bien ! l'empereur le nourrira. Il faut que l'armée multiplie.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Allons, en classe ! marche, polisson !

PREMIER CHASSEUR. Il a déjà peur d'être enfermé.

LA SERVANTE. Cousine, ils veulent s'en aller.

LA CANTINIÈRE. A l'instant ; j'y vais.

PREMIER CHASSEUR. Qu'est-ce que c'est que cette petite mine friponne ?

LA CANTINIÈRE. C'est la fille de ma sœur, de celle qu'est mariée dans l'empire.

PREMIER CHASSEUR. Ma foi ! une gentille nièce !

(La cantinière sort.)

SECOND CHASSEUR. *(Il retient la servante.)* Restez avec nous, ma belle enfant.

LA SERVANTE. J'ai du monde à servir. *(Elle se dégage et s'en va.)*

PREMIER CHASSEUR. Ce n'est pas un mauvais morceau que cette petite fille. Et la tante !... Mille tonnerres ! Il y en a dans le régiment qui se sont battus pour ce joli petit masque. Que de gens on connaît ! et comme le temps passe ! Que de choses je verrai encore ! *(Au maréchal-des-logis et au trompette.)* A votre santé, messieurs ! Faites-nous donc une petite place.

SCÈNE VI.

LES CHASSEURS, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, LE TROMPETTE.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Je vous remercie. Nous vous ferons place de bon cœur. Soyez les bienvenus en Bohême !

PREMIER CHASSEUR. Vous êtes ici les pieds chauds.

Pendant ce temps, nous étions mal à l'aise en pays ennemi.

LE TROMPETTE. On ne s'en aperçoit pas, vous avez bonne mine.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Oui, oui, et dans le district de la Saale et de Meissen, on ne vous loue pas trop, messieurs.

SECOND CHASSEUR. Laissez donc ! Qu'est-ce que cela signifie ? Les Croates agissent bien autrement ; nous ne pouvions que glaner après eux.

LE TROMPETTE. Vous avez pourtant une jolie dentelle à votre jabot, et de belles chaussures, du linge fin, un chapeau à plumes ; tout cela est d'un bon effet. Faut-il que le bonheur n'arrive qu'à ces gaillards-là, et jamais à nous !

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. En revanche, nous sommes du régiment de Friedland ; on doit nous honorer et nous respecter.

PREMIER CHASSEUR. Ce n'est pas un compliment que vous nous faites là. Nous aussi nous portons son nom.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Oui, vous faites aussi partie de la masse.

PREMIER CHASSEUR. Vous figurez-vous être une race à part ? Toute la différence est dans l'habit, et moi je me trouve bien dans le mien.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Écoutez, chasseurs, j'en suis fâché pour vous ; mais vous vivez toujours avec le paysan, et le bon ton et les belles manières, cela ne s'apprend qu'auprès de la personne du général.

PREMIER CHASSEUR. La leçon ne vous a pas profité. Vous avez appris comme il se mouche, comme il crache ; mais son génie, son esprit, ce n'est pas à la parade qu'on apprend à le connaître.

SECOND CHASSEUR. Tonnerre de Dieu ! partout où nous avons passé, demandez si on ne nous appelle pas les terribles chasseurs de Friedland. Ah ! nous ne faisons

pas honte à son nom. Nous marchons hardiment à travers les contrées ennemies et amies, à travers les semailles et les moissons. On connaît la trompette des chasseurs d'Ibolk. Tantôt près, tantôt loin, prompts comme le déluge, en un instant nous sommes là. Au milieu de la nuit, quand personne ne veille, nous tombons dans les maisons comme le feu. Il n'y a pas à se défendre ni à fuir ; il ne s'agit plus d'ordre ni de discipline. La guerre n'a point de pitié ; la jeune fille a beau se débattre dans nos bras nerveux. Demandez seulement, je ne dis pas cela pour nous vanter, demandez à Baireuth et en Westphalie ; partout où nous avons passé, les enfants et les petits-enfants parleront dans cent ans et dans cent ans encore d'Ibolk et de sa troupe.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Voyez un peu ! mais ce n'est pas cela, le tapage et le tumulte, qui fait le soldat ; c'est le temps, la réflexion, l'habileté, la conception, le coup d'œil.

PREMIER CHASSEUR. C'est la liberté. Avec toutes vos balivernes, je ne devrais pas seulement vous répondre. Est-ce que j'aurais quitté l'école et la leçon pour retrouver dans un camp la corvée, la galère, le bureau et les murailles étroites ? Je veux être libre et ne rien faire, voir tous les jours du nouveau, m'abandonner avec joie au moment, et ne regarder ni en avant ni en arrière. J'ai vendu ma peau à l'empereur, afin de n'avoir plus aucun souci. Conduisez-moi au feu, mettez-moi sur le Rhin, là où sur trois hommes il n'en reviendrait que deux, je ne ferai point de façon ; mais, quant au reste, j'entends ne pas être gêné.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Eh bien ! si vous ne désirez rien de plus, cela peut se trouver sous votre casaque...

PREMIER CHASSEUR. Au près de Gustave, roi de Suède, ce diable d'homme, c'était un tourment et une torture ! Il avait fait de son camp une église. Le matin et le soir, au réveil et à la retraite, il fallait prier, et quand nous

étions un peu en train, il nous prêchait lui-même du haut de son cheval.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Oui, c'était un homme craignant Dieu

PREMIER CHASSEUR. Les filles, il n'en tolérait pas une ; il les faisait conduire immédiatement à l'église. Je n'ai pu supporter cela, et je l'ai quitté.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Maintenant, cela va bien autrement.

PREMIER CHASSEUR. Je m'en allai rejoindre les confédérés ; ils se préparaient justement à attaquer Magdebourg. Ah ! c'était une autre affaire ! Le vin, le jeu, les filles en masse, tout allait joyeusement. En vérité, ce n'était pas une petite plaisanterie ; car Tilly s'entendait à commander, il n'était dur que pour lui-même. Quant aux soldats, il leur laissait faire tout ce qu'ils voulaient, et pourvu qu'il n'en coûtât rien à sa casquette, sa devise était : Vivre et laisser vivre. Mais le bonheur ne lui resta pas fidèle ; à partir de la malheureuse affaire de Leipzig, la chance tourna contre nous, et nous n'obtinmes plus de succès nulle part. Quand nous paraissions et que nous frappions aux portes, les portes étaient fermées et on ne nous saluait pas. Il fallut se retirer de district en district ; le respect qu'on avait autrefois pour nous avait disparu. Alors je m'enrôlai parmi les Saxons ; je croyais travailler à mon bonheur.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Et vous arrivâtes à temps pour piller la Bohême.

PREMIER CHASSEUR. Cela alla mal pour moi. Il fallait suivre une discipline sévère ; nous n'osions pas nous comporter tout-à-fait en ennemis. Nous gardions les châteaux de l'empereur ; c'étaient des histoires et des compliments ; la guerre ressemblait à une plaisanterie. Nous ne faisons les choses qu'à demi, car nous ne voulions rompre entièrement avec personne. Bref, il y avait là peu d'honneur à gagner, et dans mon impa-

tience j'allais retourner à mon bureau, lorsque j'appris que Friedland faisait recruter de tous côtés.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Et combien de temps comptez-vous rester ici ?

PREMIER CHASSEUR. Vous plaisantez. Aussi longtemps qu'il commandera ; sur mon âme, je ne songe pas à décamper. Où le soldat pourrait-il être mieux ? Tout va dans un bon genre militaire ; tout a le meilleur air, et l'esprit qui gouverne cette grande armée arrive comme un souffle puissant jusqu'au dernier cavalier. Moi, je marche d'un pas assuré, et je passe hardiment sur le bourgeois, comme mon général sur les princes. Les choses vont ici comme dans l'ancien temps, où le sabre décidait de tout. Résister à un ordre, voilà le seul délit et le seul crime ; tout ce qui n'est pas défendu est permis. On ne demande à personne quelle est sa croyance ; il n'y a que deux choses essentielles, ce qui regarde le service et ce qui ne le regarde pas, et je n'ai de devoir qu'envers le drapeau.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Maintenant, chasseur, vous me plaisez ; vous parlez comme un brave cavalier de Friedland.

PREMIER CHASSEUR. Ah ! celui-là n'exerce pas le commandement comme une charge, comme un pouvoir qui lui a été confié par l'empereur. Peu lui importe le service de l'empereur. Et quel avantage a-t-il procuré à l'empereur ? A-t-il employé sa grande armée à défendre et à protéger le pays ? Non... Il voulait fonder un empire de soldats, embraser et bouleverser le monde, tout entreprendre et tout subjuguier.

LE TROMPETTE. Silence ! Osez-vous prononcer de telles paroles ?

PREMIER CHASSEUR. Ce que je pense, je le dis. La parole est libre, dit le général.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Il l'a dit, je l'ai entendu plus d'une fois, j'étais là ! « La parole est libre,

l'action muette, l'obéissance aveugle. » Voilà ses propres expressions.

PREMIER CHASSEUR. Si ce sont là ses expressions, je ne sais ; mais la chose est comme vous la contez.

SECOND CHASSEUR. Le bonheur ne le quitte jamais à la guerre, comme il a coutume de quitter les autres. Tilly survit à sa renommée ; mais, sous la bannière de Friedland, je suis toujours sûr de la victoire ; il ensorcelle la fortune, elle reste avec lui : quiconque combat sous ses drapeaux est sous la protection d'une puissance particulière, car le monde entier sait que Friedland a un diable de l'enfer à sa solde.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Oui, il possède un charme. Cela n'est pas douteux ; car à l'affaire sanglante de Lutzen, il courait çà et là de sang-froid sous le feu des batteries. Son chapeau fut percé par les balles, ses bottes et son buffle furent traversés. On voyait distinctement les traces des balles, mais aucune n'a pu lui égratigner la peau, car elle était garantie par un onguent diabolique.

PREMIER CHASSEUR. Pourquoi voir là dedans un miracle ? Il porte une cuirasse de peau d'élan qu'aucune balle ne peut percer.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Non, c'est un onguent fait avec des herbes de sorcier, cuites et bouillies avec des paroles magiques.

LE TROMPETTE. Tout cela n'est pas naturel.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. On dit qu'il lit dans les étoiles les choses futures, celles qui sont près et celles qui sont loin. Mais moi je sais mieux ce qui en est : un petit homme gris vient souvent le trouver au milieu de la nuit, et passe à travers les portes fermées. Les sentinelles lui ont plus d'une fois crié *Qui vive ?* et chaque fois que ce petit homme gris a paru, il est arrivé quelque grand événement.

SECOND CHASSEUR. Oui, il s'est donné au diable ; voilà pourquoi nous menons joyeuse vie.

SCÈNE VII.

Les précédents; UNE RECRUE, UN BOURGEOIS, DES DRAGONS.

LA RECRUE *sort de la tente, un casque sur la tête, une bouteille à la main.* Mes compliments à mon père et à ma famille ! Je suis soldat, je ne retournerai plus près d'eux.

PREMIER CHASSEUR. Tiens ! voici un nouveau camarade.

LE BOURGEOIS. Oh ! Prends-y garde, François, tu t'en repentiras...

LA RECRUE *chante.* « Tambour et trompette ! joyeux » sons de guerre ! Voyager et courir à travers le monde, » monter galement sur un cheval, l'épée au côté ; s'en » aller au loin, joyeux et léger, libre comme le pinson » sur les arbres, dans les broussailles et dans le vaste » espace ! Bravo ! Je suis la bannière de Friedland ! »

SECOND CHASSEUR. Voyez-moi ça, il a l'air d'un brave gaillard. *(Ils le saluent.)*

LE BOURGEOIS. Oh ! laissez-le ; c'est un enfant de bonne maison.

PREMIER CHASSEUR. Et nous donc, on ne nous a pas trouvés sur le grand chemin.

LE BOURGEOIS. Je vous dis qu'il a de la fortune et des moyens. Touchez sa souquenille, elle est de fine toile.

LE TROMPETTE. Le vêtement qui nous vient de l'empereur, voilà le plus beau.

LE BOURGEOIS. Il hérite d'une petite fabrique de bonnets.

SECOND CHASSEUR. C'est la volonté de l'homme qui fait son bonheur.

LE BOURGEOIS. De sa grand'mère, il aura un magasin et une boutique.

PREMIER CHASSEUR. Fi donc ! Qui voudrait être marchand d'allumettes ?

LE BOURGEOIS. De plus, son parrain lui donnera un cabaret et une cave où il y a vingt pièces de vin.

LE TROMPETTE. Et il les boira avec ses camarades.

SECOND CHASSEUR. Ecoute, nous serons camarades de chambre.

LE BOURGEOIS. Il laisse une fiancée dans les larmes et dans la douleur.

PREMIER CHASSEUR. Très-bien ! Il prouve par là qu'il a un cœur de fer.

LE BOURGEOIS. Sa grand'mère en mourra de chagrin.

SECOND CHASSEUR. Tant mieux ! il héritera plus tôt.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS *s'avance gravement, et pose sa main sur le casque de la recrue.* Écoutez-moi. Vous avez pris un bon parti ; vous voilà devenu un homme nouveau. Avec le casque et l'épée, vous vous associez à une classe honorable. Il faut maintenant montrer un esprit distingué.

PREMIER CHASSEUR. Et surtout ne pas épargner l'argent.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Vous voilà prêt à naviguer sur le vaisseau de la fortune ; le monde est ouvert devant vous. Qui ne risque rien ne doit rien espérer. Le bourgeois indolent et nigaud tourne toujours dans le même cercle comme un cheval de brasseur ; mais un soldat peut arriver à tout, car c'est par la guerre que se décide maintenant le sort du monde. Regardez-moi ! Avec cet habit, je porte le bâton de l'empereur, et sachez qu'en ce monde tout gouvernement est sorti d'un bâton. Le sceptre qui est dans la main du roi n'est qu'un bâton, c'est connu. Une fois arrivé au rang de caporal, on a le pied sur l'échelle pour parvenir au plus grand pouvoir et aller aussi loin que possible.

PREMIER CHASSEUR. Pourvu qu'on sache seulement lire et écrire.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Je vais vous en donner à l'instant un exemple dont j'ai été récemment témoin. Le chef du corps des dragons s'appelle Buttler. Il y a trente

ans, nous étions tous deux simples soldats à Cologne sur le Rhin ; à présent on le nomme général-major. Cela vient de ce qu'il a rempli le monde de sa renommée militaire, tandis que mes services n'ont pas fait de bruit. Et Friedland lui-même, notre chef, notre grand général, qui est maintenant tout-puissant, il n'était dans l'origine qu'un simple gentilhomme ; mais, en se confiant au dieu de la guerre, il est arrivé à cette hauteur. C'est le premier homme après l'empereur ; et qui sait ce qu'il osera et où il arrivera, (*d'un air malin,*) car nous ne sommes pas au bout.

PREMIER CHASSEUR. Oui, il a commencé par être petit, maintenant le voilà grand ; car à Altdorf, quand il portait l'habit d'étudiant, il était, avec votre permission, assez mauvais sujet, et fut sur le point de tuer son serviteur. Là-dessus, messieurs de Nuremberg voulurent le mettre en prison. C'était justement un nid nouvellement construit, et qui devait garder le nom de celui qui entrerait le premier. Que fit Wallenstein ? il laissa passer son chien le premier. Depuis ce temps, le cachot porte le nom du chien. C'est là un tour de bon garçon. De toutes les grandes actions du général, celle-ci m'a toujours plu particulièrement. (*Pendant ce temps, la servante a fini sa tâche. Le second chasseur badine avec elle.*)

UN DRAGON *se jette entre eux.* Allons, camarades, laissez-la...

SECOND CHASSEUR. De quoi diable vous mêlez-vous ?

LE DRAGON. Je vous dirai que cette fille est à moi.

PREMIER CHASSEUR. Il veut avoir le trésor à lui tout seul. Est-il fou, le dragon ? Que dit-il ?

SECOND CHASSEUR. Il veut vivre à part dans le camp. Le minois d'une jolie fille est comme le soleil, il appartient à tout le monde. (*Il l'embrasse.*)

LE DRAGON *tire la jeune fille à lui.* Je vous dis encore une fois que je ne souffrirai pas cela.

PREMIER CHASSEUR. Vive la joie ! voici les gens de Prague.

SECOND CHASSEUR. Cherche-t-il querelle ? moi j'en suis.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Paix, là, messieurs ! On est libre d'embrasser les jeunes filles.

SCÈNE VIII.

Les précédents, UN CAPUCIN. Des ouvrier des mines s'avancent, jouent une valse, d'abord lentement, puis ensuite plus vite. Le premier chasseur danse avec la servante, la cantinière avec la recrue ; la jeune fille s'échappe, le chasseur court après elle et embrasse le capucin qui arrive.

LE CAPUCIN ¹. Tra la la ! cela va bien ici, et moi je veux en être. Est-ce une armée de chrétiens ? Sommes-nous Turcs ? sommes-nous anabaptistes ? Se moque-t-on ainsi du dimanche, comme si le bon Dieu avait la goutte aux doigts et ne pouvait plus frapper ? Est-ce maintenant le temps de festoyer, de banqueter et de godailler ? *Quid hic statis otiosi* ? que faites-vous-là, les bras croisés ? La furie de la guerre est déchaînée sur le Danube, le boulevard de la Bavière est tombé, Ratisbonne est dans les griffes de l'ennemi, et l'armée reste ici en Bohême, ne s'afflige de rien, prend soin de son ventre, bien plus soucieuse de la bouteille que de la bataille, des poulets que des boulets, court après les filles et dévore les bœufs plutôt qu'Oxenstiern. La chrétienté désolée se couvre de cendres, se revêt d'un sac, tandis que le soldat se remplit la poche. C'est un temps de larmes et de misère. Des signes merveilleux se montrent au ciel ; le Seigneur déploie sur les nuages le manteau sanglant de la guerre, et tient à la fenêtre

¹ Il y a dans ce discours, dont on a cherché à imiter autant que possible le caractère grotesque, beaucoup de jeux de mots intraduisibles.

du paradis une comète à la main, comme une verge menaçante. Le monde entier est une maison de consternation ; l'arche de l'Église nage dans le sang, et l'empire romain, dont Dieu ait pitié ! devrait s'appeler le pauvre romain. Le fleuve du Rhin est un fleuve de peines ; les couvents sont de mauvais lieux, les évêchés sont anéantis, les abbayes et les biens du clergé sont changés en repaires de voleurs, et les terres allemandes, pleines de bonheur, sont devenues un séjour de misère. — Pourquoi cela ? Je ne veux pas vous le taire ; cela vient de vos péchés et de vos crimes, de la vie de païens et des scandales de l'officier et du soldat ; car le péché est la pierre d'aimant qui attire le fer dans ce pays. Le malheur suit le mal comme les pleurs suivent l'oignon ; le *P* vient après l'*O*, c'est l'ordre de l'alphabet. *Ubi erit victoriæ spes, si offenditur Deus ?* Comment gagner la victoire, si l'on ne veut plus croire aux sermons et à la messe, si l'on ne fréquente que le cabaret ? La femme de l'Évangile retrouve le denier qu'elle avait perdu ; Saül retrouve les ânesses de son père ; Joseph retrouve ses frères ; mais celui qui chercherait parmi les soldats la crainte de Dieu, la discipline, la pudeur, ne les trouverait pas, quand même il allumerait cent lanternes. Nous lisons dans l'Évangile que les soldats accouraient aussi près du prédicateur du désert, faisaient pénitence, recevaient le baptême, et lui demandaient : *Quid faciemus nos ?* que ferons-nous pour aller dans le giron d'Abraham ? *Et ait illis*, et il leur dit : *Neminem concutiatis*, vous ne tourmenterez et vous ne déchirez personne ; *neque calumniam faciatis*, vous ne calomniez personne et vous ne mentirez pas. *Contenti estote*, soyez satisfaits ; *stipendiis vestris*, de votre solde, et maudite soit toute méchante habitude ! Le commandement dit : Dieu en vain tu ne jureras. Et dans quel lieu entend-on plus de blasphêmes que dans le camp de Friedland ? Si à chaque tonnerre et à chaque éclair que lance la pointe

de votre langue il fallait sonner les cloches du pays, on ne trouverait bientôt plus de sacristains; et si à chaque mauvaise prière qui sort de votre bouche impure, un seul cheveu tombait de votre tête, elle serait chauve avant la nuit, eussiez-vous une crinière plus épaisse que celle d'Absalon. Josué était aussi un soldat; le roi David a tué Goliath, et où pourrait-on dire qu'ils étaient comme vous des gueules de malédictions? Il ne faut pas, je pense, ouvrir davantage la bouche pour dire : Dieu me soit en aide! que pour proférer un sacrelot. Mais quand le vase est trop plein, la liqueur qu'il renferme déborde et coule de toutes parts. Un autre commandement dit : Bien d'autrui ne déroberas. Oh! vous suivez comme il faut ce précepte, car vous emportez ouvertement tout ce qui tombe sous vos pattes et sous vos griffes de vautour. Rien n'est à l'abri de votre rapacité et de vos méchantes ruses. L'argent n'est pas en sûreté dans le bahut, ni le veau dans le ventre de la vache, et quand vous prenez l'œuf, vous prenez aussi la poule. Que disait le prédicateur? *Contenti estote*, contentez-vous de votre ration. Mais comment les serviteurs se conduiraient-ils sagement, quand le mal vient d'en haut? Tel chef, tels membres. Personne ne sait ici quelle est sa croyance.

PREMIER CHASSEUR. Eh! monsieur le curé, vous pouvez bien nous gourmander, nous autres soldats; mais n'insultez pas notre général.

LE CAPUCIN. *Ne custodias gregem meum*. C'est un Achab et un Jéroboam qui détourne les peuples de la vraie foi pour les conduire vers les idoles.

LE TROMPETTE et LA RECRUE. Ne dites pas cela une seconde fois.

LE CAPUCIN. C'est un matamore et un mangeur d'acier qui veut s'emparer de toutes les forteresses. Il se vantait, avec sa bouche impie, de prendre la ville de Stralsund, fût-elle attachée avec des chaînes au ciel.

LE TROMPETTE. Personne ne fermera-t-il cette bouche de vipère ?

LE CAPUCIN. C'est un conjureur de diables, un roi Saül, un Jéhu et un Holopherne. Comme Pierre, il a renié son Seigneur et maître, et il ne peut entendre le cri du coq.

LES DEUX CHASSEURS. Prêtre, à présent, c'en est fait de toi.

LE CAPUCIN. C'est un fin renard et un Hérode.

LE TROMPETTE et LES DEUX CHASSEURS, *se précipitant sur lui*. Tais-toi ! tu es mort !

LES CROATES *se placent entre eux*. Reste là, petit père, et ne crains rien. Poursuis ton sermon, conte-nous cela.

LE CAPUCIN, *criant plus haut*. C'est un orgueilleux Nabuchodonosor, un abîme de péchés, un hérétique racorni. Il se fait appeler Wallenstein, et il a raison, car il est pour nous tous une pierre de douleur et d'achoppement, et aussi longtemps que l'empereur gardera ce Friedland, il n'y aura pas de paix dans le pays. (*En disant ces derniers mots, qu'il a criés à haute voix, il fait sa retraite peu à peu ; les Croates le protègent contre les autres soldats.*)

SCÈNE IX.

Les précédents, sans le CAPUCIN.

PREMIER CHASSEUR, *au maréchal-des-logis*. Dites-moi, que veut-il dire avec ce chant du coq que le général ne peut pas entendre ? Il n'a sans doute raconté cela que pour le railler et l'insulter.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Je puis vous satisfaire. Cela n'est pas sans fondement. Le général est singulièrement organisé ; il a surtout les oreilles très-déliçates ; il ne peut entendre miauler un chat, et le cri du coq lui fait horreur.

PREMIER CHASSEUR. Il a cela de commun avec le lion.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Il faut que tout soit paisible autour de lui, c'est la consigne donnée aux sentinelles, car il pense à de grandes choses.

DES VOIX *dans la tente. Tumulte.* Arrêtez le coquin ! Tombez dessus, tombez dessus !

LE PAYSAN. Au secours ! Miséricorde !

D'AUTRES VOIX. Silence ! Paix !

PREMIER CHASSEUR. Le diable m'emporte ! on se donne des coups là-dedans.

SECOND CHASSEUR. Il faut que j'en sois. (*Ils courent dans la tente.*)

LA CANTINIÈRE *sort.* Au coquin ! au voleur !

LE TROMPETTE. Qui vous met donc si fort en colère ?

LA CANTINIÈRE. Le vaurien ! le scélérat ! le vagabond ! Faut-il que cela se passe dans ma tente ! Cela me déshonore aux yeux des officiers.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Cousine ! qu'y a-t-il donc ?

LA CANTINIÈRE. Ce qu'il y a ? C'est un paysan que l'on vient de surprendre avec de faux dés.

LE TROMPETTE. Ils l'amènent ici avec son fils.

SCÈNE X.

Les précédents ; LES SOLDATS amènent le paysan.

PREMIER CHASSEUR. Il faut le pendre.

LES TYROLIENS *et* LES DRAGONS. Au prévôt ! au prévôt !

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. L'ordonnance a été récemment publiée.

LA CANTINIÈRE. Que dans une heure je le voie pendre !

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Mauvais métier amène mauvaise fin.

PREMIER ARQUEBUSIER. Cela vient du désespoir ; car, voyez-vous, on commence par les ruiner, et cela les pousse au vol.

LE TROMPETTE. Eh bien ! eh bien ! vous parlez encore pour ce chien-là ! Que le diable vous torture !

PREMIER ARQUEBUSIER. Le paysan est aussi un homme. Un homme... pour ainsi dire !

PREMIER CHASSEUR, *au trompette*. Laissez-les faire ; ce sont des hommes du régiment de Tiefenbach, des garçons tailleurs et cordonniers. Ils ont été en garnison à Brieg et connaissent bien le genre militaire.

SCÈNE XI.

Les précédents, DES CUIRASSIERS.

PREMIER CUIRASSIER. Paix donc ! Que se passe-t-il avec ce paysan ?

PREMIER CHASSEUR. C'est un fripon qui a triché au jeu.

PREMIER CUIRASSIER. Il t'a trompé ?

PREMIER CHASSEUR. Oui, et il m'a raflé complètement.

PREMIER CUIRASSIER. Comment, toi qui es un soldat de Friedland, as-tu pu t'abaisser et te déshonorer au point d'essayer ta fortune avec un paysan ? Qu'il coure tant qu'il pourra courir. (*Le paysan s'enfuit ; les soldats se resserrent en groupe.*)

PREMIER ARQUEBUSIER. Il va vite en besogne ; c'est un gaillard résolu. On est bien avec de pareilles gens. Mais qui est-ce donc ? il n'est pas de la Bohême.

LA CANTINIÈRE. C'est un Wallon. Respect à ces hommes-là ! Il est des cuirassiers de Papenheim.

PREMIER DRAGON, *s'avançant*. C'est le jeune Piccolomini qui les commande à présent. Ils l'ont eux-mêmes choisi pour colonel à la bataille de Lutzen, quand Papenheim est tombé mort.

PREMIER ARQUEBUSIER. Ils ont osé faire cela !

PREMIER DRAGON. Ce régiment a des privilèges. Il fut toujours le premier dans la mêlée ; il a sa justice à lui, et Friedland lui porte une affection particulière.

PREMIER CUIRASSIER, *à un autre*. Est-ce sûr ? De qui vient la nouvelle ?

SECOND CUIRASSIER. Je l'ai entendu de la propre bouche du colonel.

PREMIER CUIRASSIER. Comment diable ! nous ne sommes pas leurs chiens.

PREMIER CHASSEUR. Qu'ont-ils donc là ? Ils sont bien en colère.

SECOND CHASSEUR. Camarades, est-ce quelque chose qui nous concerne ?

PREMIER CUIRASSIER. Cela ne peut réjouir personne. (*Les soldats s'avancent.*) Ils veulent nous envoyer dans les Pays-Bas, les cuirassiers, les chasseurs, la cavalerie légère, au nombre de huit mille hommes.

LA CANTINIÈRE. Comment, comment, il faut de nouveau partir ! Je suis arrivée seulement hier de la Flandre.

SECOND CUIRASSIER, *aux dragons*. Vous autres du régiment de Buttler, vous monterez aussi à cheval.

PREMIER CUIRASSIER. Et surtout nous autres Wallons.

LA CANTINIÈRE. Ah ! ce sont les meilleurs escadrons.

PREMIER CUIRASSIER. Nous devons accompagner le gouverneur de Milan.

PREMIER CHASSEUR. L'infant ? voilà qui est curieux !

SECOND CHASSEUR. Le prêtre ? le diable est donc déchainé !

PREMIER CUIRASSIER. Nous quitterons Friedland, qui traite si noblement le soldat, pour entrer en campagne avec ce ladre d'Espagnol que nous haïssons du fond du cœur ? non, cela n'ira pas ainsi ; nous décamperons.

LE TROMPETTE. Par le diable ! qu'avons-nous à faire là ? Nous avons vendu notre sang à l'empereur, et non pas à ce chapeau rouge d'Espagnol.

SECOND CHASSEUR. C'est sur la parole et la foi de Friedland que nous sommes entrés au service dans la cavalerie. Si ce n'eût été par amour pour Wallenstein, jamais Ferdinand ne nous aurait eus.

PREMIER DRAGON. C'est Friedland qui a organisé notre corps, sa fortune doit nous conduire.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Laissez-moi vous expliquer. Écoutez-moi : tout cela ne se passera pas en paroles ; je vois plus loin que vous autres. Il y a quelque mauvais piège caché là derrière.

PREMIER CHASSEUR. Paix ! écoutez le livre d'ordonnance.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Cousine Justine, donne-moi d'abord un verre d'eau-de-vie pour me refaire l'estomac, ensuite je vous dirai mes idées.

LA CANTINIÈRE *lui verse à boire*. Voilà, monsieur le maréchal-des-logis. Vous m'effrayez ; il n'y a pourtant rien de funeste là-dedans.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Voyez, messieurs, c'est une bonne chose d'examiner d'abord ce qui nous touche de plus près. Mais, comme le général a coutume de le dire, il faut aussi saisir l'ensemble. Nous sommes la troupe de Friedland ; le bourgeois nous donne le logement, nous obéit, et nous fait la soupe. Le paysan a beau se plaindre, il faut qu'il attelle ses chevaux et ses bœufs à nos chariots de bagages. Qu'un caporal avec sept hommes se montre seulement de loin à un village, il devient à l'instant l'autorité du lieu, gouverne et commande selon son bon plaisir. Tonnerre ! ces gens-là ne nous aiment guère ; ils préféreraient voir la figure du diable plutôt que nos casaques jaunes. Pourquoi ne nous chassent-ils pas de leurs contrées ? Mille bombes ! ils sont plus nombreux que nous, et si nous manions l'épée, ils manient le bâton. Pourquoi donc nous moquons-nous d'eux ? c'est parce que nous formons une armée redoutable.

PREMIER CHASSEUR. Oui, oui, c'est l'ensemble qui fait la force. Friedland le savait bien, lorsque, il y a huit ou neuf ans, il rassembla une grande armée pour l'empereur. On ne voulait d'abord entendre parler que de douze mille hommes. Je ne pourrai pas les nourrir,

dit-il, mais je veux en enrôler soixante mille, et je vous réponds qu'ils ne mourront pas de faim. Voilà comme nous sommes devenus soldats de Wallenstein.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Par exemple, que quelqu'un me coupe à la main droite le plus petit de mes cinq doigts, croyez-vous qu'il m'enlèverait seulement un doigt? Non, par le diable! je serais privé de ma main; ce ne serait plus qu'un membre mutilé et inutile. Eh bien! ces huit mille chevaux que l'on envoie en Flandre, ce n'est que le petit doigt de l'armée. Qu'on les laisse partir, vous consolerez-vous en disant: Nous n'avons perdu qu'un cinquième de nos troupes? Mille diables! le tout est renversé; la crainte, la déférence, le respect s'en vont. Le paysan commence à relever la tête; la chancellerie de Vienne griffonne des billets de ration et de cantonnement, et l'ancienne misère recommence. Il ne se passera pas beaucoup de temps avant qu'on nous enlève aussi notre général, car à la cour ils ne lui sont pas très-favorables, et alors tout tombe à la fois. Qui nous aidera à nous faire payer notre solde? qui aura soin qu'on tienne les engagements pris avec nous? qui aura l'ascendant, l'intelligence, l'esprit, la force nécessaire pour gouverner et conduire cette masse composée de tant de pièces? Par exemple, dragon, parle, de quel pays es-tu?

PREMIER DRAGON. Je suis d'un pays éloigné, de l'Irlande.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, *aux deux cuirassiers*. Vous, vous êtes Wallons, je le sais; et vous, Italien, on le reconnaît à l'accent.

PREMIER CUIRASSIER. Qui je suis? Je n'ai jamais pu le savoir. J'ai été volé tout jeune à mes parents.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Et toi, tu n'es pas non plus du voisinage?

PREMIER ARQUEBUSIER. Je suis de Buchau, sur le lac Föder.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Et vous, mon voisin?

SECOND ARQUEBUSIER. De la Suisse.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Et de quelle contrée es-tu, toi, chasseur ?

PREMIER CHASSEUR. Mes parents sont établis à Wismar.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, *montrant le trompette*. Et toi et moi nous sommes d'Egra. Eh bien ! qui pourrait s'apercevoir que nous avons été chassés et ballottés ensemble du nord et du sud ? Ne paraissons-nous pas tous taillés dans le même bois ? ne sommes-nous pas tous serrés contre l'ennemi, comme si nous eussions été forgés et fondus ensemble ? Tout s'engrène et s'ajuste à un signe, à une parole, comme les rouages d'un moulin. Qui donc nous a façonnés de telle sorte qu'il n'y a plus de différence entre nous ? qui donc, si ce n'est Wallenstein ?

PREMIER CHASSEUR. De ma vie je n'avais pensé à cela, et j'allais mon chemin sans remarquer comme nous sommes bien arrangés.

PREMIER CUIRASSIER. J'applaudis aux paroles du maréchal-des-logis. Ces gens-là voudraient anéantir l'état militaire, terrasser le soldat, pour qu'ils eussent seuls le commandement. C'est un complot, une conjuration.

LA CANTINIÈRE. Une conjuration ! bonté de Dieu ! Alors ces messieurs ne pourraient plus me payer !

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Assurément, ce serait la banqueroute complète. Beaucoup de commandants et généraux soldent le régiment de leurs propres deniers ; ils veulent se faire remarquer et dépensent au delà de leurs moyens, dans l'espoir que cela leur portera bonheur. Si le chef, si le duc vient à tomber, ils en seront pour leur argent.

LA CANTINIÈRE. Ah ! mon Sauveur ! quelle catastrophe pour moi ! La moitié de l'armée est inscrite sur mon livre de compte. Le comte Isolani, le mauvais payeur, me doit encore à lui seul deux cents écus.

PREMIER CUIRASSIER. Que faire, camarades ? Il n'y a qu'un moyen de nous sauver ; tant que nous serons

unis, on ne pourra nous nuire. Continuons à ne faire qu'un ; laissons-les écrire et protocoler, restons fermes plantés en Bohême, ne cédon pas et ne marchons pas. Le soldat maintenant combat pour son honneur.

SECOND CHASSEUR. Ne nous laissons pas promener ainsi à travers le pays. Qu'ils viennent seulement, et qu'ils voient.

PREMIER ARQUEBUSIER. Chers camarades, pensez-y sérieusement ; c'est la volonté et l'ordre de l'empereur.

LE TROMPETTE. Nous nous soucions bien de l'empereur !

PREMIER ARQUEBUSIER. Ne dites pas cela une seconde fois.

LE TROMPETTE. C'est pourtant comme je vous le dis.

PREMIER CHASSEUR. Oui, oui, j'ai toujours entendu dire que c'était à Friedland seul à commander ici.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Cela est vrai ; c'est là son droit et son contrat. Il a pouvoir absolu de faire la guerre et de conclure la paix. Il peut confisquer argent et domaines, faire pendre ou faire grâce, nommer les officiers et les colonels ; bref, il a les privilèges souverains, il les tient de la main même de l'empereur.

PREMIER ARQUEBUSIER. Le duc est sans doute puissant et intelligent ; mais, après tout, il n'est comme nous qu'un sujet de l'empereur.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Non pas comme nous tous ; vous n'y entendez rien. Il est prince libre et immédiat de l'empire, aussi bien que le Bavaois. N'ai-je pas vu moi-même, quand j'étais de garde à Brandéis, comme l'empereur lui permettait de se couvrir devant lui en sa qualité de prince ?

PREMIER ARQUEBUSIER. Oui, à cause du pays de Mecklembourg que l'empereur lui a donné en gage.

PREMIER CHASSEUR, *au maréchal-des-logis*. Comment ! en présence de l'empereur ? Voilà qui est pourtant singulier.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, *fouillant dans sa poche*. Si vous

ne voulez pas vous en rapporter à ma parole, j'avais vous faire toucher la chose au doigt. (*Il prend une pièce de monnaie.*) Qu'est-ce que c'est que cette empreinte et cette inscription ?

LA CANTINIÈRE. Montrez. Ah ! c'est un wallenstein.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Eh bien ! voilà ! Que voulez-vous de plus ? N'est-il pas prince aussi bien qu'un autre ? Ne bat-il pas monnaie comme Ferdinand ? N'a-t-il pas des sujets et un Etat ? Ne s'appelle-t-il pas Altesse ? Il peut donc bien avoir des soldats.

PREMIER ARQUEBUSIER. Personne ne vous conteste cela ; mais nous, nous sommes au service de l'empereur ; et qui nous paye ? c'est l'empereur !

LE TROMPETTE. Pour cela, voyez-vous, je vous le nie en face. Celui qui ne nous paye pas, c'est l'empereur. Depuis dix mois, ne nous promet-on pas toujours inutilement notre solde ?

PREMIER ARQUEBUSIER. Allez ! elle est entre bonnes mains.

PREMIER CUIRASSIER. Paix ! camarades. Voulez-vous finir par vous battre ? Faut-il donc se quereller et se disputer pour savoir si l'empereur est notre maître ? C'est justement parce que nous sommes ses braves cavaliers que nous ne voulons pas être traités comme son troupeau. Nous ne voulons pas nous laisser conduire par la prétraille. Dites-le vous-mêmes ; n'est-il pas de l'avantage du maître d'avoir des soldats qui sachent se conduire ? Qu'est-ce qui fait de lui un souverain puissant ? c'est son armée. C'est par son armée aussi qu'il agit au loin et exerce l'ascendant dans la chrétienté. Que d'autres reçoivent ses grâces, se rassemblent dans ses salons dorés et dînent à sa table. Pour nous, nous ne retirons de sa gloire et de son éclat que des fatigues et des chagrins ; mais nous tenons à l'honneur.

SECOND CHASSEUR. Tous les grands tyrans et empereurs le savaient et étaient plus sages. Ils ne crai-

gnaient pas d'humilier et de tourmenter tout le monde ; mais ils ménageaient avec soin le soldat.

PREMIER CUIRASSIER. Il faut que le soldat sache se juger lui-même. Celui qui ne se conduit pas noblement et fièrement ferait mieux de quitter le métier. Si je risque gaiement ma vie, c'est qu'il y a quelque chose que j'aime mieux ; sinon, il faudrait se laisser égorger comme un Croate, et je me mépriserais.

LES DEUX CHASSEURS. Oui, l'honneur vaut mieux que la vie.

PREMIER CUIRASSIER. L'épée n'est ni une bêche ni une charrue. Vouloir s'en servir pour labourer, ce serait folie. Nul épi, nul grain ne mûrit pour nous. Le soldat n'a point de patrie ; il erre à l'aventure sur la surface de la terre, il ne peut se réchauffer à son propre foyer. Il faut qu'il voie de loin, en passant, la splendeur des villes, la joie des villages, les vertes prairies, les vendanges et les moissons. Dites-moi, si le soldat ne s'honorait pas lui-même, quelle valeur et quel bien aurait-il ? Il faut qu'il ait quelque chose à soi ; autrement il ne serait qu'un meurtrier et un incendiaire.

PREMIER ARQUEBUSIER. Dieu le sait, c'est une misérable vie.

PREMIER CUIRASSIER. Je ne la donnerais cependant pas pour une autre. Voyez, j'ai bien parcouru le monde, j'ai tout essayé, j'ai servi la monarchie espagnole, et la république de Venise, et le royaume de Naples ; mais nulle part la fortune ne me fut favorable. J'ai vu le marchand et le noble, le manœuvre et le jésuite, et nul vêtement au monde ne m'a autant plu que ma cuirasse de fer.

PREMIER ARQUEBUSIER. Non, moi, je ne puis pas en dire autant.

PREMIER CUIRASSIER. Quiconque veut faire son chemin dans le monde doit se donner du mouvement et de la peine. S'il veut s'élever aux honneurs et aux dignités, il faut qu'il se courbe sous un fardeau doré ; s'il veut

jouir du bonheur de la famille, vivre au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants, qu'il exerce en paix un honnête métier. Moi, je n'ai nul goût pour une telle vie. Je veux vivre et mourir libre, ne piller personne, n'hériter de personne, et du haut de mon cheval regarder avec dédain cette racaille.

PREMIER CHASSEUR. Bravo ! voilà justement comme je suis.

PREMIER ARQUEBUSIER. Vraiment ! c'est assez agréable de marcher ainsi sur la tête des autres.

PREMIER CUIRASSIER. Camarades, les temps sont durs, l'épée n'est plus dans la balance ; mais personne ne peut me blâmer d'avoir choisi l'épée. Je veux bien faire la guerre humainement, mais non pas laisser prendre ma peau pour un tambour.

PREMIER ARQUEBUSIER. Si le bourgeois est malheureux, à qui la faute, si ce n'est à nous autres soldats ? La guerre, la misère, les vexations durent déjà depuis seize ans.

PREMIER CUIRASSIER. Frère, tout le monde ne rend pas en même temps grâce au bon Dieu qui est là-haut. Les uns demandent du soleil qui fait tort aux autres. Celui-ci veut de la sécheresse, celui-là de la pluie. Là où tu ne vois que fléaux et misères, je trouve les beaux jours de ma vie. Nous vivons aux dépens du bourgeois et du paysan ; en vérité, j'en suis fâché pour eux, mais je n'y puis rien changer. Voyez, il en est de ceci comme d'une charge de cavalerie. Les chevaux sont lancés au galop, tombe qui voudra au milieu du chemin, que ce soit mon frère ou mon fils chéri ; quand ses gémissments me déchireraient le cœur, il faut que je lui passe sur le corps ; je ne puis le porter doucement à l'écart.

PREMIER CHASSEUR. Sans doute ; est-ce qu'on s'occupe des autres ?

PREMIER CUIRASSIER. Et, puisque le bonheur sourit au soldat, saisissons-le à deux mains, on ne nous laissera pas longtemps agir ainsi. Un beau matin, viendra la

paix qui mettra fin à tout cela. Le soldat débridera, le paysan attellera, et, avant qu'on ait le temps d'y songer, les choses auront repris leur ancien cours. Nous sommes encore rassemblés ici, et nous avons l'instrument à la main ; ne nous laissons pas disperser, car alors on nous tiendra les morceaux de pain plus haut.

PREMIER CHASSEUR. Non, il ne faut pas que cela nous arrive jamais. Venez, restons fermes et unis.

SECOND CHASSEUR. Oui, prenons un parti. Ecoutez.

PREMIER ARQUEBUSIER, *tirant une bourse de cuir et parlant à la cantinière*. Ma commère, qu'est-ce que je dois ?

LA CANTINIÈRE. Ah ! ce n'est pas la peine d'en parler. (*Ils comptent.*)

LE TROMPETTE. Vous faites bien de vous en aller ; vous troublez notre société.

(*Les arquebusiers s'éloignent.*)

PREMIER CUIRASSIER. C'est dommage ; ce sont, du reste, de braves gens.

PREMIER CHASSEUR. Mais ça raisonne comme un épicier.

SECOND CHASSEUR. A présent que nous sommes entre nous, voyons comment nous renverserons le nouveau complot.

LE TROMPETTE. Comment ? nous ne marcherons pas.

PREMIER CUIRASSIER. Camarades, rien contre la discipline. Que chacun retourne à son corps et raconte la chose à ses camarades, de façon à ce qu'ils la voient et la comprennent. Nous ne devons pas aller si loin. Je réponds de mes Wallons ; chacun d'eux pense comme moi.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Les régiments de Terzky à pied et à cheval sont dans les mêmes dispositions.

SECOND CUIRASSIER. Le Lombard ne se sépare pas du Wallon.

PREMIER CHASSEUR. La liberté est l'élément du chasseur.

SECOND CHASSEUR. La liberté n'existe qu'avec la force. Je veux vivre et mourir pour Wallenstein.

PREMIER TYROLIEN. Le Lorrain suivra le torrent et s'en ira là où il trouvera le plaisir et la joie.

LE DRAGON. L'Irlandais suit l'étoile de la fortune.

SECOND TYROLIEN. Le Tyrolien n'obéit qu'à son général.

PREMIER CUIRASSIER. Que chaque régiment fasse donc mettre au net un mémoire où il sera dit que nous voulons rester ensemble, que ni la force ni la ruse ne nous séparera de Friedland, qui est le père du soldat. On présentera respectueusement ce mémoire à Piccolomini, au fils s'entend ; il comprend ces sortes d'affaires, il a du crédit auprès de Friedland, et du poids auprès de l'empereur.

SECOND CHASSEUR. Venez, c'est convenu ; touchez-là. Piccolomini sera notre orateur.

LE TROMPETTE, LE DRAGON, LE PREMIER CHASSEUR, LE SECOND CUIRASSIER, LES TYROLIENS, *ensemble*. Piccolomini sera notre orateur. (*Ils veulent s'éloigner.*)

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Encore un verre, camarades. (*Il boit.*) A la santé de Piccolomini !

LA CANTINIÈRE *apporte une bouteille*. Nous ne ferons pas une marque pour celle-là ; je vous la donne volontiers. Bon succès, messieurs !

LE CUIRASSIER. Vivent les militaires !

LES DEUX CHASSEURS. Payent les bourgeois !

LE DRAGON *et* LES TYROLIENS. Que l'armée prospère !

LE TROMPETTE *et* LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. Et que Friedland la gouverne !

SECOND CUIRASSIER, *chantant*. » Allons, camarades,
» à cheval, à cheval ! courons aux champs, à la liber-
» té ! En campagne l'homme vaut encore quelque
» chose ; là, son cœur a du poids ; là, personne ne peut
» le remplacer ; il faut qu'il compte sur lui-même. »

(*Les soldats qui étaient au fond du théâtre se rapprochent et répètent en chœur les deux derniers vers.*)

LE DRAGON. « La liberté a disparu du monde. On ne » voit plus que des maîtres et des esclaves. La fausseté » et la ruse règnent parmi la lâche race humaine. » Celui-là seul qui sait regarder la mort en face, le » soldat seul est un homme libre. »

LE CHŒUR. « Celui-là seul qui sait regarder la » mort en face, le soldat seul est un homme libre. »

PREMIER CHASSEUR. « Il rejette loin de lui les inquiétudes » de la vie ; il n'a plus ni craintes ni soucis. Il marche hardiment au-devant de la destinée ; s'il ne l'atteint pas aujourd'hui, il l'atteindra demain, et puis- » qu'il l'atteindra demain, jouissons aujourd'hui des » derniers restes d'un temps précieux. » (*Les verres sont de nouveau remplis ; les soldats trinquent et boivent.*)

LE CHŒUR. « Et puisqu'il l'atteindra demain, jouissons aujourd'hui des derniers restes d'un temps précieux. »

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. « C'est du ciel que lui vient » son sort joyeux. Inutile est l'effort, inutile la peine. » Le manœuvre fouille dans le sein de la terre, croyant » y trouver un trésor, il bêche, il creuse toute sa vie, » jusqu'à ce qu'enfin il creuse sa fosse. »

LE CHŒUR. « Il bêche, il creuse toute sa vie, jusqu'à » ce qu'enfin il creuse sa fosse. »

PREMIER CHASSEUR. « Le cavalier et son cheval agile » sont des hôtes redoutés : les flambeaux de l'hymen » brillent dans le château ; il arrive à la fête sans être » invité, il ne fait pas la cour longtemps et ne montre » pas d'or ; il emporte d'assaut le prix de l'amour. »

LE CHŒUR. « Il ne fait pas la cour longtemps et ne » montre pas d'or ; il emporte d'assaut le prix de l'amour. »

SECOND CUIRASSIER. « Pourquoi la jeune fille pleure-t-elle ? pourquoi se consume-t-elle dans le chagrin ? » Laisse-le passer, laisse-le courir ; il n'a point de de-

» meure fixe sur la terre, et ne peut conserver un
» amour fidèle. La destinée rapide le pousse sans cesse,
» il ne perd son repos nulle part. »

LE CHŒUR. « La destinée rapide le pousse sans cesse,
» il ne perd son repos nulle part. »

PREMIER CHASSEUR ; *il prend ses deux voisins par la main ; les autres l'imitent. Tous ceux qui ont parlé forment un grand cercle.* « Allons, camarades, bridons les
» chevaux, que nos poumons se dilatent à l'air des
» combats ; la jeunesse fermente, la vie pétille. Allons !
» avant que l'esprit s'évapore ! et si vous n'exposez
» pas votre vie, jamais vous ne jouirez de la vie. »

LE CHŒUR. « Et si vous n'exposez votre vie, non,
» jamais vous n'en jouirez. »

(La toile tombe pendant que le chœur chante le refrain.)





DEUXIÈME PARTIE.

LES PICCOLOMINI.

PERSONNAGES.

WALLENSTEIN, duc de Friedland, généralissime des armées de l'empereur dans la guerre de trente ans.

OCTAVIO PICCOLOMINI, lieutenant-général.

MAX PICCOLOMINI, son fils, colonel d'un régiment de cuirassiers.

LE COMTE TERZKY, beau-frère de Wallenstein, commandant de plusieurs régiments.

ILLO, feld-maréchal, confident de Wallenstein.

ISOLANI, général des Croates.

BUTTLER, chef d'un régiment de dragons.

TIEFENBACH,

DON MARADA, { généraux sous Wallenstein.

GOETZ,

COLALTO,

LE CAPITAINE NEUMANN, adjudant de Terzky.

LE CONSEILLER DE GUERRE QUESTENBERG, envoyé de l'empereur.

BAPTISTE SENI, astrologue.

LA DUCHESSE DE FRIEDLAND, femme de Wallenstein.

THÉCLA, PRINCESSE DE FRIEDLAND, sa fille.

LA COMTESSE TERZKY, sœur de la duchesse.

UN CORNETTE.

LE SOMMELIER du comte Terzky.

PAGES ET SERVITEURS DE FRIEDLAND.

SERVITEURS ET MUSICIENS DE TERZKY.

PLUSIEURS GÉNÉRAUX ET COLONELS.

ACTE PREMIER.

Une salle gothique dans l'hôtel de ville de Pilsen ; elle est décorée de drapeaux et d'instruments de guerre.

SCÈNE 1.

ILLO, BUTTLER, ISOLANI.

ILLO. Vous arrivez tard ; mais enfin vous arrivez, et la grande distance, comte Isolani, excuse ce délai.

ISOLANI. C'est qu'aussi nous n'arrivons pas les mains

vides. Nous avons appris à Donawert qu'un convoi suédois était en route avec six cents chariots de provisions. Mes Croates s'en sont emparés, et nous l'amenons.

ILLO. Il vient fort à propos pour nourrir les nombreuses troupes rassemblées ici.

BUTTLER. Il y a du mouvement ici, à ce que je vois.

ISOLANI. Oui, oui; les églises même sont pleines de soldats. (*Il regarde autour de lui.*) Je vois que vous êtes assez bien installés à l'hôtel-de-ville. Quant au soldat, il s'arrange et s'établit comme il peut.

ILLO. Les colonels de trente régiments sont déjà réunis. Vous trouverez ici Terzky, Tiefenbach, Colalto, Goetz, Marada, Ibinersam, Piccolomini père et fils; — vous reverrez beaucoup d'anciens amis. Il ne nous manque plus que Galas et Altringer.

BUTTLER. N'attendez pas Galas.

ILLO, *surpris*. Comment? Sauriez-vous?...

ISOLANI *l'interrompt*. Max Piccolomini est ici. Oh! conduisez-moi près de lui. Je le vois encore — il y a de cela dix ans — quand nous combattions contre Mansfeld à Dessau. Il lança son cheval du haut du pont pour courir au secours de son père, qu'entraînaient les flots de l'Elbe. Alors un léger duvet couvrait à peine son menton. Maintenant, d'après ce que j'entends dire, il doit être un guerrier achevé.

ILLO. Vous le verrez aujourd'hui même. Il ramène de la Carinthie la duchesse de Friedland et la princesse sa fille; ils arriveront vers midi.

BUTTLER. Ainsi le prince fait venir sa femme et sa fille. Il rassemble ici beaucoup de monde.

ISOLANI. Tant mieux; je ne m'attendais à entendre parler ici que de marches, d'attaques, de batteries, et voilà que le duc lui-même prend soin de nous réjouir la vue par des objets agréables.

ILLO, *qui est resté pensif, tire Butler à l'écart et lui dit*: Comment savez-vous que le comte Galas ne viendra pas?

BUTTLER, *d'un air significatif*. Parce qu'il a cherché à me retenir aussi.

ILLO, *avec chaleur*. Et vous êtes resté ferme. (*Il lui serre la main.*) Brave Buttler !

BUTTLER. Après les obligations que j'ai encore récemment contractées envers le prince...

ILLO. Oui, général-major, je vous félicite.

ISOLANI. Général-major dans le régiment que le prince vous a donné, n'est-ce pas ? C'est celui où vous avez servi comme cavalier. Eh bien ! en vérité, cela doit servir d'exemple et d'encouragement au corps entier. On verra par là comment un ancien militaire de mérite fait son chemin.

BUTTLER. Je ne sais si je puis recevoir vos compliments. — La sanction de l'empereur manque encore.

ISOLANI. Allez, allez toujours. La main qui vous a placé là est assez forte pour vous y maintenir en dépit des ministres et des empereurs.

ILLO. Si nous voulions tous y regarder de si près !... L'empereur ne nous donne rien ; tout ce que nous avons, tout ce que nous espérons, tout nous vient du duc.

ISOLANI, à Illo. Mon cher ami, vous ai-je déjà raconté que le prince se chargeait de satisfaire mes créanciers ? A l'avenir, il veut être mon caissier — faire de moi un homme rangé ! — Et c'est pour la troisième fois. — Songez donc que cette générosité royale me sauve de ma ruine et fait honneur à mes affaires !

ILLO. Ah ! si seulement il pouvait toujours agir à son gré, il donnerait à ses soldats des domaines et des vaisseaux. Mais, à Vienne, on se met en quatre pour lui raccourcir le bras et lui rogner les ailes. Voyez maintenant les nouvelles, les jolies prétentions que nous apporte ce Questenberg.

BUTTLER. J'ai entendu parler aussi de ces prétentions impériales ; mais j'espère que le duc ne fléchira sur aucun point.

ILLO. Non pas sans doute sur ses droits... mais sa place...

BUTTLER, *étonné*. Savez-vous quelque chose? Vous m'effrayez.

ISOLANI. Nous serions tous ruinés.

ILLO. Brisons là-dessus. Je vois venir notre homme avec le général Piccolomini.

BUTTLER, *secouant la tête*. Je crains que nous ne partions pas d'ici comme nous y sommes venus.

SCÈNE II.

Les précédents; OCTAVIO PICCOLOMINI, QUESTENBERG.

OCTAVIO, *encore dans l'éloignement*. Comment! encore des nouveaux venus? Avouez, amis, qu'il fallait cette guerre désastreuse pour voir rassemblés dans l'enceinte d'un camp tant de héros couronnés de gloire.

QUESTENBERG. Celui qui veut avoir une mauvaise opinion de la guerre ne doit pas venir dans le camp de Friedland. J'ai presque oublié le fléau militaire en voyant cet esprit d'ordre par lequel se recommande ce dévastateur du monde, les grandes choses qu'il accomplit.

OCTAVIO. Et voici deux braves qui complètent dignement ce cercle de héros, le comte Isolani et le colonel Buttler. Vous avez là sous les yeux tout le secret de l'art de la guerre. (*Il présente Buttler et Isolani.*) Voici la force, amis, et voilà la célérité.

QUESTENBERG, *à Octavio*. Et, entre ces deux qualités, le conseil de l'expérience.

OCTAVIO, *présentant Questenberg*. Monsieur le chambellan et conseiller de guerre Questenberg. Nous honorons dans cet hôte illustre le porteur des ordres de l'empereur, le patron et le protecteur zélé des soldats. (*Tous se taisent.*)

ILLO *s'approche de Questenberg*. Ce n'est pas la pre-

mière fois, monsieur le ministre, que vous honorez le camp de votre visite.

QUESTENBERG. Je me suis déjà trouvé une fois devant ces drapeaux.

ILLO. Et vous rappelez-vous en quel lieu ? C'était à Snoym, en Moravie, où vous étiez envoyé par l'empereur pour supplier le duc de reprendre le commandement de l'armée.

QUESTENBERG. Supplier, monsieur le général ? Ma mission, autant que je sache, ni mon zèle n'allaient pas si loin.

ILLO. Eh bien ! pour le contraindre, si vous le voulez. Je m'en souviens fort bien. Le comte Tilly venait d'être battu sur le Lech ; la Bavière était ouverte à l'ennemi ; rien ne pouvait l'empêcher de pénétrer jusqu'au cœur de l'Autriche. Alors vous apparûtes, vous et Werdenberg, devant notre général, pour le conjurer, par vos prières et par les menaces, de la disgrâce de l'empereur, s'il n'avait pas pitié de ce triste état de chose.

ISOLANI *s'avance*. Oui, oui, seigneur ministre, on conçoit comment, avec votre mission actuelle, vous n'aimiez pas à vous souvenir de la première.

QUESTENBERG. Pourquoi pas ? Il n'y a point entre elles de contradiction. Il s'agissait alors d'arracher la Bohême des mains de l'ennemi ; aujourd'hui, je dois la délivrer de ses amis et de ses protecteurs.

ILLO. Jolie commission ! Après que nous avons, au prix de notre sang, chassé les Saxons de cette Bohême, on veut, par reconnaissance, nous jeter hors du pays !

QUESTENBERG. A moins que ce malheureux pays ne soit condamné à échanger une calamité contre une autre, il faut qu'il soit également affranchi du joug de ses amis et de ses ennemis.

ILLO. Quoi ! l'année a été bonne ; le paysan peut bien payer son tribut.

QUESTENBERG. Oui, monsieur le feld-maréchal, si vous parlez des troupeaux et des pâturages...

ISOLANI. La guerre entretient la guerre. Si l'empereur y perd des paysans, il y gagne des soldats.

QUESTENBERG. Et le nombre de ses sujets diminue d'autant.

ISOLANI. Bah ! nous sommes tous ses sujets.

QUESTENBERG. Avec cette différence, monsieur le comte, que les uns, par leur utile labeur, remplissent les coffres, et que les autres s'entendent bravement à les vider. L'épée a appauvri l'empereur ; c'est la charrue qui lui rendra sa force.

BUTTLER. L'empereur ne serait pas si pauvre s'il n'y avait pas tant de sangsues pour sucer la substance du pays...

ISOLANI. La situation n'est pas encore si mauvaise. (*Il s'avance et montre l'habit de Questenberg.*) Je vois que tout l'or n'est pas encore monnoyé.

QUESTENBERG. Grâce à Dieu, il en est encore échappé quelque peu aux doigts des Croates.

ILLO. Eh bien ! qu'un Slawata, qu'un Martinitz, sur lesquels l'empereur, au grand chagrin de la Bohême, accumule ses bienfaits, — qui s'enrichissent de la dépouille des citoyens exilés, — grandissent au milieu d'un désastre général, — moissonnent dans le désordre public, qui, — avec leur luxe royal, se moquent de la misère du pays, — que ceux-là et leurs pareils payent la guerre ruineuse qu'ils ont seuls allumée.

BUTTLER. Joignez-y ces écornifleurs de province qui ont toujours les pieds sous la table de l'empereur, qui courent affamés après les bénéfices, et qui veulent régler la dépense et rogner le pain du soldat qui est en face de l'ennemi.

ISOLANI. Jamais de ma vie je n'oublierai ce qui m'arriva à Vienne, lorsque j'y allai pour les remotes de notre régiment. Comme ils me promenèrent d'antichambre en antichambre, me laissant, pendant des

heures entières, au milieu de la valetaille, comme si j'étais venu pour mendier un morceau de pain ! Enfin, ils m'envoyèrent un capucin : je crus qu'il venait me parler de mes péchés ; mais non : c'était l'homme avec qui je devais traiter de l'achat des chevaux. Je m'en allai sans avoir pu rien terminer, et en trois jours le prince m'arrangea ce que je n'avais pu obtenir en un mois à Vienne.

QUESTENBERG. Oui, oui, cet article s'est retrouvé dans les comptes, et je sais qu'il nous reste encore à payer.

ILLO. La guerre est un rude et violent métier ; on ne peut la faire par les moyens de douceur, et il est impossible de tout épargner. S'il fallait attendre que, sur vingt-quatre malheurs, ont eût choisi à Vienne le plus petit, on attendrait longtemps. — Traverser bravement les difficultés, voilà le meilleur parti, et sauve qui peut. — Les hommes, en général, s'entendent à rajuster, à rapiéceter, et se trouvent mieux d'une nécessité pénible que d'un choix amer.

QUESTENBERG. Oui, cela est vrai, et le prince nous épargne le choix.

ILLO. Le prince prend un soin paternel des troupes, et nous voyons quels sentiments l'empereur a pour nous.

QUESTENBERG. L'empereur n'a qu'un même cœur pour chaque classe de ses sujets, et ne peut sacrifier l'une à l'autre.

ISOLANI. C'est pourquoi il nous chasse vers les bêtes féroces du désert, afin de mieux conserver ses chères brebis.

QUESTENBERG, *avec ironie*. Monsieur le comte, c'est vous qui faites cette comparaison, et non pas moi.

ILLO. Si pourtant nous étions tels que la cour nous suppose, il serait dangereux de nous donner la liberté.

QUESTENBERG, *avec gravité*. La liberté est usurpée et non donnée. Ce qu'il faut, c'est de lui mettre un frein.

ILLO. On trouvera le cheval farouche.

QUESTENBERG. Un meilleur cavalier saura le dompter.

ILLO. Il ne porte que celui qui l'a apprivoisé.

QUESTENBERG. Quand il est apprivoisé, il obéit à un enfant.

ILLO. L'enfant, je sais qu'on l'a déjà trouvé.

QUESTENBERG. Inquiétez-vous de vos devoirs, et non pas du nom de votre chef.

BUTTLER, *qui jusqu'alors s'est tenu à l'écart avec Piccolomini, en prenant toutefois un intérêt visible à la conversation.* Monsieur le président, l'empereur a une armée considérable en Allemagne : trente mille hommes sont cantonnés dans ce royaume ; seize mille dans la Silésie ; dix régiments sont sur le Wesér, le Rhin et le Mein. En Souabe, six mille hommes ; en Bavière, douze mille tiennent tête aux Suédois. Je ne parle pas des garnisons qui défendent les places fortes des frontières. Toutes ces troupes obéissent aux généraux de Friedland. Les commandants ont tous été à la même école ; ils ont tous sucé le même lait, et un même cœur les anime. Étrangers sur ce sol, ils n'ont d'autre foyer, d'autre demeure que le camp. Ce n'est pas l'amour de la patrie qui les fait agir, car des milliers d'entre eux sont, comme moi, nés dans un autre pays. Ce n'est pas non plus l'amour de l'empereur, car la moitié de ses soldats est arrivée en désertant le service étranger, et peu lui importe de combattre sous l'aigle impériale, sous le lion ou sous les lis. Cependant un seul homme les tient par un lien puissant, par l'amour et la crainte, et en forme un seul peuple. De même que la lueur de la foudre parcourt rapidement l'espace, de même son commandement passe, des ports éloignés qui, dans les dunes, entendent mugir les flots du Belt, ou qui voient les fécondes vallées de l'Adige, jusqu'à la sentinelle dont la guérite est placée à la porte du palais de l'empereur.

QUESTENBERG. Et quel est, en deux mots, le sens de cette harangue ?

BUTTLER. C'est que le respect, l'affection, la confiance qui nous font obéir à Friedland n'appartiendront pas au premier commandant qu'il plaira à la cour de Vienne de nous envoyer. Nous nous rappelons encore fort bien comment le commandement est venu aux mains de Friedland. L'empereur lui donna-t-il une armée toute prête ? S'agissait-il seulement de chercher un chef pour des troupes réunies ? — Non : il n'y avait point d'armée ; c'est Friedland qui a dû la créer ; il ne l'a pas reçue de l'empereur, il la lui a donnée. Ce n'est pas de l'empereur que nous tenons Wallenstein pour général : non, non, ce n'est pas de lui ; c'est de Wallenstein que nous tenons l'empereur pour maître ; c'est lui, lui seul qui nous attache à ces drapeaux.

OCTAVIO *s'avance entre eux*. Souvenez-vous, monsieur le conseiller, que vous êtes dans un camp, parmi des soldats. C'est l'audace, c'est la liberté qui fait le soldat. Pourrait-il agir hardiment s'il n'osait parler hardiment ? L'un est la conséquence de l'autre. L'audace de ce digne officier (*montrant Buttler*), qui se méprend aujourd'hui sur son but, a conservé à l'empereur sa capitale de Prague, au milieu d'une violente révolte de la garnison, où l'audace seule pouvait être un moyen de salut. (*On entend au loin une musique guerrière.*)

ILLO. Ce sont elles ; la garde salue. Ce signal nous annonce que la princesse est ici.

OCTAVIO, *à Questenberg*. Mon fils Max est de retour aussi. C'est lui qui est allé les chercher en Carinthie, et qui les a accompagnées jusqu'ici.

ISOLANI, *à Illo*. Allons-nous ensemble les saluer ?

ILLO. Oui, allons ! Venez, colonel Buttler. (*À Octavio.*) Souvenez-vous que nous devons nous retrouver à midi chez le prince avec M. le conseiller.

SCÈNE III.

OCTAVIO et QUESTENBERG.

QUESTENBERG, *avec surprise*. Qu'ai-je entendu, général? Quelle audace effrénée! Que dois-je penser, si c'est là l'esprit général?

OCTAVIO. C'est celui des trois quarts de l'armée.

QUESTENBERG. Malheur à nous! Où trouver de sitôt une seconde armée pour réprimer celle-ci? Cet Illo, je le crains, pense encore plus mal qu'il ne parle; et ce Buttler aussi ne peut cacher ses méchantes opinions.

OCTAVIO. Susceptibilité, orgueil irrité, rien de plus. Je ne désespère pas encore de ce Buttler; je sais, je connais le moyen de mâter ce mauvais esprit.

QUESTENBERG, *avec inquiétude, se promenant çà et là*. Non, cela est pire, oh! bien pire, ami, que nous ne l'avions imaginé à Vienne. Nous voyions tout cela avec des yeux de courtisans, éblouis par l'éclat du trône; nous n'avions pas encore observé au milieu de son camp ce général tout-puissant. Ici, c'est bien autre chose! Ici, il n'y a plus d'empereur, c'est le prince qui est empereur! La promenade que je viens de faire à côté de vous, à travers le camp, renverse mes espérances.

OCTAVIO. Vous voyez maintenant vous-même quelle charge périlleuse vous m'apportez de la part de la cour, — quel rôle épineux je joue ici. — Le plus léger soupçon du général me coûterait la vie ou la liberté, et hâterait l'exécution de ses projets téméraires.

QUESTENBERG. Ah! quelle imprudence nous avons commise, en confiant l'épée à cet audacieux, en remettant une telle force en de telles mains! La tentation était trop forte pour ce cœur pervers; elle aurait été dangereuse même pour un homme vertueux. Je vous le dis, il refusera d'obéir aux ordres de l'empereur; il le peut, et il le fera. — Son arrogance impunie révélera honteusement notre impuissance.

OCTAVIO. Et croyez-vous qu'il fasse venir dans son camp, sans motifs, sa femme et sa fille, juste au moment où nous nous préparons à la guerre? Il soustrait par là à la puissance de l'empereur les derniers gages de sa fidélité, et cela nous annonce l'explosion prochaine de la révolte.

QUESTENBERG. Malheur à nous! Quel orage menaçant s'approche et nous environne de toutes parts! L'ennemi sur les frontières, déjà maître du Danube, s'avancant toujours plus loin; — dans l'intérieur du pays, le tocsin de la rébellion, le paysan en armes, — toutes les classes conjurées, — et l'armée, dont nous attendions du secours, pervertie, intraitable, désaccoutumée de toute discipline, se séparant de l'État, de l'empereur, conduite, égarée qu'elle est, par un homme égaré, — l'armée, effroyable instrument soumis aveuglément au plus audacieux des hommes!...

OCTAVIO. Ne désespérons pas trop tôt, mon ami. Il y a toujours plus de hardiesse dans le langage que dans l'action, et tel, qui dans son zèle aveugle paraît vouloir en venir aux dernières extrémités, sentirait son cœur ébranlé, s'il entendait nommer ouvertement son crime. Du reste, nous ne sommes pas complètement sans défenseurs; le comte Altringer et Galas retiennent, vous le savez, leur petite armée dans le devoir, et chaque jour leur force augmente. Wallenstein ne peut nous surprendre, il est environné de mes espions; je connais ses moindres démarches, et je les apprends même de sa propre bouche.

QUESTENBERG. Il est inconcevable qu'il ne remarque point l'ennemi qui est près de lui.

OCTAVIO. Ne pensez pas, au moins, que par des artifices mensongers, par des complaisances trompeuses, j'aie extorqué sa faveur, ni que j'entretienne sa confiance par des paroles hypocrites; ma prudence, mes devoirs envers l'empire et l'empereur, me commandent

de lui cacher mes véritables pensées ; mais jamais je n'ai menti pour le tromper.

QUESTENBERG. C'est une visible faveur du ciel.

OCTAVIO. Je ne sais ce que c'est qui l'attire et l'attache si fortement à mon fils et à moi. Nous avons toujours été amis, frères d'armes ; l'habitude, les dangers partagés en commun, nous avaient liés de bonne heure ; mais je pourrais citer le jour où tout à coup son cœur s'ouvrit à moi, où sa confiance s'accrut. C'était le matin de la bataille de Lutzen ; poussé par un rêve funeste, j'allai le chercher pour lui offrir un cheval pour la bataille ; je le trouvai éloigné des tentes, endormi sous un arbre. Je le réveillai, et lui racontai ce qui se passait en moi. Alors il me regarda longtemps avec surprise, puis, se jetant à mon cou, me montra une émotion dont ce petit service n'était pas digne. Depuis ce jour, sa confiance s'attacha de plus en plus à moi, à mesure que la mienne diminuait.

QUESTENBERG. Vous mettrez sans doute votre fils dans le secret ?

OCTAVIO. Non.

QUESTENBERG. Quoi ! vous ne voulez pas lui montrer en quelles mauvaises mains il est tombé ?

OCTAVIO. Je veux le laisser livré à son innocence. Son âme confiante est étrangère à la dissimulation ; l'ignorance seule peut lui laisser la liberté d'esprit qui maintiendra le duc dans sa sécurité.

QUESTENBERG, *soucieux*. Mon digne ami, j'ai la meilleure opinion du colonel Piccolomini. Cependant, — si, — voyez... réfléchissez...

OCTAVIO. Oui, je penserai à cela. Mais chut ! le voici.

SCÈNE IV.

MAX· PICCOLOMINI, OCTAVIO PICCOLOMINI,
QUESTENBERG.

MAX. Ah ! le voilà lui-même. Je suis heureux de vous

revoir, mon père. (*Il l'embrasse. En se retournant, il aperçoit Questenberg, et se retire froidement.*) Vous êtes occupé, à ce que je vois. Je ne veux pas vous troubler.

OCTAVIO. Comment, Max? Approchez-vous de notre hôte. Un ancien ami mérite des égards, et le respect convient à l'envoyé de l'empereur.

MAX, *sèchement*. Monsieur de Questenberg, si quelque bon motif vous amène au quartier général, soyez le bienvenu.

QUESTENBERG *lui prend la main*. Ne retirez pas votre main, comte Piccolomini; je ne la prends pas seulement à cause de moi, et je ne veux pas vous faire par là un compliment banal. (*Il prend les mains de l'un et de l'autre.*) Octavio, Max Piccolomini, noms importants et salutaires, jamais le bonheur ne s'éloignera de l'Autriche tant que ces deux astres bienfaisants lui-ront sur ses armées.

MAX. Vous sortez de votre rôle, monsieur le ministre. Je sais que vous n'êtes pas venu ici pour distribuer des éloges, mais pour faire entendre le blâme et le reproche. — Je ne veux avoir aucune prérogative sur les autres.

OCTAVIO, *à Max*. Il vient de la cour, où l'on n'est pas tout à fait aussi content du duc qu'ici.

MAX. Qu'a-t-on donc de nouveau à lui reprocher? Est-ce parce qu'il résout lui seul ce que lui seul comprend? Eh bien! il a raison d'agir ainsi. Il faut qu'il persiste de la sorte. Il n'est pas fait pour se soumettre et s'accommoder docilement aux volontés des autres; cela serait contre sa nature. Il ne le peut pas. Il est doué d'une âme de souverain, et il occupe une place de souverain. C'est un bonheur pour nous qu'il en soit ainsi. Peu d'hommes savent se gouverner et user sagement de leur intelligence. C'est donc pour tous un bonheur qu'il se rencontre un homme capable d'être le point central, l'appui de plusieurs milliers d'hom-

mes; il est là comme une colonne solide à laquelle on s'attache avec joie et confiance. Cet homme, c'est Walenstein; s'il y en a un autre qui convienne mieux à la cour, l'armée ne veut que de celui-là.

QUESTENBERG. L'armée... Ah! oui!

MAX. C'est un plaisir de le voir éveiller, animer, fortifier tout ce qui se trouve autour de lui; de voir comme chaque force se manifeste, comme chaque qualité se révèle sous son influence! Il fait paraître au grand jour les facultés particulières et les accroît encore. Il laisse chacun valoir ce qu'il vaut, veille seulement à ce que tous soient mis à leur vraie place, s'approprie ainsi les qualités de tout le monde.

QUESTENBERG. Qui lui refuse l'art de connaître les hommes et de les employer? Dans sa puissance, il oublie seulement qu'il est sujet et semble croire que son rang lui a été donné par la nature.

MAX. N'en est-il pas ainsi? Il tient de la nature toute force, et aussi celle d'étendre la nature et de conquérir par ses talents souverains la place souveraine.

QUESTENBERG. Ainsi, ce que nous pouvons valoir encore, tous tant que nous sommes, nous le devons à sa générosité?

MAX. L'homme extraordinaire demande une confiance extraordinaire. Laissez-lui l'espace, il en posera lui-même la limite.

QUESTENBERG. Nous en avons la preuve.

MAX. Oui, vous êtes effrayé de tout ce qui a de la profondeur. Rien ne vous plaît que ce qui offre une surface aplanie.

OCTAVIO, à *Questenberg*. Ami, soyez indulgent; vous n'êtes pas quitte encore de celui-ci!

MAX. Dans la détresse, on invoque le secours de son génie, et dès qu'il apparaît, on en a peur. Tout ce qui est extraordinaire, sublime, doit marcher de même que ce qui est vulgaire. En campagne, les circonstances sont pressantes; il faut voir par ses propres yeux et

payer de sa personne. Le général a besoin de grandes choses, laissez-le donc vivre dans sa grande sphère. C'est l'oracle de son cœur, la parole vivante qu'il consulte, et non pas la lettre morte, les vieilles ordonnances et les papiers poudreux.

OCTAVIO. Mon fils, permettez-nous, à nous autres vieillards, de ne pas ravalier les ordonnances sévères. Elles ont une valeur inestimable; elles soumettent à leur joug l'impétueuse volonté de l'homme; car l'arbitraire fut toujours redoutable, et le chemin de l'ordre même, lorsqu'il se courbe et se replie, n'égare jamais. La foudre, le boulet suivent en droite ligne leur chemin terrible. Ils vont, sans se détourner, ravager et détruire; mais, mon fils, le chemin que l'homme doit prendre, le sentier où marche le bonheur, ce chemin suit le cours des fleuves et les libres détours de la vallée; il serpente le long des champs et des côteaux de vignes. Il respecte la borne des propriétés, et arrive plus tard, mais sûrement, au but.

QUESTENBERG. Oh! écoutez votre père; écoutez-le, lui qui est tout à la fois un homme et un héros.

OCTAVIO. C'est l'enfant des camps qui parle par ta bouche, mon fils. Tu as été élevé au milieu d'une guerre de quinze années; jamais tu n'as vu la paix, Il y a pourtant, mon fils, quelque chose de meilleur que la guerre, et la guerre elle-même n'est qu'un moyen d'arriver à un autre but. Les grandes, les rapides actions de la force, les miracles étonnants du moment, n'enfantent pas un bonheur réel, paisible, durable. Le soldat construit vivement et à la hâte ses villes de toile légère; le bruit et l'agitation y règnent un instant; des marchés y sont ouverts; des fleuves et des routes y apportent leurs denrées; le commerce les anime; mais, un matin, on voit tout à coup les tentes tomber; la horde passe plus loin; le champ qu'elle a foulé aux pieds reste nu et silencieux comme un cimetière, et c'en est fait de la récolte de l'année.

MAX. Oh ! que l'empereur fasse la paix, mon père, et je donne avec joie les lauriers sanglants pour la première violette qui viendra avec le printemps parfumer les sentiers de la terre rajeunie.

OCTAVIO. Que se passe-t-il en toi ? Quelle émotion te saisit tout à coup ?

MAX. Je n'ai jamais vu la paix !... Oh ! oui, mon père, je viens de la voir. Ma route m'a conduit à travers des contrées où la guerre n'a pas encore passé. O mon père ! la vie a des charmes que je n'avais jamais connus. Nous n'avons vu que les rives désertes de cette vie si belle, pareils à une troupe errante de pirates qui, dans les lambris sombres et étroits de leur navire, s'égarant, avec des mœurs sauvages, à travers les flots sauvages, et ne connaissent de la vaste terre que les baies où ils se livrent au brigandage. Les trésors que la terre recèle dans des vallées mystérieuses ne nous sont jamais apparus dans nos courses farouches.

OCTAVIO *devient attentif*. Et ce voyage t'a offert un tel spectacle !

MAX. C'était le premier loisir de ma vie. Dites-moi, quel sera le but et la récompense du labeur pénible qui me dérobe ma jeunesse, qui laisse mon cœur vide et inquiet, qui ne donne à mon esprit aucun ornement et aucune culture ? Car, dans ce tumulte confus des camps, dans ce hennissement des chevaux, dans ces fanfares de la trompette, dans cette monotone régularité des heures de service, de l'exercice et du commandement, il n'y a rien qui puisse satisfaire un cœur altéré de jouissances. L'âme n'est pour rien dans ces arides occupations.—Il y a un autre bonheur et d'autres joies.

OCTAVIO. Mon fils, tu as appris beaucoup dans ton court voyage.

MAX. Oh ! le beau jour que celui où le soldat est enfin rendu à la vie, à l'humanité, où les drapeaux se déploient dans une marche joyeuse, où le doux chant de la paix guide les troupes dans leur patrie ! alors

les casques et les armures sont ornés de rameaux verts, dernier larcin fait aux champs. Les portes des villes s'ouvrent d'elles-mêmes, il n'est plus besoin d'employer l'artillerie pour les faire sauter. L'enceinte des remparts est couverte d'une foule d'hommes paisibles dont les acclamations joyeuses s'élèvent dans l'air. Du haut des cathédrales, les cloches annoncent dans leurs légères vibrations la fin des jours sanglants; une foule heureuse se précipite hors des villes et des villages, et retarde par l'empressement de son amour la marche de l'armée. Le vieillard, réjoui de voir encore un pareil moment, serre la main de son fils qui rentre sous le toit domestique. Celui-ci s'avance comme un étranger sur son domaine longtemps abandonné, et l'arbre qui se pliait autrefois sous sa main le couvre à présent de ses larges rameaux; et la jeune fille, qui vient au-devant de lui en rougissant, il l'avait laissée dans les bras de sa nourrice. Oh! heureux celui qui peut alors être enlacé dans les bras ouverts pour lui avec tendresse!

QUESTENBERG, *ému*. Oh! pourquoi faut-il que vous parliez d'un temps éloigné, hélas! trop éloigné, et non pas de ce qu'on voit aujourd'hui, de ce qu'on verra demain.

MAX, *se retournant vers lui avec vivacité*. Eh! qui en est coupable, si ce n'est vous autres fonctionnaires de Vienne? Je vous l'avouerai franchement, Questenberg; en vous apercevant ici, j'ai senti dans mon cœur un violent mécontentement. C'est vous qui mettez obstacle à la paix, oui, vous; c'est le guerrier qui doit l'obtenir par la force. Vous rendez la vie pénible au prince; vous entravez toutes ses démarches, vous le noircissez. Pourquoi? parce que le bien-être de l'Europe entière lui tient plus à cœur que quelques arpents de terre que l'Autriche aura de plus ou de moins. Vous le traitez comme un rebelle, et Dieu sait ce que vous méditez encore, parce qu'il ménage les Saxons, et parce

qu'il cherche à gagner la confiance de l'ennemi. C'est pourtant là l'unique moyen d'obtenir la paix ; car, si la guerre se poursuit sans relâche, comment aurons-nous la paix ? Allez ! allez ! de même que j'aime le bien, de même je vous hais, et je promets ici de verser pour lui, pour ce Wallenstein, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, avant que vous puissiez vous réjouir de sa chute.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

QUESTENBERG, OCTAVIO PICCOLOMINI.

QUESTENBERG. Oh ! malheur à nous ! Les choses en sont-elles là ? (*Avec empressement et impatience.*) Ami, et nous le laissons sortir dans cette erreur ? et nous ne le rappelons pas à l'instant pour lui dessiller les yeux ?

OCTAVIO, *sortant d'une profonde rêverie.* Il a ouvert les miens, et j'en vois plus qu'il ne me plaît.

QUESTENBERG. Qu'y a-t-il, ami ?

OCTAVIO. Maudit soit ce voyage !

QUESTENBERG. Comment ? qu'est-ce donc ?

OCTAVIO. Venez ; il faut que je suive ces malheureuses traces, que je voie de mes propres yeux... Venez... (*Il veut l'entraîner.*)

QUESTENBERG. Quoi donc ? Où allons-nous ?

OCTAVIO. Vers elle.

QUESTENBERG. Vers... ?

OCTAVIO, *se reprenant.* Vers le duc. Allons ! Oh ! je crains tout. Je vois le filet où il a été pris ; il n'est plus ce qu'il était à son départ.

QUESTENBERG. Expliquez-moi seulement...

OCTAVIO. Ne devais-je pas le prévoir, empêcher ce voyage ? Pourquoi me taire avec lui ? Vous aviez raison ; je devais l'avertir. — Maintenant, il est trop tard.

QUESTENBERG. Comment ! trop tard, quoi ? Songez donc, mon ami, que vous me parlez par énigmes.

OCTAVIO, *d'un ton plus calme*. Allons chez le duc ; venez, voici l'heure fixée pour son audience ; venez. Maudit, trois fois maudit soit ce voyage ! (*Il l'emmène, la toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

Une salle chez le duc de Friedland.

SCÈNE I.

DES DOMESTIQUES *placent des sièges et étendent des tapis de pied ; puis vient SENI, astrologue italien, vêtu de noir, d'une façon bizarre. Il s'avance au milieu de la salle, une baguette blanche à la main, qu'il dirige vers le ciel.*

UN DOMESTIQUE, *tenant une cassolette à la main*. Prenez ceci ; allez et finissez. La sentinelle crie aux armes ; ils vont bientôt paraître.

SECOND DOMESTIQUE. Pourquoi donc a-t-on quitté l'appartement rouge qui donne sur le balcon et qui est si bien éclairé ?

PREMIER DOMESTIQUE. Demande cela au mathématicien. Il dit que c'est une chambre funeste.

SECOND DOMESTIQUE. Sornettes ! c'est se moquer du monde. Une chambre est une chambre. Quelle importance peut avoir cet endroit ?

SENI, *avec gravité*. Mon enfant, il n'y a rien d'insignifiant dans le monde ; mais la première et la plus importante de toutes les choses terrestres, c'est le lieu et l'heure.

TROISIÈME DOMESTIQUE. Ne lui réplique pas, Nathaniel ; notre maître lui-même se conforme à ce qu'il ordonne.

SENI *compte les chaises*. Onze, mauvais nombre ! Met-

tez douze sièges. Le zodiaque a douze signes : cinq et sept ; douze contient les nombres sacrés.

SECOND DOMESTIQUE. Qu'avez-vous contre onze ? dites-le-moi ?

SENI. Onze, c'est le péché. Onze outre-passe les dix commandements de Dieu.

SECOND DOMESTIQUE. Bien ! Et pourquoi le nombre cinq est-il sacré ?

SENI. Cinq, c'est l'âme de l'homme ; et de même que l'homme est composé de bien et de mal, cinq est formé d'un nombre pair et impair.

PREMIER DOMESTIQUE. Le fou !

TROISIÈME DOMESTIQUE. Laissez-le donc. Moi, je l'écoute volontiers, car ses paroles font penser à plusieurs choses.

SECOND DOMESTIQUE. Sortez, les voici. Sortons par la porte de côté. (*Ils s'en vont ; Seni les suit lentement.*)

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, LA DUCHESSE.

WALLENSTEIN. Eh bien ! duchesse, vous avez passé à Vienne ? vous avez vu la reine de Hongrie ?

LA DUCHESSE. Et l'impératrice aussi. Nous avons été admises à l'honneur de baiser la main de Leurs Majestés.

WALLENSTEIN. Que dit-on de me voir faire venir ma femme et ma fille au camp pendant l'hiver ?

LA DUCHESSE. Selon vos instructions, j'ai fait entendre que vous vouliez marier notre fille, et que vous désiriez la présenter à son futur époux avant l'ouverture de la campagne.

WALLENSTEIN. Soupçonnait-on le choix que j'ai fait ?

LA DUCHESSE. On désirait beaucoup qu'elle ne tombât en partage ni à un étranger ni à un luthérien.

WALLENSTEIN. Et vous, Élisabeth, que désirez-vous ?

LA DUCHESSE. Votre volonté, vous le savez, a toujours été la mienne.

WALLENSTEIN, *après un moment de silence*. Bien ! Et du reste, comment avez-vous été reçue à la cour ? (*La duchesse baisse les yeux et se tait.*) Ne me cachez rien. Comment cela s'est-il passé ?

LA DUCHESSE. O mon époux ! ce n'est plus comme autrefois ; il est arrivé un changement.

WALLENSTEIN. Quoi ! ne vous a-t-on pas témoigné la même considération...

LA DUCHESSE. Oui, la considération. J'ai été reçue avec apparat et cérémonie ; mais la confiance, l'abandon ont été remplacés par des formes solennelles. Hélas ! et les tendres ménagements que l'on employait envers moi ressemblaient plus à la pitié qu'à la faveur. Non, l'épouse du duc Albert, la noble fille du comte Harrach n'aurait pas dû être reçue ainsi.

WALLENSTEIN. On critiquait sans doute ma conduite récente..

LA DUCHESSE. Oh ! que ne l'a-t-on fait ! Je suis habituée depuis longtemps à vous justifier, à persuader, à apaiser les esprits irrités. Non, personne ne vous a critiqué. On s'est renfermé dans un silence cérémonieux et pesant. Hélas ! ce n'est plus cette fois un malentendu ordinaire, une susceptibilité passagère ; — il s'est passé quelque chose de fatal, d'irréparable. Jadis la reine de Hongrie avait coutume de m'appeler sa chère cousine, de m'embrasser en me quittant.

WALLENSTEIN. Et cette fois elle ne l'a pas fait ?

LA DUCHESSE, *essuyant ses larmes, après un moment de silence*. Elle m'a embrassée, mais pour la première fois seulement lorsque j'ai pris congé ; puis, lorsque j'allais vers la porte, elle a couru à moi, comme en se ravisant, et m'a pressée sur son sein, mais avec une émotion plus triste que tendre.

WALLENSTEIN, *lui prenant la main*. Remettez-vous...

Et comment avez-vous trouvé Eggenberg, Lichtenstein et nos anciens amis ?

LA DUCHESSE, *secouant la tête*. Je n'en ai vu aucun.

WALLENSTEIN. Et l'ambassadeur espagnol, qui avait coutume de parler pour moi avec tant de chaleur ?

LA DUCHESSE. Il n'avait plus un mot pour vous.

WALLENSTEIN. Ainsi le soleil ne brille plus pour nous ; il faut briller de notre propre lumière.

LA DUCHESSE. Serait-il vrai, cher duc, serait-il vrai que ce que l'on murmure à voix basse à la cour se raconte ici hautement... Quelques mots du père Lamormain...

WALLENSTEIN, *vivement*. Lamormain ! que dit-il ?

LA DUCHESSE. On vous accuse d'outré-passer avec audace le pouvoir qui vous est confié, de mépriser les ordres suprêmes de l'empereur. Les Espagnols, l'orgueilleux duc de Bavière, se plaignent hautement de vous ; — un orage se rassemble sur votre tête, plus terrible que celui qui vous frappa à Ratisbonne. On parle, dit-il... Ah ! je ne puis répéter...

WALLENSTEIN, *impatient*. Eh bien ?

LA DUCHESSE. Une seconde... (*Elle s'arrête.*)

WALLENSTEIN. Une seconde ?

LA DUCHESSE. Et plus injurieuse disgrâce.

WALLENSTEIN. Dit-on cela ? (*Il se promène avec agitation.*) Oh ! ils veulent m'y forcer ; ils m'y poussent violemment contre mon gré.

LA DUCHESSE, *d'une voix humble et suppliante*. O mon époux ! s'il en est temps encore... si, par votre condescendance, votre soumission, vous pouvez en détourner le coup, soumettez-vous, surmontez l'orgueil de votre cœur ; c'est à votre maître, à votre empereur que vous cédez. Ne laissez pas plus longtemps la perversité noircir vos nobles desseins par des insinuations envenimées et odieuses. Levez-vous avec le pouvoir victorieux de la vérité pour confondre la calomnie et le mensonge ! Nous avons si peu de vrais amis, vous le savez. Notre

rapide prospérité nous a mis en butte à la haine des hommes ; que sommes-nous, si la faveur de l'empereur se retire de nous ?

SCÈNE III.

Les précédents ; LA COMTESSE TERZKY, conduisant LA PRINCESSE THÉCLA par la main.

LA COMTESSE. Comment, ma sœur ! il est déjà question d'affaires, et, autant que je puis le voir, d'affaires pénibles, avant que la vue de sa fille l'ait réjoui ! Les premiers moments appartiennent à la joie. Friedland, voici votre fille. (*Thécla s'approche timidement et veut lui baiser la main. Il la reçoit dans ses bras et reste un moment absorbé dans le plaisir de la contempler.*)

WALLENSTEIN. Oui, ma douce espérance s'est réalisée ; je la reçois comme le gage d'un bonheur plus grand.

LA DUCHESSE. Ce n'était encore qu'une tendre enfant lorsque vous partîtes pour organiser la grande armée de l'empereur. Plus tard, quand vous revintes de votre campagne de Poméranie, elle était au couvent, où elle est restée jusqu'à ce jour.

WALLENSTEIN. Oui, pendant que par la guerre je travaillais à sa grandeur, pendant que je conquérais pour elle les biens de la terre, la nature bienfaisante donnait à mon enfant chéri, dans les murs d'un cloître, ses libres et célestes faveurs, et l'embellissait au gré de mes vœux pour sa brillante destinée.

LA DUCHESSE, à la princesse. Tu n'aurais pas reconnu ton père, mon enfant ; à peine avais-tu huit ans quand tu l'as vu pour la dernière fois.

THÉCLA. Cependant, ma mère, je l'ai reconnu au premier coup-d'œil. Mon père n'a pas vieilli, et il apparaît florissant à mes yeux, pareil à l'image qui vivait dans mon cœur.

WALLENSTEIN, à la duchesse. L'aimable enfant ! quelle grâce et quelle raison ! Voyez, j'accusais le destin de

m'avoir refusé un fils qui eût hérité de mon nom, de ma fortune, qui eût continué par une noble lignée de princes mon existence bientôt achevée. J'étais injuste envers le sort. Sur cette tête riante de jeune fille je déposerai la couronne de la vie guerrière, et je ne la regarderai pas comme perdue si je puis un jour la changer en un ornement royal pour parer ce beau front. (*Il la tient dans ses bras au moment où Piccolomini entre.*)

SCÈNE IV.

Les précédents; MAX PICCOLOMINI, puis LE COMTE TERZKY.

LA COMTESSE. Voici le paladin qui nous a protégées.

WALLENSTEIN. Sois le bienvenu, Max. Tu as toujours été pour moi le messager de quelque douce joie, et, de même que l'étoile riante du matin, tu précèdes pour moi le soleil de la vie.

MAX. Mon général !

WALLENSTEIN. Jusqu'à présent, c'est l'empereur qui t'a récompensé par ma main ; aujourd'hui, comme père, j'ai contracté envers toi de tendres obligations, et Friedland doit lui-même acquitter cette dette.

MAX. Mon prince, vous vous êtes trop empressé de l'acquitter. Je me présente devant vous, confus, presque chagrin ; car, à peine suis-je arrivé ici, à peine ai-je remis entre vos bras votre fille et sa mère, que l'on m'amène de vos écuries un magnifique équipage de chasse pour me récompenser de la peine que j'ai eue ; oui, oui, pour me récompenser ! Était-ce donc une peine, une charge ? N'était-ce pas plutôt une faveur que j'acceptais avec empressement, et dont mon cœur, plein de reconnaissance, devait vous remercier ? Eh quoi ! n'avez-vous point pensé que cette mission devait être mon plus grand bonheur ? (*Terzky entre et remet au duc des lettres que celui-ci ouvre à la hâte.*)

LA COMTESSE, à *Max*. Veut-il payer votre peine ? Non, il veut vous témoigner sa joie. S'il vous convient d'être si délicat, il sied à mon frère de se montrer toujours grand et magnifique.

THÉCLA. Je devrais donc aussi douter de son amour, car ses mains généreuses m'ont parée avant que son cœur paternel m'eût exprimé sa tendresse.

MAX. Oui, il faut toujours qu'il donne et qu'il rende les autres heureux. (*Avec une chaleur croissante, prenant la main de la duchesse.*) Ne lui dois-je pas tout ? Oh ! tout n'est-il pas pour moi dans ce nom chéri de Friedland ? Tant que ma vie durera, je serai l'esclave de ce nom. C'est lui qui renferme pour moi chaque joie et chaque espérance. Le sort me tient comme par un pouvoir magique enchaîné à ce nom.

LA COMTESSE, qui pendant ce temps a observé le duc avec attention, remarque que ces lettres le préoccupent. Mon frère veut être seul ; laissons-le.

WALLENSTEIN se retourne, paraît plus tranquille, et dit à la duchesse d'un ton calme. Encore une fois, princesse, soyez la bienvenue dans le camp ; vous êtes ici chez vous. Toi, Max, continue encore cette fois les fonctions que je t'ai confiées, pendant que je vais m'occuper des affaires du commandement. (*Max Piccolomini offre le bras à la duchesse ; la comtesse emmène Thécla.*)

TERZKY, rappelant Max. Ne tardez pas à vous rendre à l'assemblée.

SCÈNE V.

WALLENSTEIN, TERZKY.

WALLENSTEIN, dans une profonde rêverie, se parlant à lui-même. Elle a bien tout observé ; cela s'accorde parfaitement avec mes autres renseignements. Ainsi, ils ont pris à Vienne leur dernière décision, il m'ont déjà donné un successeur. Le roi de Hongrie, le jeune fils

de l'empereur, est maintenant celui dont ils attendent leur salut. C'est le nouvel astre qui se lève. Avec nous on pense déjà en avoir fini, et l'on hérite de nous comme d'un homme qui est mort. Dès lors il n'y a pas un moment à perdre ! (*Il se retourne, aperçoit Terzky et lui donne la lettre.*) Le comte Altringer se fait excuser et Galas aussi. Cela ne me plaît pas.

TERZKY. Traînez davantage en longueur, ils vous abandonneront l'un après l'autre.

WALLENSTEIN. Altringer garde les défilés du Tyrol ; il faut que je lui envoie quelqu'un pour qu'il n'aille pas me laisser sortir les Espagnols du Milanais... Eh bien, Sesin, notre ancien négociateur, a reparu de nouveau. Que dit-il de la part du comte Thurn ?

TERZKY. Le comte vous mande qu'il a été trouver le chancelier de Suède à Halbertstadt ; le chancelier lui a dit qu'il était las de traiter avec vous et ne voulait plus entrer dans aucune affaire.

WALLENSTEIN. Comment ?

TERZKY. Que l'on ne peut s'en rapporter à vos paroles, que vous voulez vous jouer des Suédois, vous réunir contre eux avec les Saxons, et à la fin vous en délivrer avec un misérable subside.

WALLENSTEIN. Ah ! vraiment ! croit-il donc que je lui livrerai comme une proie quelque belle contrée d'Allemagne, que nous cesserons nous-mêmes de régner sur notre propre sol ? Il faut qu'ils partent, qu'ils partent ; nous n'avons pas besoin de pareils voisins.

TERZKY. Je leur accorderais pourtant ce petit coin de terre ; il ne s'agit pas de celle qui vous appartient ; et que vous importe celui qui paye au jeu, quand c'est vous qui gagnez !

WALLENSTEIN. Non, il faut qu'ils s'éloignent. Vous ne me comprenez pas. Il ne faut pas qu'on puisse dire de moi que j'ai morcelé l'Allemagne, que je l'ai vendue à l'étranger pour en dérober une portion. Je veux que l'empire honore en moi son protecteur, et, montrant

une âme noble et élevée, je veux prendre dignement ma place parmi les princes de l'empire. Nulle puissance étrangère ne doit s'enraciner dans la patrie, et moins que tout autre ces Goths, cette race affamée qui contemple avec le regard de l'envie et de la rapacité les riches moissons de notre terre allemande. Il faut qu'ils me secondent dans mes projets, mais sans en rien retirer.

TERZKY. Et avec les Saxons agirez-vous plus loyalement ? Ils perdent patience à vous voir employer tant de détours... Où en viendrez-vous avec tous ces déguisements ? Parlez ; vos amis doutent et ne savent que penser. Oxenstiern, Arnheim, personne ne comprend plus vos retards ; à la fin, je passe pour un imposteur. Je réponds de tout, et je n'ai pas même un écrit de vous.

WALLENSTEIN. Je ne donne jamais un écrit de moi, vous le savez.

TERZKY. Et à quoi reconnaîtra-t-on votre sincérité, si les actions ne suivent pas les paroles ? Dites-le vous-même : depuis que vous êtes entré en négociation avec les ennemis, tout ne s'est-il pas passé comme si vous vouliez seulement vous jouer d'eux ?

WALLENSTEIN, *après un moment de silence, le regarde fixement.* Et comment savez-vous que mon but n'est pas de me jouer d'eux et de vous tous ? Me connaissez-vous donc si bien ? Autant que je sache, je ne vous ai pas ouvert le fond de mon âme. L'empereur, il est vrai, a mal agi envers moi, et si je voulais, je pourrais lui porter un grand préjudice. Je me réjouis de voir que je le puis ; mais si réellement j'en viens là, c'est ce que vous ne savez, je pense, pas plus qu'un autre.

TERZKY. Ainsi, vous n'avez fait que vous jouer de nous ?



SCÈNE VI.

Les précédents, ILLO.

WALLENSTEIN. Que se passe-t-il là-bas ? sont-ils prêts ?

ILLO. Vous les trouverez dans la disposition que vous souhaitez. Ils connaissent les exigences de l'empereur, et sont furieux.

WALLENSTEIN. Quel est le langage d'Isolani ?

ILLO. Il est à vous corps et âme depuis que vous avez relevé son crédit.

WALLENSTEIN. Quel parti prend Colalto ? vous êtes-vous assuré de Déodati et Tiefenbach ?

ILLO. Ils feront ce que fera Piccolomini.

WALLENSTEIN. Ainsi vous croyez que je puis compter sur eux !

ILLO. Si vous êtes sûr des Piccolomini.

WALLENSTEIN. Comme de moi-même. Ils ne m'abandonneront jamais.

TERZKY. Cependant, je voudrais que vous n'accordassiez pas tant de confiance à ce renard d'Octavio.

WALLENSTEIN. Apprenez à connaître mes hommes. Scize fois j'ai été au combat avec lui. De plus, j'ai tiré son horoscope ; nous sommes nés sous le même astre, et bref (*mystérieusement*) cela doit vous suffire. Si donc vous me répondez des autres...

ILLO. Ils ne forment tous qu'une voix. Vous ne devez pas abandonner le commandement ; j'entends dire qu'ils veulent vous envoyer une députation.

WALLENSTEIN. Si je dois m'engager envers eux, il faut qu'ils s'engagent aussi envers moi.

ILLO. Cela va sans dire.

WALLENSTEIN. Qu'ils me promettent par écrit, par serment, de se consacrer à mon service sans réserve.

ILLO. Pourquoi pas ?

TERZKY. Sans réserve ? Ils en feront toujours une pour leur devoir envers l'Autriche, envers l'empereur.

WALLENSTEIN, *secourant la tête*. Je veux avoir cette promesse sans réserve. Je n'accepte aucune condition.

ILLO. Il me vient une idée. Le comte Terzky ne nous donne-t-il pas un souper ce soir ?

TERZKY. Oui, et tous les généraux y sont invités.

ILLO, *à Wallenstein*. Dites-moi, voulez-vous me laisser plein pouvoir ? Je vous procurerai la promesse des généraux telle que vous la désirez.

WALLENSTEIN. Apportez-moi leur engagement par écrit. Quant à la manière dont vous l'obtiendrez, c'est votre affaire.

ILLO. Et si, d'une façon ou de l'autre, je vous prouve, le papier en main, que tous les chefs rassemblés ici s'abandonnent à vous aveuglément, voulez-vous agir alors sérieusement et tenter la fortune avec audace ?

WALLENSTEIN. Procurez-moi cet engagement.

ILLO. Pensez à ce que vous faites. Si vous ne voulez pas que le pouvoir s'échappe à jamais de vos mains, vous ne devez point satisfaire aux ordres de l'empereur, laisser affaiblir votre armée, et les régiments se joindre aux Espagnols ; d'un autre côté, si vous ne voulez pas rompre ouvertement avec la cour, vous ne pouvez plus résister aux dispositions de l'empereur, chercher de nouveaux subterfuges et temporiser. Décidez-vous : choisissez, ou d'agir avec résolution et de prévenir la cour, ou bien, en différant encore, attendez-vous à ce qu'on en vienne aux dernières extrémités.

WALLENSTEIN. On y réfléchira avant d'en venir aux dernières extrémités.

ILLO. Oh ! saisissez l'occasion favorable avant qu'elle ne s'échappe. Elle arrive si rarement dans la vie, l'heure vraiment importante et décisive. Lorsqu'il est temps de prendre une résolution, un grand nombre de circonstances heureuses se rapprochent, se rejoignent ; puis les occasions, les ressorts du destin, après s'être réunis sur un point de la vie pour former un germe difficile,

se séparent et se dispersent un à un. Voyez comme autour de vous tout à présent est grave et décisif ! — Les premiers, les meilleurs chefs de l'armée, rassemblés autour de vous, leur royal commandant, n'attendent que votre signal. Oh ! ne les laissez pas se disperser l'un après l'autre ; vous ne pourriez pas, dans tout le cours de la guerre, les réunir ainsi une seconde fois. C'est la marée haute qui emporte le pesant navire loin du rivage. Le courage de chacun s'accroît dans le torrent de la foule. Maintenant ils sont à toi, maintenant encore. Bientôt la guerre les dispersera, les jettera çà et là. — L'intérêt général se perdra dans les intérêts particuliers et les soucis vulgaires. Tel, qui aujourd'hui s'oublie, entraîné par le torrent, revenu de son ivresse, lorsqu'il se verra seul, ne sentira que son impuissance, et reviendra rapidement dans la vieille route battue du commun devoir, pour y trouver un abri et une sauvegarde.

WALLENSTEIN. Le temps n'est pas encore venu.

TERZKY. C'est toujours là ce que vous dites. Mais quand le temps viendra-t-il ?

WALLENSTEIN. Quand je le dirai.

ILLO. Oui, et c'est ainsi qu'en attendant que l'heure des étoiles sonne, celle de la terre vous échappera. Croyez-moi, l'astre de votre destin est dans votre cœur, fiez-vous à vous-même ; votre résolution, voilà votre étoile. La seule influence funeste que vous ayez à redouter, c'est l'hésitation.

WALLENSTEIN. Vous parlez selon vos idées. Que de fois pourtant ne vous ai-je pas donné cette explication ! A l'heure de votre naissance, Jupiter, le dieu de la lumière, était à son déclin. Vous ne pouvez observer les choses mystérieuses, vous ne pouvez que rester plongé dans les ténèbres de la terre. Vos regards aveugles ne connaissent qu'une lueur pâle, terne, souterraine. Vous pouvez voir les choses terrestres, vulgaires, et allier dans votre prudence celles qui se touchent de

près. Pour cela, j'ai confiance en vous et je vous crois. Mais les choses mystérieuses qui se développent dans les profondeurs de la nature ; mais l'échelle des esprits, qui, par mille degrés, s'élève de ce monde de poussière jusqu'à l'empire des astres, et que les puissances célestes montent et descendent ; mais ces cercles renfermés dans d'autres cercles, et qui se rapprochent toujours de plus en plus du soleil qui est leur centre ; pour les apercevoir, il faut avoir les yeux dessillés ; il faut être l'enfant habile et clairvoyant de Jupiter. (*Après avoir fait quelques pas dans la salle, il s'arrête, puis continue.*) Les astres célestes ne servent pas seulement à marquer le jour et la nuit, le printemps et l'été, à indiquer aux laboureurs le temps des semailles et de la moisson. Les actions des hommes sont aussi une semence féconde répandue sur les champs obscurs de l'avenir, confiée avec espérance aux divinités fatales. Il faut donc connaître le temps de la semence, lire dans les étoiles l'heure propice, interroger les signes du ciel, afin de savoir si l'ennemi du succès et de la prospérité ne se cache point dans une retraite pour exercer sa nuisible influence. Laissez-moi donc du temps, et cependant faites de votre mieux. Je ne puis vous dire à présent ce que je veux faire, mais je ne céderai pas, non, je ne céderai pas, et ils ne me déposeront pas. Ainsi, réglez-vous là-dessus.

UN VALET DE CHAMBRE *entre*. Messieurs les généraux !

WALLENSTEIN. Faites entrer.

TERZKY. Voulez-vous que tous les chefs soient admis ?

WALLENSTEIN. Cela n'est pas nécessaire. Les deux Piccolomini, Mareda, Buttler, Forgatsch, Déodati, Caraffa et Isolani peuvent entrer.

WALLENSTEIN, *à Illo*. Avez-vous fait surveiller Questenberg ? N'a-t-il parlé à personne en particulier ?

ILLO. Je l'ai observé avec soin. Il n'a vu personne qu'Octavio.

SCÈNE VII.

Les précédents ; QUESTENBERG, les deux PICCOLOMINI, BUTTLER, ISOLANI, MARADA, et trois autres généraux entrent. Sur un signe du général, Questenberg se place juste vis-à-vis de lui, et les autres suivent selon leur rang. Il se fait un moment de silence.

WALLENSTEIN. J'ai bien compris le sujet de votre mission, Questenberg ; j'ai fait mes réflexions, mon devoir est arrêté, et rien ne peut plus le changer. Cependant il convient que les généraux entendent de votre bouche la volonté de l'empereur. Vous plairait-il d'expliquer devant ces nobles capitaines les ordres dont vous êtes chargé ?

QUESTENBERG. Je suis prêt. Cependant je vous prie de réfléchir que je parle au nom de la puissance souveraine et de la dignité de l'empereur, et non point par ma propre impulsion.

WALLENSTEIN. Épargnez-nous les préambules.

QUESTENBERG. Lorsque Sa Majesté l'empereur donna à ses braves armées, dans la personne du duc de Friedland, un chef couronné de gloire et expérimenté, c'était dans l'espérance de voir bientôt le sort de la guerre changer et prendre une tournure plus favorable. Dans le commencement, ses vœux semblaient devoir se réaliser. La Bohême fut délivrée des Saxons et protégée contre l'invasion victorieuse des Suédois. Ce pays parut respirer lorsque le duc de Friedland eut contraint les armées ennemies dispersées à travers l'Allemagne à se réunir sur un seul point, lorsqu'il eut forcé le rhingrave et Bernard, et Bauer, et Oxenstiern, et ce roi invincible jusqu'alors, à se rassembler devant Nuremberg, et à terminer la lutte par un grand combat.

WALLENSTEIN. Au fait, s'il vous plaît.

QUESTENBERG. Un nouvel esprit annonça bientôt la présence d'un nouveau chef. Ce n'était plus une rage aveugle combattant contre une rage plus aveugle en-

core. On vit alors dans des batailles sagement ordonnées la fermeté résister à l'audace, et la prudence habile fatiguer la bravoure. En vain essayait-on de l'attirer au combat, il se fortifiait de plus en plus dans son camp, comme s'il eût voulu y fonder à jamais sa demeure. Le roi, désespéré, veut enfin entraîner à un assaut sanglant ses soldats, que la faim et la contagion décimaient lentement dans son camp plein de cadavres. Jusqu'alors irrésistible dans sa marche, il veut s'ouvrir par la violence un chemin au milieu de ces retranchements, du haut desquels mille bombes lancent la mort. Alors éclata une audace et une résistance telles qu'on n'en avait jamais vu. Enfin le roi ramène son armée taillée en pièces, et ce terrible sacrifice d'hommes ne lui a pas fait gagner un pouce de terrain.

WALLENSTEIN. Dispensez-vous de nous rapporter en style de gazette ce que nous avons vu nous-même avec horreur.

QUESTENBERG. Ma mission, mon devoir est de blâmer ; mais mon cœur s'attarde volontiers à la louange. Le roi de Suède laissa sa gloire dans les champs de Nuremberg, et sa vie dans les plaines de Lutzen. Qui ne fut pas alors surpris de voir, après cette grande journée, le duc de Friedland s'enfuir en Bohême comme s'il avait été vaincu, abandonner le théâtre de la guerre, tandis que le jeune héros de Weimar s'avancait sans obstacle dans la Franconie, s'ouvrait un chemin jusqu'au Danube, et paraissait tout-à-coup devant Ratisbonne, au grand effroi des fidèles catholiques ? Soudain, le digne prince de Bavière nous demande un prompt secours dans sa détresse. L'empereur envoie successivement sept messagers au duc de Friedland, le prie, le conjure, quand il pouvait le commander en maître ; mais en vain ; le duc ne veut écouter en ce moment que sa vieille haine, sa rancune. Il sacrifie le bien public au plaisir de se venger d'un ancien ennemi, et Ratisbonne succombe !

WALLENSTEIN. De quel temps parle-t-on, Max ? je ne m'en souviens plus.

MAX. Il parle du temps où nous étions en Silésie.

WALLENSTEIN. Ah ! oui, oui ! Et qu'avions-nous à faire là ?

MAX. Nous allions battre les Suédois et les Saxons.

WALLENSTEIN. Bien : la description me fait oublier les événements. (*A Questenberg.*) Continuez.

QUESTENBERG. Peut-être allait-on regagner sur l'Oder ce qu'on venait de perdre honteusement sur le Danube. Chacun espérait voir éclater des faits merveilleux sur ce nouveau théâtre de la guerre, où Friedland en personne, Friedland le rival de Gustave, se trouvait en face d'un Thurn et d'un Arnheim. En effet, ils se sont approchés l'un de l'autre, mais comme amis, et pour se rendre mutuellement les devoirs de l'hospitalité. L'Allemagne gémissait sous le poids de la guerre, mais la paix régnait dans le camp de Wallenstein.

WALLENSTEIN. Un jeune général qui a besoin d'une victoire livre souvent sans motif mainte bataille sanglante. L'avantage d'un général éprouvé, c'est qu'il n'est pas obligé de combattre pour montrer au monde l'art de vaincre. A quoi m'aurait servi d'exercer l'ascendant de ma fortune sur un Arnheim ! ma modération devenait bien plus utile à l'Allemagne, si je réussissais à rompre l'alliance funeste des Saxons et des Suédois.

QUESTENBERG. Mais vous n'y êtes point parvenu, et cette guerre sanglante recommença de nouveau. Ici enfin le prince justifia son ancienne réputation. Une armée suédoise fut obligée de déposer les armes dans les champs de Steinau, sans coup férir. Et cette fois la justice du ciel livrait aux mains de la vengeance Mathias de Thurn, celui qui avait allumé de sa main maudite les brandons de cette guerre ; mais il tomba au pouvoir d'un homme généreux ; au lieu d'être puni,

il fut récompensé : le prince renvoya , comblé de ses dons, l'ennemi mortel de son empereur.

WALLENSTEIN, *souriant*. Je sais, je sais qu'à Vienne on avait déjà loué d'avance des fenêtres et des balcons pour le voir passer sur la fatale charrette. — J'aurais pu honteusement perdre la bataille , mais les gens de Vienne ne me pardonnent pas de les avoir privés de ce spectacle.

QUESTENBERG. La Silésie était délivrée, et tout appelait le duc dans la Bavière, soumise à une cruelle oppression. Il se met réellement en marche, et traverse doucement la Bohême par la route la plus longue. Puis tout à coup, et avant d'avoir vu l'ennemi, il revient à la hâte, prend ses quartiers d'hiver, et opprime les terres de l'empereur avec l'armée de l'empereur.

WALLENSTEIN. L'armée était à faire pitié, elle endurait tous les besoins, toutes les privations ; puis l'hiver approchait. Quelle idée Sa Majesté se fait-elle donc de ses troupes ? Ne sommes-nous pas des hommes soumis, comme tous les mortels, à l'influence du froid, de la pluie et à la souffrance ? Damné sort du soldat ! Partout où il se présente, on fuit devant lui ; dès qu'il s'éloigne, on le maudit. Il faut qu'il prenne tout de force ; on ne lui donne rien, et, forcé de dépouiller chacun, il est pour chacun un objet d'horreur. Voici mes généraux, Caraffa, comte Déodati, Buttler, dites-lui depuis combien de temps la solde n'a pas été payée aux troupes.

BUTTLER. Nous ne l'avons pas reçue depuis un an.

WALLENSTEIN. Il faut pourtant que le soldat reçoive sa solde : c'est de là que lui vient son nom.

QUESTENBERG. Ce n'est pas là le langage que le prince de Friedland faisait entendre il y a huit ou neuf ans.

WALLENSTEIN. Oui, je le sais, c'est ma faute ; j'ai moi-même gâté l'empereur. Il y a neuf ans, à l'époque de la guerre de Danemark, je lui donnai une armée de

quarante ou cinquante mille hommes sans qu'il lui en coûtât un denier. — La furie de la guerre se déchaîna sur les cercles de la Saxe, et porta jusqu'au bord du Belt la terreur du nom de l'empereur. Alors c'était le bon temps; dans tous les Etats de l'empereur, il n'y avait pas un nom aussi vanté, aussi honoré que le mien. Albert de Wallenstein était le troisième diamant de la couronne impériale. Mais à la diète des Princes, à Ratisbonne, tout cela cessa. Là, on vit clairement dans quelle bourse j'avais puisé. Quelle fut ma récompense pour avoir, en fidèle serviteur de l'empire, attiré sur moi la malédiction des peuples, et fait payer aux princes les frais d'une guerre qui n'agrandissait que l'empereur? Je fus sacrifié à leurs plaintes, je fus disgracié.

QUESTENBERG. Votre Excellence sait combien l'empereur eut peu de liberté dans cette malheureuse diète.

WALLENSTEIN. Mort et malédiction ! j'avais, moi, ce qu'il fallait pour lui procurer la liberté. Non, monsieur, depuis que j'ai été si mal récompensé de servir le trône aux dépens de l'empire, j'ai appris à avoir une autre opinion de l'empire. Je tiens, il est vrai, ce bâton de commandement de l'empereur ; mais je l'emploie, comme général de l'empire, pour le bien, pour le salut de tous, et non plus pour l'agrandissement d'un seul. — Mais au fait, que demande-t-on de moi ?

QUESTENBERG. D'abord Sa Majesté veut que l'armée quitte sans délai la Bohême.

WALLENSTEIN. Dans cette saison ? Et de quel côté veut-on que nous nous dirigions ?

QUESTENBERG. Du côté de l'ennemi. Car Sa Majesté veut que Ratisbonne soit purgée d'ennemis avant les fêtes de Pâques, que le sermon luthérien ne retentisse pas plus longtemps sous la voûte des cathédrales, et que les abominations de l'hérésie ne profanent pas la sainteté des fêtes.

WALLENSTEIN. Généraux ! cela est-il possible ?

ILLO. Non, cela n'est pas possible.

BUTTLER. Non, cela n'est pas possible.

QUESTENBERG. L'empereur a aussi envoyé au colonel Suys l'ordre de s'avancer vers la Bavière.

WALLENSTEIN. Qu'a fait Suys?

QUESTENBERG. Ce qu'il devait faire : il a marché.

WALLENSTEIN. Il a marché ! Et moi, son chef, je lui avais expressément donné l'ordre de ne pas quitter son poste. N'est-il pas sous mon commandement ? Est-ce là l'obéissance qui m'est due, et sans laquelle il ne faut pas songer à la guerre ? Généraux, soyez-en juges : Que mérite l'officier qui viole ses ordres et ses serments ?

ILLO. La mort.

WALLENSTEIN, *voyant les autres réfléchir, élève la voix.*
Comte Piccolomini, que mérite-t-il ?

MAX, *après un long silence.* D'après la loi, la mort.

ISOLANI. La mort.

BUTTLER. D'après le droit militaire, la mort. (*Questenberg se lève, Wallenstein aussi, puis tous les autres.*)

WALLENSTEIN. C'est la loi qui le condamne et non pas moi. Si je lui fais grâce, c'est par la déférence que je dois à mon empereur.

QUESTENBERG. S'il en est ainsi, je n'ai plus rien à dire ici.

WALLENSTEIN. Je n'ai pris le commandement qu'avec des conditions : la première était qu'aucun homme, pas même l'empereur, ne pût, à mon préjudice, donner un ordre dans l'armée. Quand je répons de tout sur mon honneur et sur ma tête, je dois au moins être le maître. Pourquoi ce Gustave était-il irrésistible et invincible ? C'est parce qu'il était roi de son armée, et un homme qui est réellement roi ne peut être vaincu que par un de ses égaux. Mais, au fait, ce n'est pas là ce que vous avez à nous dire de mieux.

QUESTENBERG. Le cardinal infant quittera Milan au printemps pour conduire une armée espagnole dans

les Pays-Bas, en traversant l'Allemagne. Pour assurer sa route, l'empereur veut le faire accompagner par huit régiments de cavalerie.

WALLENSTEIN. Je comprends, je comprends... Huit régiments? Bien! bien imaginé, père Lamormain! Si ce projet n'était pas une ruse maudite, on serait tenté de le trouver bien inepte. Huit mille chevaux! Oui, oui, cela est juste... je vous vois venir...

QUESTENBERG. Il n'y a rien de caché là dedans : c'est la prudence, c'est la nécessité qui l'ordonne.

WALLENSTEIN. Comment, monsieur l'envoyé! Je ne dois pas remarquer que l'on est las de voir entre mes mains le glaive de la puissance, que l'on saisit avidement ce prétexte, que l'on emploie le nom espagnol pour diminuer le nombre de mes troupes, pour amener dans l'empire une nouvelle force qui ne me soit pas soumise? Je suis encore trop fort pour que vous puissiez me mettre complètement de côté. Mon contrat porte que toutes les armées de l'empereur me seront soumises dans toute l'étendue du territoire allemand; mais il n'est pas question de troupes espagnoles et des infants qui traversent l'empire comme des voyageurs. C'est ainsi qu'on travaille en secret et dans le silence à m'affaiblir de plus en plus, à me rendre inutile, jusqu'à ce qu'on me fasse plus brièvement mon procès. — Mais pourquoi ces détours, monsieur le ministre? Parlez ouvertement : le pacte que l'empereur a conclu avec moi lui pèse; il voudrait que je me retirasse. Je lui ferai ce plaisir. C'était un parti pris avant votre arrivée. (*Il s'élève parmi les généraux un mouvement qui va toujours croissant.*) J'en suis fâché pour mes capitaines, car je ne vois pas encore comment ils obtiendront l'argent qu'ils ont avancé, et les récompenses qu'ils ont si bien méritées. Un nouveau chef amène des hommes nouveaux, et les anciens services sont bien vite oubliés. Il y a beaucoup d'étrangers dans l'armée. Pour moi, si le soldat était brave et habile,

je ne m'informais pas de sa généalogie ni de son catéchisme. A l'avenir il en sera autrement ; mais cela ne me concerne plus. (*Il s'assoit.*)

MAX. Dieu nous garde d'en venir jusque-là ! Toute l'armée va se soulever dans un effroyable tumulte. On abuse du nom de l'empereur. C'est impossible.

ISOLANI. Cela est impossible ; tout s'écroulerait à la fois.

WALLENSTEIN. Cela sera, fidèle Isolani : tout ce que nous avons élevé prudemment s'écroulera. Cependant on trouvera bien un autre général et une autre armée pour se réunir autour de l'empereur, quand le tambour battra.

MAX, *agité, passionné, court de l'un à l'autre pour les apaiser.* Écoutez-moi, mon général ; écoutez-moi, colonels. Laisse-toi fléchir, prince ; ne résous rien avant que nous ayons tenu conseil, avant que nous t'ayons fait nos représentations. — Venez, amis ; j'espère qu'il est encore temps de tout réparer.

TERZKY. Venez, venez, nous trouverons les autres officiers près d'ici. (*Ils sortent.*)

BUTTLER, *à Questenberg.* Si vous voulez suivre un bon conseil, évitez de vous montrer en public dans le premier moment ; votre clef d'or pourrait bien ne pas vous préserver de quelques mauvais traitements. (*On entend du bruit au dehors.*)

WALLENSTEIN. Le conseil est sage. — Octavio, tu me réponds de la sécurité de notre hôte. Je vous salue, monsieur de Questenberg. (*Celui-ci veut parler.*) Non, non, rien de cet odieux sujet. Vous avez fait votre devoir, et je sais distinguer l'homme d'avec son emploi. (*Questenberg et Octavio veulent se retirer, Gatz, Tiefenbach, Colalto entrent, suivis de plusieurs autres officiers.*)

GOETZ. Où est-il, celui qui ose dire à notre général... ?

TIEFENBACH, *en même temps.* Que venons-nous d'apprendre ? Tu veux...

COLALTO. Nous voulons vivre et mourir avec toi.

WALLENSTEIN, *montrant Illo*. Le feld-maréchal connaît ma volonté. (*Il sort.*)

ACTE TROISIÈME.

Un appartement.

SCÈNE I.

ILLO, TERZKY.

TERZKY. Eh bien ! dites-moi, que voulez-vous faire ce soir au banquet avec les commandants ?

ILLO. Écoutez. Nous rédigeons un acte par lequel nous nous engageons conjointement à rester attachés au duc à la vie, à la mort, et à verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de notre sang, sauf pourtant le serment de fidélité que nous avons prêté à l'empereur. Remarquez que cette clause sera expressément réservée pour l'acquit de nos consciences. Maintenant, voyez-vous, l'écrit ainsi conçu sera présenté à tout le monde avant le repas, et ne pourra choquer personne. Suivez-moi bien, après le repas, quand les vapeurs du vin troubleront les yeux et les esprits, on leur présentera un autre contrat dépourvu de cette clause, et ils signeront.

TERZKY. Comment pensez-vous qu'ils se croiront liés par un serment que nous leur aurons surpris par supercherie ?

ILLO. Nous les tiendrons toujours ; ils pourront tant qu'ils le voudront crier contre cette tromperie ; à la cour, on ajoutera plus de foi à leurs signatures qu'à leurs protestations ardentes ; et si une fois ils passent pour traîtres, il faudra bien qu'ils le deviennent ; et c'est ainsi qu'ils feront de nécessité vertu.

TERZKY. Eh bien ! cela me plaît. Que le coup réussisse, et nous pourrons enfin aller de l'avant.

ILLO. Et puis, ce qui nous importe surtout, ce n'est pas tant de réussir auprès des généraux que de persuader au maître qu'ils sont à lui. Qu'il agisse seulement avec résolution comme s'ils lui appartenaient, ils lui appartiendront, et il les entraînera avec lui.

TERZKY. Souvent je ne sais plus où j'en suis avec lui. Il prête l'oreille à l'ennemi, il me fait écrire à Thurn, à Arnheim ; il ne se contient plus au sujet de Sesine, il me parle des heures entières de ses projets ; je crois alors le tenir, puis tout à coup il m'échappe. Il me semble qu'il n'a plus d'autre désir que de rester en place.

ILLO. Lui, renoncer à ses anciens projets ? Je vous dis que, soit qu'il veille ou soit qu'il dorme, il n'est pas occupé d'une autre pensée, et que chaque jour il interroge là-dessus les astres.

TERZKY. Oui, vous savez que, dans la nuit qui va venir, il doit se renfermer avec le docteur dans la tour astronomique, et observer avec lui ; car ce doit être, à ce que j'entends, une nuit importante, et il doit se passer au ciel de grandes choses attendues depuis longtemps.

ILLO. Si seulement il en était de même ici-bas ! Les généraux sont à présent pleins de zèle, et feront tout pour ne pas perdre leur chef. Voyez ; l'occasion est là devant nous ; nous formons une alliance étroite contre la cour pour lui garder le commandement. Le prétexte est innocent, il est vrai ; mais vous le savez, dans la chaleur de l'action on perd bientôt de vue son point de départ. Je pense que si le prince les trouve bien disposés, disposés à une entreprise audacieuse, l'occasion le séduira. Une fois qu'il aura fait le grand pas, que Vienne ne pourra lui pardonner, la force des événements l'entraînera de plus en plus. Ce qu'il y a de difficile pour lui, c'est de se décider. Dès que le moment presse, il reprend sa vigueur et son habileté.

TERZKY. C'est là aussi ce que les ennemis attendent pour nous amener une armée.

ILLO. Venez, il faut conduire demain les choses plus loin que nous ne l'avons fait pendant des années entières ; et si tout va bien ici-bas, croyez que les astres favorables ne tarderont pas à se montrer. Venez près des commandants, battons le fer pendant qu'il est chaud.

TERZKY. Allez, Illo. Moi, j'attends ici la comtesse Terzky. Tenez pour certain que nous ne serons pas oisifs. Si une corde casse, nous en avons une autre toute prête.

ILLO. Oui, j'ai vu la comtesse sourire finement. Qu'y a-t-il ?

TERZKY. C'est un secret. Chut ! elle vient. (*Illo sort.*)

SCÈNE II.

LE COMTE et LA COMTESSE TERZKY, *sortant d'un cabinet ; ensuite* ILLO.

TERZKY. Vient-elle ? Je ne puis le retenir plus longtemps.

LA COMTESSE. Elle sera bientôt ici. Envoyez-le seulement.

TERZKY. Je ne sais, il est vrai, si le prince nous saura gré de ce que nous faisons ; il n'a jamais manifesté sa pensée à cet égard. Vous m'avez persuadé, et vous devez savoir jusqu'où vous pouvez aller.

LA COMTESSE. Je prends tout sur moi. (*A part.*) Je n'ai pas besoin de plein pouvoir... Sans nous parler, mon frère, nous nous comprenons. N'ai-je pas deviné pourquoi vous avez fait venir ici votre fille ? Pourquoi vous avez justement choisi Piccolomini pour l'accompagner ? Ces prétendus engagements avec un fiancé que personne ne connaît peuvent en éblouir d'autres ; mais moi je vous devine. Il ne vous convient pas de prêter la main à de telles négociations. Non, sans doute ; tout est abandonné à ma perspicacité. Eh bien ! vous ver-

rez que vous ne vous êtes pas mépris sur votre sœur.

UN DOMESTIQUE *entre*. Les généraux ! (*Il sort.*)

TERZKY, *à la comtesse*. Songez seulement à lui exalter la tête, à lui donner à penser... Quand il viendra à table, qu'il n'hésite pas à signer.

LA COMTESSE. Occupez-vous de vos convives. Allez, et me l'envoyez.

TERZKY. Tout dépend de sa signature.

LA COMTESSE. Allez rejoindre vos convives, allez.

ILLO *revient*. Que faites-vous, Terzky ? La salle est pleine, et tout le monde vous attend.

TERZKY. J'y vais, j'y vais. (*À la comtesse.*) Et qu'il ne tarde pas trop longtemps ; son père pourrait concevoir quelques soupçons.

LA COMTESSE. Inutile sollicitude ! (*Terzky et Illo sortent.*)

SCÈNE III.

LA COMTESSE TERZKY, MAX PICCOLOMINI.

MAX, *regardant d'un air timide*. Madame, oserai-je?... (*Il s'avance jusqu'au milieu de la chambre, et regarde autour de lui avec inquiétude.*) Elle n'est pas là ; où est-elle ?

LA COMTESSE. Cherchez bien ; voyez derrière le paravent, peut-être y est-elle cachée ?

MAX. Voici ses gants. (*Il veut les prendre, la comtesse l'en empêche.*) Méchante tante ! vous me refuseriez?... Vous prenez plaisir à me tourmenter.

LA COMTESSE. C'est là le remerciement de mes soins ?

MAX. Oh ! comprenez mes inquiétudes. Depuis que nous sommes ici, être ainsi retenu, ne pas hasarder un mot, un regard... Je ne puis me faire à cela.

LA COMTESSE. Il faudra bien vous habituer à d'autres rigueurs, mon bel ami. Je dois mettre à l'épreuve votre docilité ; c'est à cette condition seulement que je puis me mêler de tout cela.

MAX. Mais où est-elle ? pourquoi ne vient-elle pas ?

LA COMTESSE. Il faut que vous remettiez toute cette affaire entre mes mains. Et qui pourrait avoir de meilleures intentions que moi à votre égard ? Aucun homme, pas même votre père, ne doit savoir...

MAX. Cette recommandation n'est pas nécessaire. Il n'y a pas ici une physionomie qui réponde à ce qui se passe dans mon âme ravie. — Oh ! tante Terzky, sont-ils donc ici tous changés, ou le suis-je moi seul ? Je me vois au milieu d'eux comme parmi des étrangers ; je ne retrouve plus aucune trace de mes anciens désirs ni de mes anciennes joies. Qu'est-ce que tout cela est devenu ? Autrefois, pourtant, j'aimais assez ce monde ; mais comme à présent tout m'y paraît vide et vulgaire ! Mes compagnons me sont insupportables, je ne trouve plus rien à dire à mon père lui-même ; le service, les armes, tout m'importune. J'éprouve ce qu'éprouverait une âme bienheureuse qui, du séjour des joies éternelles, reviendrait à ses jeux et à ses préoccupations puériles, à ses penchants, à ses liaisons, et à toute cette pauvre humanité.

LA COMTESSE. Je vous prie pourtant de jeter encore quelques regards sur ce monde vulgaire, où il se passe juste à l'heure qu'il est beaucoup de choses importantes.

MAX. Il se passe quelque chose autour de moi ; je le vois à ce mouvement, à cette activité inaccoutumée. Quand tout sera fini, je le saurai sans doute. Où croyez-vous, comtesse, que j'aie été ? Ne me raillez point ; le tumulte des camps, cette foule importune de gens de connaissance, ces fades plaisanteries, ces vaines conversations, m'oppressaient ; je me sentais à l'étroit ; j'ai cherché le silence pour mon cœur qui déborde et un asile pour mon bonheur. Ne riez pas, comtesse, j'étais à l'église. Il y a près d'ici un cloître ; je me suis approché du sanctuaire, et je me suis trouvé seul. Au-dessus de l'autel est une image de la Vierge, un mauvais tableau ;

mais c'était l'amie que je cherchais en ce moment. Combien de fois j'ai vu la Divinité dans son éclat, et observé la ferveur des fidèles ! Ce spectacle ne m'avait point ému, et voilà que tout d'un coup je comprends la dévotion aussi bien que l'amour.

LA COMTESSE. Jouissez de votre bonheur. Oubliez le monde qui est autour de vous. L'amitié agira et veillera pendant ce temps pour vous. Soyez seulement docile quand on vous montrera le chemin du bonheur.

MAX. Mais où est-elle donc ? Oh ! heureux temps du voyage, où chaque aurore nous réunissait, où la nuit avancée seule nous séparait ! Il n'y avait point de sablier et point de cloches. On eût dit que le temps avait suspendu, pour nous, comme pour les bienheureux, sa course éternelle. Ah ! l'on est déjà déchu du ciel, quand il faut songer à la succession des heures. La cloche ne sonne pas pour les cœurs heureux.

LA COMTESSE. Combien y a-t-il de temps que vous lui avez ouvert votre cœur ?

MAX. Ce matin, j'ai osé hasarder le premier mot.

LA COMTESSE. Quoi ! ce matin seulement, pendant ces vingt jours ?

MAX. C'était dans ce pavillon de chasse où vous nous avez rencontrés, entre ce lieu et Népomuce, à la dernière station du chemin. Nous étions debout, en silence, dans une embrasure de fenêtre, les yeux fixés sur les vastes campagnes ; et devant nous galopaient les dragons, envoyés par le duc pour nous servir d'escorte. L'angoisse de cette séparation m'oppressait le cœur. Enfin j'osai hasarder ces paroles. « Tout ceci m'avertit, mademoiselle, que je dois dire adieu à mon bonheur. Dans quelques heures vous allez retrouver un père, vous serez entourée de nouveaux amis, et moi je ne serai pour vous qu'un étranger perdu dans la foule. » — « Parlez à ma tante Terzky, » dit-elle rapidement. Sa voix tremblait, je vis une rougeur brûlante empourprer son beau visage, et ses regards, se relevant lente-

ment, rencontrèrent les miens... Je ne fus plus maître de moi... (*La princesse paraît à la porte et s'arrête. La comtesse la voit, mais non pas Piccolomini.*) Je l'enlaçai audacieusement dans mes bras ; sa bouche rencontra la mienne... Nous entendîmes du bruit dans la salle voisine, c'était vous. Maintenant vous savez ce qui est arrivé.

LA COMTESSE, *après un moment de silence, jetant à la dérobée un regard sur Thécla.* Êtes-vous donc si réservé ou si peu curieux que vous ne demandiez pas à connaître aussi mon secret.

MAX. Votre secret ?

LA COMTESSE. Mais, oui. Je suis entrée dans la chambre immédiatement après que vous en fûtes sorti, et j'y ai trouvé ma nièce, et son cœur surpris dans ce premier moment...

MAX, *avec vivacité.* Eh bien ?

SCÈNE IV.

Les précédents ; THÉCLA, qui s'est avancée rapidement.

THÉCLA. Épargnez-vous ce soin, ma tante ; il l'entendra encore de ma bouche.

MAX *recule.* Mademoiselle... Que m'avez-vous fait dire, comtesse Terzky ?

THÉCLA, *à la comtesse.* Y a-t-il longtemps qu'il est ici ?

LA COMTESSE. Oui, et il n'a plus que peu d'instant à y passer. Où êtes-vous donc restée si longtemps ?

THÉCLA. Ma mère pleurait de nouveau. Je la vois souffrir, et pourtant je ne puis m'empêcher d'être heureuse.

MAX, *occupé à la contempler.* Maintenant je puis de nouveau vous voir. Ce matin je ne le pouvais pas ; l'éclat des pierreries dont vous étiez parée me cachait ma bien-aimée.

THÉCLA. C'étaient donc vos yeux qui me regardaient, et non pas votre cœur ?

MAX. Oh ! ce matin, lorsque je vous ai vue au milieu des vôtres, dans les bras de votre père, et que je me suis senti étranger dans ce cercle, quel violent désir j'ai éprouvé de me jeter à son cou, de le nommer mon père ! Mais son regard sévère imposait silence aux sensations vives et ardentes, et ces diamants qui vous entouraient comme une couronne d'étoiles m'effrayaient. Oh ! pourquoi, en vous recevant, votre père semblait-il tracer autour de vous un cercle magique ? Pourquoi parer l'ange comme une victime, et imposer à votre cœur riant le triste fardeau de votre rang ? L'amour ose bien parler à l'amour, mais un roi seul aurait osé s'approcher de vous dans cette splendeur.

THÉCLA. Ne parlons plus de ce travestissement. Vous voyez comme je me suis hâtée d'en rejeter le poids. (*A la comtesse.*) Il paraît soucieux. Pourquoi donc, chère tante ? Est-ce vous qui l'avez affligé ? Il était tout autre pendant le voyage. Il avait tant de calme, tant de sérénité. C'est ainsi que je voudrais toujours le voir et jamais autrement.

MAX. Vous vous trouvez dans les bras d'un père, dans un monde nouveau qui vous rend son hommage, et vos yeux sont éblouis, ne fût-ce que par la nouveauté de ce spectacle.

THÉCLA. Oui, je l'avoue, bien des choses me charment ici. J'aime à voir ce théâtre mobile et guerrier qui renouvelle en moi des idées favorites, qui anime et réalise ce qui ne m'était encore apparu que comme un beau rêve.

MAX. Et moi, au contraire, je vois s'évanouir comme un rêve mon bonheur réel. De la région éthérée où j'ai vécu pendant ces derniers jours, je suis retombé sur la terre, et le chemin qui me ramène à mon ancienne vie me sépare du ciel.

THÉCLA. Les révolutions de la vie nous semblent plus douces, quand nous portons dans le cœur un trésor assuré. Pour moi, lorsque j'ai regardé au dehors, je

reviens toujours avec plus de satisfaction au bien charmant que je possède. (*Avec un ton douloureux.*) Que de choses nouvelles et inouïes j'ai vues ici en peu d'instant! et pourtant tout cela doit être encore loin des prodiges que renferme ce mystérieux château.

LA COMTESSE, *réfléchissant*. Qu'est-ce donc? Je connais les parties les plus obscures de cette habitation.

THÉCLA, *en souriant*. Celle-là est protégée par les esprits; deux vieillards sont en sentinelle à la porte.

LA COMTESSE. Ah! oui. C'est la tour astronomique. Et comment ce sanctuaire qui est si sévèrement gardé s'est-il dès le premier moment ouvert pour vous?

THÉCLA. Un petit vieillard à la chevelure blanche et à la physionomie bienveillante m'a tout de suite montré une sorte de prédilection, et m'a ouvert la porte.

MAX. C'est Seni, l'astrologue du duc.

THÉCLA. Il m'a fait beaucoup de questions: quand je suis née, le jour, le mois, si c'était de jour ou de nuit.

LA COMTESSE. C'est qu'il voulait tirer votre horoscope.

THÉCLA. Puis il a regardé mes mains et a secoué la tête d'un air pensif. Il m'a semblé que les lignes ne lui plaisaient guère.

LA COMTESSE. Comment vous-êtes vous trouvée dans cette salle? Je ne l'ai jamais aperçue qu'en passant.

THÉCLA. J'ai éprouvé une étrange émotion en quittant tout à coup la lumière du ciel, et en me voyant entourée d'une nuit profonde, traversée seulement par quelques lueurs faibles et singulières. En cercle autour de moi étaient rangées six ou sept grandes figures de rois, le sceptre à la main. Sur la tête de chacune d'elles il y avait une étoile, et toute la clarté de la tour semblait venir de ces étoiles. Ce sont les planètes, me dit mon guide; elles gouvernent le destin des hommes; voilà pourquoi on les représente comme des rois. Celui qui est là-bas, ce vieillard sombre et chagrin, qui porte une étoile d'un jaune sombre, c'est Saturne! Ce-

lui qui est en face avec cette clarté rougeâtre, et qui est revêtu d'une armure guerrière, c'est Mars. Tous deux sont peu propices aux hommes. A côté est une belle femme, une étoile brille d'un doux éclat sur sa tête; c'est Vénus, l'astre du plaisir. A gauche vous voyez Mercure aux pieds ailés. Au milieu, une figure au front serein, avec un maintien royal, et entourée d'une lumière argentée; c'est Jupiter, le père des astres, et le soleil et la lune sont à ses côtés.

MAX. Oh ! je ne veux pas lui reprocher sa croyance aux étoiles et à la puissance des esprits. Ce n'est pas seulement par orgueil que l'homme peuple l'espace de forces mystérieuses et d'esprits : pour un cœur qui aime, la nature ordinaire est trop étroite, et les contes que j'apprenais pendant mon enfance renferment un sens plus profond que la réalité des leçons de la vie. Le monde des merveilles est le seul qui donne une réponse à mon cœur ravi. Il m'ouvre les espaces infinis, il étend de tous côtés mille rameaux féconds sur lesquels mon esprit enivré se berce avec extase. Le monde des merveilles est la véritable patrie de l'amour ; l'amour aime à habiter parmi les fées, au milieu des talismans ; il croit aux divinités parce qu'il est lui-même divin. Les dieux de la fable antique ne sont plus ; leur race charmante s'est évanouie ; mais quand le cœur parle, ces noms anciens reparaissent de nouveau ; ces dieux qui jadis s'associaient doucement à la vie humaine sont maintenant placés dans la région des étoiles ; de là ils communiquent avec ceux qui aiment : Jupiter nous donne encore la puissance, et Vénus la beauté.

THÉCLA. Si telle est la science astrologique, je veux me convertir avec joie à cette aimable croyance. Il est doux de penser que là-haut, dans ces sphères infinies, les étoiles brillantes formaient déjà la couronne de notre amour au moment où nous commençons à exister.

LA COMTESSE. Ces couronnes célestes ne sont pas toutes pleines de roses ; il s'y trouve aussi des épines. Heureux si celles-ci ne vous blessent pas. Ce que Vénus, l'astre du bonheur, a formé, peut être brisé par Mars, planète fatale.

MAX. Son règne sinistre va bientôt finir ! Béni soit le noble zèle du prince ! il unira la branche d'olivier au laurier, et rendra la paix au monde heureux, car son grand cœur n'a plus rien à désirer. Il a maintenant assez fait pour sa gloire, il peut vivre pour lui et pour les siens. Il retournera dans ses domaines ; il a un beau séjour à Gitschin, et Reichenberg et le château de Friedland sont magnifiques, ses parcs et ses forêts s'étendent jusqu'au pied du Riesenbergl. Là, il peut vivre en liberté dans la splendeur et dans de grandes occupations. Il peut encourager royalement les arts et protéger tout ce qui est digne d'un puissant seigneur. Il peut construire, planter, observer les astres, et, s'il ne parvient pas à dompter son incessante activité, il peut combattre avec les éléments, détourner les fleuves, renverser les rochers et ouvrir au commerce des routes faciles. Dans nos longues soirées d'hiver, nous raconterons nos aventures guerrières...

LA COMTESSE. Je vous conseille pourtant, cher cousin, de ne pas déposer si vite le glaive. Une épouse comme Thécla est bien digne d'être conquise par l'épée.

MAX. Oh ! que ne puis-je la conquérir ainsi !

LA COMTESSE. Qu'est-ce donc ! N'entendez-vous rien ? Il me semble que j'entends un tumulte et un violent débat dans la salle du festin. (Elle sort.)

SCÈNE V.

THÉCLA et MAX PICCOLOMINI.

THÉCLA, *dès que la comtesse s'est éloignée, s'approche de Piccolomini et lui dit à voix basse* : Ne vous fiez pas à eux. Ils sont faux.

MAX. Ils pourraient...

THÉCLA. Ne vous fiez à personne qu'à moi. Ils ont un projet, je m'en suis aussitôt aperçue.

MAX. Un projet ? mais lequel ? Est-ce pour cela qu'ils auraient encouragé nos espérances ?

THÉCLA. Je ne sais ; mais croyez-moi, ils ne pensent pas sérieusement à nous unir, à nous rendre heureux.

MAX. Mais pourquoi aussi cette comtesse Terzky ?... N'avons-nous pas ta mère ? elle est bonne, elle mérite que nous ayons en elle une tendre confiance.

THÉCLA. Elle t'aime, elle t'estime par-dessus tous ; mais elle n'aurait jamais le courage de cacher un tel secret à mon père. Par amour pour son repos, il faut le lui taire.

MAX. Pourquoi toujours ce mystère ? Sais-tu ce que je veux faire ? Je veux me jeter aux genoux de ton père ; il décidera de mon bonheur. Il est vrai, sans dissimulation, et il abhorre les chemins tortueux ; il est si bon, si noble.

THÉCLA. C'est toi qui es noble et bon.

MAX. Tu le connais seulement depuis aujourd'hui ; mais moi, j'ai vécu sous ses yeux pendant dix années. Serait-ce la première fois qu'il aurait fait une chose surprenante, inespérée ? Il est dans son caractère d'apparaître d'une façon merveilleuse comme un Dieu, il faut qu'il produise toujours l'étonnement et l'admiration. Qui sait si dans ce moment il n'attend pas ton aveu et le mien pour nous unir ? Tu te tais ? tu me regardes d'un air de doute ? Qu'as-tu donc contre ton père ?

THÉCLA. Moi ? rien. Seulement je le trouve trop occupé pour qu'il puisse avoir le temps de songer à notre bonheur. (*Elle lui prend la main avec tendresse.*) Imiter-moi, n'ayons pas trop de confiance aux hommes ; soyons reconnaissants envers Terzky et sa femme pour le bien qu'ils nous feront, et, du reste, abandonnons-nous à notre cœur.

MAX. Ne serons-nous donc jamais heureux?

THÉCLA. Ne le sommes-nous pas? Ne suis-je pas à toi? n'es-tu pas à moi? Le noble courage qui est dans ton âme, l'amour me le donne aussi. — Je devrais être moins franche, je devrais te cacher le secret de mon cœur; les usages l'ordonnent ainsi. Mais où trouverais-tu la vérité ici, si tu ne l'entends de ma bouche? Nous nous sommes rencontrés, tenons-nous étroitement, éternellement unis. Crois-moi! c'est beaucoup plus qu'ils ne veulent faire pour nous. Cachons donc notre bonheur au fond de notre âme, comme un larcin sacré. Ce bonheur nous est venu du ciel, c'est au ciel que nous devons en rendre grâces; peut-être fera-t-il pour nous un miracle?

SCÈNE VI.

Les précédents, LA COMTESSE TERZKY.

LA COMTESSE, *précipitamment*. Mon mari m'envoie ici... Voici le moment important... il faut que vous alliez dans la salle du festin. (*Ils ne font pas attention à ce qu'elle dit; elle s'avance au milieu d'eux.*) Séparez-vous.

THÉCLA. Oh! pas encore. Il y a à peine un instant qu'il est ici.

LA COMTESSE. Le temps passe bien vite pour vous, ma nièce.

MAX. Rien ne presse, madame.

LA COMTESSE. Partez, partez. On a remarqué votre absence. Votre père a déjà demandé deux fois où vous étiez.

THÉCLA. Eh bien! son père...

LA COMTESSE. Vous comprenez, ma nièce,

THÉCLA. Doit-il être toujours avec ce monde? Ce n'est pas là sa place. Ce sont peut-être des hommes honorables, expérimentés; mais il est trop jeune pour eux, et il ne convient pas à leur société.

LA COMTESSE. Vous voudriez donc bien le retenir ici ?

THÉCLA, *vivement*. Vous l'avez deviné ; c'est là ma pensée. Oui, laissez-le ici. Faites dire aux généraux...

LA COMTESSE. Avez-vous perdu la tête, ma nièce ? Comte, vous savez nos conditions.

MAX. Il faut que j'obéisse, mademoiselle ; adieu. (*Thécla se détourne vivement de lui.*) Que dites-vous ?

THÉCLA, *sans le regarder*. Rien, allez.

MAX. Le puis-je, si vous êtes irritée contre moi ? (*Il s'approche d'elle ; leurs yeux se rencontrent ; elle se tait un instant, puis se jette dans ses bras et le presse sur son cœur.*)

LA COMTESSE. Partez. Si quelqu'un venait... J'entends du bruit, des voix étrangères... (*Max s'arrache des bras de Thécla et sort. La comtesse l'accompagne. Thécla le suit d'abord des yeux, ensuite elle se promène avec agitation dans la salle, puis s'arrête, absorbée dans ses pensées. Une guitare est sur la table ; elle la prend, et après avoir préludé tristement, elle chante.*)

SCÈNE VII.

THÉCLA *joue et chante* : « Le vent mugit dans la forêt ;
» les nuages s'amassent sur le ciel ; la vague orageuse
» se brise sur les rochers. La jeune fille s'avance le
» long du rivage, et, les yeux pleins de larmes, elle
» chante au milieu de la nuit sombre.

» Mon cœur est mort, le monde est vide ; il ne me
» donne plus aucun désir. Mon Dieu ! rappelle ton en-
» fant. J'ai goûté le bonheur de la terre ; j'ai vécu,
» j'ai aimé. »

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, THÉCLA.

LA COMTESSE. Comment, ma nièce ! est-ce ainsi que

vous vous jetez à sa tête ? J'aurais pensé que vous feriez moins bon marché de votre personne.

THÉCLA *se lève*. Que voulez-vous dire, ma tante ?

LA COMTESSE. Vous ne devez pas oublier qui vous êtes et qui il est. Vous n'y avez pas pensé, je crois.

THÉCLA. Quoi donc ?

LA COMTESSE. Vous êtes la fille du prince de Friedland.

THÉCLA. Eh bien ! qu'en résulte-t-il ?

LA COMTESSE. Comment ! Singulière question !

THÉCLA. Le destin lui a donné ce que nous avons acquis. Il est d'une antique race lombarde, fils d'une princesse.

LA COMTESSE. Rêvez-vous ? Vraiment ! Il faudra peut-être le prier humblement de vouloir bien rendre heureuse, par le don de sa main, la plus riche héritière de l'Europe.

THÉCLA. Cela ne sera pas nécessaire.

LA COMTESSE. Non, et l'on ne s'y exposera pas.

THÉCLA. Son père l'aime ; le comte Octavio n'aurait rien à objecter.

LA COMTESSE. Son père ! son père ! Et le vôtre, ma nièce ?

THÉCLA. Eh bien ! il me semble que vous craignez son père, puisque vous agissez si mystérieusement envers lui et envers le fils.

LA COMTESSE, *la regardant d'un air inquisiteur*. Ma nièce, vous n'êtes pas franche.

THÉCLA. Vous êtes sensible, ma tante ; vous êtes bonne.

LA COMTESSE. Vous croyez déjà avoir gagné la partie. Ne vous réjouissez pas si vite.

THÉCLA. Soyez bonne.

LA COMTESSE. Vous n'êtes pas encore si avancée.

THÉCLA. Je le crois bien.

LA COMTESSE. Pensez-vous qu'il ait consacré aux travaux de la guerre son importante vie, qu'il ait renoncé

à tout bonheur paisible, banni le sommeil de sa couche, abandonné sa noble tête aux inquiétudes, pour assortir seulement un couple heureux ? Pensez-vous qu'il vous ait fait sortir de votre couvent pour vous amener en triomphe à l'homme qui plaît à vos regards ? Il pouvait arriver plus facilement à un tel but. Il n'a pas travaillé pour que votre main enfantine brisât dans sa fleur la plante qu'il avait cultivée et en fît un vain ornement.

THÉCLA. Je puis pourtant recueillir les fruits de ce qui n'a pas été semé pour moi ; et si ma bonne destinée voulait que cette existence terrible et prodigieuse enfantât pour moi la joie de la vie...

LA COMTESSE. Tu parles comme une jeune fille qui aime. Regarde autour de toi ; songe au lieu où tu es. — Tu n'es pas entrée dans le séjour de la joie ; ces murailles ne sont pas décorées pour une noce , et les convives n'ont pas de couronnes de fleurs sur la tête. Il n'y a ici d'autre éclat que celui des armes. Tu crois peut-être que ces milliers d'hommes sont rassemblés pour former le cortège de ta noce ? Vois le front soucieux de ton père, les yeux pleins de larmes de ta mère. Le destin de notre maison est dans la balance. Laisse là ces sentiments puérils de jeune fille, et ces humbles désirs ; montre que tu es la fille d'un grand homme. La femme ne s'appartient pas à elle-même, elle est liée aux destins d'un autre, et elle vaut d'autant mieux qu'elle sait mieux choisir celui qu'elle doit soigner avec dévouement et amour.

THÉCLA. C'est là ce que l'on me disait dans le cloître. Je ne formais aucun désir, je ne voyais en moi que la fille de cet homme puissant, et le bruit de sa gloire arrivant jusqu'à moi me faisait seulement penser que j'étais destinée à souffrir pour lui , à me dévouer à lui.

LA COMTESSE. C'est là ton sort ; accepte-le volontairement, ta mère et moi nous te donnons l'exemple.

THÉCLA. Le sort m'a montré celui auquel je dois me consacrer, je veux le suivre avec joie.

LA COMTESSE. C'est ton cœur, mon enfant, qui te l'a montré, et non pas le sort.

THÉCLA. La voix du cœur est la voix du destin. Je suis à lui, c'est de lui seul que je tiens cette nouvelle existence, c'est par lui que je vis ; il a des droits sur sa créature. Qu'étais-je avant d'avoir été animée par son amour ? Je ne puis m'estimer moins qu'il ne m'estime lui-même. Non, elle ne saurait être une âme vulgaire, celle qui possède ce bien inestimable. Avec le bonheur, la force m'est venue. La vie apparaît sérieuse aux âmes sérieuses. Je m'appartiens à moi-même, je le sais maintenant. J'ai appris à connaître la ferme, l'inébranlable volonté qui existe en moi, et je puis tout consacrer à mon but suprême.

LA COMTESSE. Tu voudrais donc résister à ton père, s'il avait autrement disposé de toi ? Penses-tu pouvoir le contraindre ? Sais-tu, enfant, que son nom est Friedland ?...

THÉCLA. C'est aussi le mien, et il trouvera en moi une fille digne de lui.

LA COMTESSE. Quoi ! son souverain, son empereur ne peut le subjuguier, et toi, sa fille, tu voudrais lutter contre lui !

THÉCLA. Ce que personne n'ose, sa fille peut l'oser.

LA COMTESSE. Certes, il n'est pas préparé à de telles choses. Quoi ! il aurait surmonté toutes les entraves, et il serait forcé d'engager un nouveau combat contre la volonté de sa fille ? Enfant ! enfant ! tu ne connais encore que le sourire de ton père, tu n'as pas encore vu la colère de son regard. Ta voix tremblante osera-t-elle à son aspect le contredire ? Tandis que tu es seule, tu peux bien former au dedans de toi de grands projets, préparer des discours fleuris, et armer d'un courage de lion ton âme de colombe ; mais essaie seulement, avance-toi devant lui, et, lorsque son regard sera fixé

sur toi, tâche de dire : Non. Tu seras sans force devant lui comme la fleur délicate devant les rayons enflammés du soleil. — Je ne veux pas t'effrayer, mon enfant, j'espère que nous n'en viendrons pas à cette extrémité ; et, du reste, j'ignore ce qu'il veut. Peut-être son but est-il d'accord avec tes désirs ; mais son intention ne sera jamais que toi, l'altier enfant de sa fortune, tu te conduises comme une amante éperdue, et te jettes au-devant de l'homme qui, s'il reçoit jamais cette haute récompense, doit s'en rendre digne par l'amour le plus dévoué.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

THÉCLA, *seule*. Je te remercie de cet avis ; il change en certitude mes sinistres pressentiments. Ainsi c'est donc vrai ; nous n'avons ici pas un ami, pas un cœur fidèle ; nous n'avons que nous-mêmes, et de rudes combats nous menacent. Amour, divin amour ! donne-nous des forces. Oh ! oui, elle m'a dit la vérité ; ce ne sont pas des signes favorables, ceux qui ont présidé à l'union de nos cœurs ! L'espérance n'habite point en ce lieu ; on n'entend que le tumulte confus de la guerre, et l'amour même ne s'avance que cuirassé et comme armé pour une lutte à mort. Un esprit funeste plane sur notre maison, et le sort semble avoir hâte d'en finir avec nous. Il m'a tiré de ma retraite paisible, il a charmé mon âme par une douce magie, il me séduit par de célestes apparences. Je les vois voltiger et s'approcher de moi de plus en plus ; il m'entraîne vers l'abîme avec une force surnaturelle, je ne puis résister. (*On entend dans l'éloignement la musique du festin.*) Oh ! quand une maison doit périr par le feu, les nuages se rassemblent sur le ciel, la foudre éclate du haut des régions orageuses, les flammes s'élancent hors des gouffres terrestres, et les dieux de la joie eux-mêmes, dans leur aveugle fureur, excitent les flammes de l'embrasement.
(*Elle sort.*)

ACTE QUATRIÈME.

Une grande salle pompeusement illuminée. Au milieu, dans le fond, est dressée une table richement servie où sont assis huit généraux, parmi lesquels Octavio Piccolomini, Terzky et Maradas. A droite et à gauche, et plus en arrière, sont deux tables : six convives sont placés à l'entour de chacune. En avant est le buffet ; le devant de la scène restelibre, et on y voit les pages et les domestiques occupés à servir. Les musiciens du régiment de Terzky sont dispersés sur le théâtre autour des tables. Pendant qu'ils se retirent, on voit paraître Max Piccolomini : Terzky tenant un papier, Isolani, une coupe à la main, viennent à sa rencontre.

SCÈNE I.

ISOLANI, COLALTO, GOETZ, TERZKY, *et* MAX.

ISOLANI à MAX. Camarade de mon cœur, où étiez-vous donc caché ? allons ! vite en place ! Terzky nous a donné son meilleur vin. On boit ici comme au château de Heidelberg. Vous avez déjà perdu le meilleur. Ils ont déjà partagé à table les principautés d' Eggenberg, de Slawata, de Lichtenstein ; les biens de Sternberg, ainsi que les plus grands fiefs de la Bohême, sont adjudés. Si vous vous hâtez, vous aurez aussi votre part. Allons ! asseyez-vous.

COLALTO *et* GOETZ *crient à la seconde table.* Comte Piccolomini !

TERZKY. Il est à vous tout à l'heure. Lis cette formule de serment, et vois si la manière dont nous l'avons rédigée te plaît. Tous l'ont déjà lue, et chacun y apposera son nom.

MAX *lit* : « *Ingratis servire nefas.* »

ISOLANI. Cela ressemble à un axiome latin. Camarade, comment dit-on cela en allemand ?

TERZKY. Un honnête homme ne doit pas servir les ingrats.

MAX. Notre très-puissant général, Son Altesse le prince de Friedland, nous ayant fait connaître que des contrariétés nombreuses lui donnaient le désir de quitter le service de l'empereur, puis s'étant laissé émouvoir par nos prières unanimes, et ayant consenti à rester encore à l'armée et à ne pas se séparer de nous sans notre assentiment, nous nous engageons tous conjointement, et chacun en particulier, par un serment personnel, à lui rester fidèlement soumis, à ne nous éloigner de lui en aucune façon et à verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de notre sang, autant toutefois que le permettrait le serment que nous avons prêté à l'empereur. (*Ces derniers mots sont répétés par Isolani.*) Et si l'un ou l'autre de nous, manquant à ce contrat, se séparait de la cause commune, nous nous engageons à le déclarer traître et à nous venger de sa déloyauté sur lui et sur ses biens. En foi de quoi nous avons signé le présent écrit. »

TERZKY. Veux-tu signer le papier ?

ISOLANI. Pourquoi ne signerait-t-il pas ? Chaque officier qui a de l'honneur le peut, le doit. De l'encre et une plume.

TERZKY. C'est bien ; après le repas.

ISOLANI, entraînant Max. Venez, venez. (*Tous deux vont à table.*)

SCÈNE II.

TERZKY, NEUMANN.

TERZKY fait signe à Neumann qui est auprès du buffet, et qui s'avance. Apportes-tu ce papier, Neumann ? Donne ; il est écrit de manière à ce qu'on puisse facilement le substituer à l'autre.

NEUMANN. Je l'ai copié ligne pour ligne, et je n'en ai retranché que la phrase sur le serment, ainsi que Votre Excellence me l'avait ordonné.

TERZKY. Bien ! pose-le là, et que celui-ci aille au feu ; il a rempli sa destination. (*Neumann pose la copie sur la table, puis va se remettre près du buffet.*)

SCÈNE III.

ILLO, *sortant de la seconde chambre* ; TERZKY.

ILLO. Que se passe-t-il avec Piccolomini ?

TERZKY. Cela va bien. Il n'a pas fait d'objections.

ILLO. Il est le seul avec son père auquel je ne me fie pas. Veillez sur tous deux.

TERZKY. Comment cela va-t-il à votre table ? J'espère que vous échauffez la tête de vos convives.

ILLO. Ils sont tout cœur. Je pense que nous les tenons, et, comme je vous le disais d'avance, il ne s'agit déjà plus de conserver le duc par un simple sentiment d'honneur. Pourvu qu'on soit uni, dit Montecuculli, on peut aller à Vienne poser des conditions à l'empereur. Croyez-moi, n'était les Piccolomini, nous eussions pu nous épargner cette supercherie.

TERZKY. Paix ! Que veut Buttler ?

SCÈNE IV.

Les précédents, BUTTLER.

BUTTLER, *quittant la seconde table*. Ne vous dérangez pas. Je vous ai bien entendu, feld-maréchal. Bon succès à votre entreprise ; et quant à ce qui me touche, (*mystérieusement*) vous pouvez compter sur moi.

ILLO, *vivement*. Le pouvons-nous ?

BUTTLER. Avec ou sans clause, peu m'importe ; me comprenez-vous ? Le prince peut mettre ma fidélité à toute épreuve ; dites-lui cela. Je suis officier de l'empereur aussi longtemps qu'il lui plaira de rester général de l'empereur, et serviteur de Friedland dès qu'il voudra être son propre maître.

TERZKY. Vous faites là un bon échange. Ce ne sera pas un avare, un Ferdinand que vous servirez.

BUTTLER, *gravement*. Je ne vends pas ma fidélité, comte Terzky ; il y a six mois, vous n'auriez pas obtenu ce que je vous offre maintenant volontairement. Je me donne donc au duc, moi et mon régiment, et cet exemple, je l'espère, ne sera pas sans conséquences.

ILLO. Qui ne sait que le colonel Buttler est le modèle de toute l'armée ?

BUTTLER. Est-ce là votre opinion, feld-maréchal ? Eh bien ! je ne me repens pas de la fidélité que j'ai gardée pendant quarante ans, puisqu'à l'aide de cette bonne renommée si bien ménagée, je me procure à soixante une si complète vengeance. Ne vous choquez pas, messieurs, de mes discours. Peu vous importe de quelle manière vous m'attirez à vous : vous ne croirez pas vous-mêmes, je l'espère, que votre artifice trompe mon jugement, ni que la légèreté, la colère subite ou quelque motif frivole fasse dévier un vieillard du chemin de l'honneur qu'il a suivi pendant si longtemps. Venez, je n'en suis pas moins résolu, car je sais par quel motif je me détermine.

ILLO. Dites-nous franchement pour qui nous devons vous tenir.

BUTTLER. Pour un ami. Voilà ma main, je suis à vous avec tout ce que je possède. Le prince n'a pas seulement besoin d'hommes, il lui faut de l'argent. Tout ce que j'ai acquis à son service, je le lui prête, et, s'il me survit, il sera mon héritier ; il y a longtemps que cela est ainsi réglé. Je suis seul au monde et ne connais pas les sentiments qui attachent un homme à une femme et à des enfants chéris ; mon nom meurt avec moi, mon existence ne va pas plus loin.

ILLO. Votre argent n'est pas nécessaire : — un cœur comme le vôtre vaut des tonnes d'or et des millions.

BUTTLER. Je suis venu d'Irlande à Prague, pauvre valet d'un maître que j'enterrai. Du service de l'écurie, le

hasard de la guerre m'a porté jusqu'au rang élevé que j'occupe, jouet d'une fortune étrange ; Wallenstein est aussi l'enfant de la fortune, j'aime une route qui ressemble à la mienne.

ILLO. Il y a une parenté entre toutes les âmes fortes.

BUTTLER. Nous vivons dans une grande époque, favorable à ceux qui ont de la bravoure et de la résolution. Les villes et les châteaux passent en un instant de main en main comme une monnaie vulgaire. Les héritiers des plus anciennes maisons sont dépossédés ; de nouveaux noms surgissent avec de nouvelles armoiries, et un peuple du Nord essaye de s'approprier par la force la terre allemande. Le prince de Weimar se prépare à former sur le Mein une puissante principauté. Il n'a manqué à Mansfeld , à Halberstadt qu'une plus longue vie pour conquérir bravement par leur épée des domaines indépendants. Lequel d'entre eux s'élève jusqu'à notre Friedland ? Il n'est point de but si élevé auquel le brave ne puisse appliquer l'échelle pour y arriver.

TERZKY. Voilà ce qui s'appelle parler en homme !

BUTTLER. Assurez-vous des Espagnols et des Italiens ; moi je me charge de l'Écossais Lessly. Allons rejoindre nos camarades, allons.

TERZKY. Où est le sommelier ? Donne ce que tu as, les meilleurs vins ; l'occasion est importante, nos affaires vont bien. (*Chacun retourne à sa table.*)

SCÈNE V.

LE SOMMELIER et NEUMANN, sur le devant de la scène ; DES LAQUAIS vont et viennent.

LE SOMMELIER. Le meilleur vin ! Si mon ancienne maîtresse, sa bonne mère, voyait un pareil désordre, elle se retournerait dans son tombeau. — Oui, oui, monsieur l'officier, cela va mal dans cette noble maison. — Il n'y a ni bornes ni mesure, et cette brillante alliance avec le duc ne nous rapporte pas grand profit.

NEUMANN. Que Dieu vous bénisse ! C'est maintenant que la prospérité va commencer.

LE SOMMELIER. Croyez-vous ? Il y a bien des choses à dire là-dessus.

UN DOMESTIQUE, *survenant*. Du vin de Bourgogne pour la quatrième table !

LE SOMMELIER. C'est la soixante-dixième bouteille, monsieur le lieutenant.

LE DOMESTIQUE. C'est pour Tiefenbach, ce seigneur allemand, qui est là-bas. (*Il s'en va.*)

LE SOMMELIER, *à Neumann*. Ils veulent monter trop haut, ils veulent égaler en magnificence les électeurs et les rois. Ce que le prince fait, le comte veut le faire ; mon cher maître ne peut pas rester en arrière. (*Aux domestiques.*) Eh bien ! pourquoi êtes-vous là à écouter ? Allons, mettez-vous en action ; veillez au service des tables, aux bouteilles. Tenez, voilà le comte Palfy qui a son verre vide devant lui.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Sommelier, on demande la grande coupe en or aux armes de Bohême ; le maître dit que vous savez bien laquelle.

LE SOMMELIER. Celle qui a été faite par maître Guillaume pour le couronnement du roi Frédéric ; la plus belle pièce du butin de Prague.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Oui, celle-là ; on veut boire dedans à la ronde.

LE SOMMELIER, *secouant la tête, tandis qu'il prend la coupe et l'essuie*. Ceci sera raconté à Vienne.

NEUMANN. Montrez-moi ce vase. Il est magnifique. C'est de l'or massif, et la main habile de l'artiste y a représenté d'intéressantes choses. Laissez-moi voir ce premier écusson. Voilà une fière amazone à cheval qui foule aux pieds la mitre et la crosse épiscopale. Elle porte un chapeau au bout d'une lance et un étendard où l'on voit un calice. Pouvez-vous me dire ce que tout cela signifie ?

LE SOMMELIER. Cette femme que vous voyez à cheval

est le symbole de la libre élection du royaume de Bohême. Cela est indiqué par le chapeau rond et par le cheval fougueux qu'elle monte. Le chapeau est l'ornement de l'homme, car tout homme qui n'ose pas se couvrir devant les empereurs et les rois n'est pas un homme libre.

NEUMANN. Mais que signifie le calice représenté sur le drapeau ?

LE SOMMELIER. Il signifie la liberté de l'église de Bohême, telle qu'elle existait du temps de nos pères. Pendant la guerre des hussites, nos pères avaient conquis le privilège de se servir du calice, privilège que le pape ne veut pas accorder aux laïques. Pour les utraquistes, rien ne l'emporte sur le calice, c'est leur trésor précieux ; c'est pour cela que la Bohême a versé son sang dans maintes batailles.

NEUMANN. Que veut dire ce rouleau de papier ?

LE SOMMELIER. C'est la lettre de majesté de notre nation, que nous avons obtenue par force de l'empereur Rodolphe ; cette chère et estimable charte qui assure à la nouvelle croyance comme à l'ancienne le droit de sonner les cloches et de chanter en public. Mais, depuis que l'archiduc de Gratz nous gouverne, tout cela est fini. Après la bataille de Prague, où le palatin Frédéric perdit la couronne de l'empire, nous avons été privés de nos chaires, de nos autels ; nos pères ont abandonné la patrie, et l'empereur a lui-même coupé avec ses ciseaux notre lettre de majesté.

NEUMANN. Comme vous savez tout cela ! Vous connaissez bien les chroniques de votre pays, maître sommelier ?

LE SOMMELIER. Mes aïeux étaient taborites et servaient sous Ziska et Procope. Que la paix soit avec leurs cendres ! ils combattaient pour une bonne cause. Mais, emportez ce vase.

NEUMANN. Laissez-moi voir encore le second écusson. Regardez, il me semble voir les conseillers de l'empe-

reur, Martinitz, Slawata, précipités du haut du château de Prague. Oui, c'est juste ; voilà le comte de Thurn qui en donne l'ordre. (*Un domestique emporte le vase.*)

LE SOMMELIER. Ah ! ne parlons pas de ce jour. C'était le 23 mai de l'année 1618. Il me semble que j'y suis encore. Ce jour malheureux a été le commencement des calamités de notre pays. Il y a de cela seize ans, et la paix n'est pas encore revenue sur la terre.

(*On crie à la seconde table.*) Au prince de Weimar !

(*A la troisième et à la quatrième table.*) Vive le duc Bernard ! (*La musique cesse.*)

PREMIER DOMESTIQUE. Entendez-vous ce tumulte ?

DEUXIÈME DOMESTIQUE, *accourant précipitamment*. Avez-vous entendu ? Ils crient : Vive Weimar !

TROISIÈME DOMESTIQUE. L'ennemi de l'Autriche !

PREMIER DOMESTIQUE. Le luthérien !

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Tout-à-l'heure Déodati a porté la santé de l'empereur ; tout le monde est resté muet.

LE SOMMELIER. L'ivresse fait faire beaucoup de choses. En pareil cas, un fidèle serviteur ne doit pas avoir d'oreilles.

TROISIÈME DOMESTIQUE, *tirant le quatrième à l'écart*. Observe bien tout ce qui se passe, Jean ; nous irons le raconter au père Quiroga, qui pour cela nous donnera de bonnes indulgences.

QUATRIÈME DOMESTIQUE. Je me tiens, autant que je peux, derrière le siège d'Illo, qui tient d'étranges discours. (*Ils retournent aux tables.*)

LE SOMMELIER, *à Neumann*. Qui est ce seigneur habillé de noir et portant une croix, qui cause si confidemment avec le comte Palfy ?

NEUMANN. On peut se fier à celui-là. Il se nomme Maradas ; c'est un Espagnol.

LE SOMMELIER. Il n'y a pas à compter sur les Espagnols. Ces étrangers, croyez-moi, ne valent rien.

NEUMANN. Bah ! vous ne devriez pas parler ainsi,

sommelier ; ce sont justement les généraux auxquels le duc tient le plus. (*Terzky vient, tenant un papier ; tous les convives se lèvent.*)

LE SOMMELIER, *aux domestiques.* Le lieutenant-général se lève. Faites attention. On sort de table ; allez, retirez les sièges. (*Les domestiques vont vers le fond du théâtre ; une partie des convives s'avancent.*)

SCÈNE VI.

OCTAVIO PICCOLOMINI *arrive, parlant avec Maradas.*
Ils se placent tous deux sur un des côtés de l'avant-scène. Du côté opposé, MAX PICCOLOMINI s'avance tout seul, pensif et sans prendre part au mouvement général. Au milieu, mais quelques pas en arrière, on voit, groupés deux à deux, BUTTLER, ISOLANI, GOETZ, TIEFENBACH, COLALTO, et un instant après, LE COMTE TERZKY.

ISOLANI, *pendant que les généraux viennent en avant.*
 Bonne nuit, bonne nuit, Colalto ; bonne nuit, lieutenant-général, ou pour mieux dire bonjour.

GOETZ, *à Tiefenbach.* Camarade, quel dîner !

TIEFENBACH. C'était un royal festin.

GOETZ. Oh ! la comtesse s'y entend ; elle a appris cela de sa belle-mère. Dieu veuille avoir son âme ! C'était là une maîtresse de maison !

ISOLANI *veut s'en aller.* De la lumière ! de la lumière !

TERZKY *vient avec un papier.* Camarade, encore deux minutes ; il y a quelque chose à signer.

ISOLANI. Signer ? Tant que vous voudrez. Faites-moi seulement grâce de la lecture.

TERZKY. Je ne veux pas vous en donner l'ennui ; c'est le serment que vous connaissez déjà. Seulement un trait de plume. (*A Isolani, qui présente le papier à Octavio.*) Il ne s'agit pas ici de rang. Que chacun signe comme cela se présentera. (*Octavio parcourt le papier avec un air d'indifférence ; Terzky l'observe de loin.*)

GOETZ, à Terzky. Monsieur le comte, permettez-moi de prendre congé de vous.

TERZKY. Ne vous en allez pas si vite... Encore un coup. Holà ! (*Il appelle ses domestiques.*)

GOETZ. Je ne le puis.

TERZKY. Une goutte.

GOETZ. Excusez-moi.

TIEFENBACH s'assied. Pardonnez-moi, messieurs, mais debout je suis mal à mon aise.

TERZKY. A votre aise, monsieur le grand-maitre.

TIEFENBACH. La tête est libre, l'estomac dispos; ce sont les jambes qui refusent le service.

ISOLANI, montrant sa corpulence. C'est que vous leur avez fait la charge trop lourde. (*Octavio a signé; il donne le papier à Terzky, qui le présente à Isolani. Celui-ci va près de la table pour signer.*)

TIEFENBACH. C'est la guerre de Poméranie qui m'a mis dans cet état; il fallait marcher sur la glace et dans la neige; jamais je ne m'en remettrai.

GOETZ. Ah! oui, les Suédois ne s'inquiétaient pas de la saison. (*Terzky présente le papier à don Maradas. Celui-ci s'approche de la table pour signer.*)

OCTAVIO s'avance vers Buttler. Vous n'aimez pas beaucoup à fêter Bacchus, monsieur le colonel. Je l'ai bien remarqué, et il me semble que le tumulte d'une bataille vous plairait mieux que celui d'un banquet.

BUTTLER. Je dois avouer que les festins ne me conviennent pas beaucoup.

OCTAVIO, s'approchant plus près. Ni à moi non plus, je puis vous l'assurer. Je me réjouis, digne colonel Buttler, de penser à cet égard comme vous. Une demi-douzaine, tout au plus, de bons amis autour d'une petite table ronde, un verre de tokay, le cœur ouvert, et une conversation sensée, — voilà ce qui me plaît.

BUTTLER. Oui, si l'on pouvait avoir de telles réunions, j'en serais. (*Le papier vient à Buttler, qui va le signer.*)

L'avant-scène reste vide, de sorte que les deux Piccolomini sont seuls, chacun d'un côté.)

OCTAVIO, *après avoir regardé son fils en silence, s'approche de lui.* Tu as tardé bien longtemps à venir, mon ami ?

MAX *se retourne d'un air embarrassé.* Moi ? des affaires pressantes m'ont retenu.

OCTAVIO. Et à ce qu'il me semble, ta pensée n'est pas encore ici.

MAX. Vous savez que le grand bruit me rend toujours muet.

OCTAVIO *s'approche encore de lui.* Je ne puis savoir ce qui t'a retenu si longtemps ? (*Avec finesse.*) Terzky le sait pourtant.

MAX. Que sait Terzky ?

OCTAVIO, *d'un air significatif.* Il était le seul qui ne s'occupât pas de ton absence.

ISOLANI *s'avance.* Bien ! respectable père, montrez-lui ses torts, mettez-le aux arrêts. Il n'a pas bien agi.

TERZKY *revient avec le papier.* Ne manque-t-il personne ? Ont-ils tous signé ?

OCTAVIO. Tous.

TERZKY, *à haute voix.* Quelqu'un doit-il encore signer ?

BUTTLE. Comptez. Il doit y avoir trente noms.

TERZKY. Voici une croix.

TIEFENBACH. La croix, c'est moi.

ISOLANI. Il ne sait pas écrire, mais sa croix est bonne et sera respectée des juifs comme des chrétiens.

OCTAVIO, *à Max.* Allons-nous-en, colonel ; il est tard.

TERZKY. Un seul Piccolomini a signé.

ISOLANI, *montrant Max.* Prenez garde. Celui qui manque, c'est convive de pierre, dont nous n'avons pas pu tirer parti toute la soirée.

(*Max prend le papier des mains de Terzky et le parcourt avec distraction.*)

SCÈNE VII.

Les précédents ; ILLO sort de la chambre du fond ; il tient en main la coupe d'or, et il est fort animé par le vin. GOETZ et BUTTLER le suivent et essayent de le retenir.

ILLO. Que voulez-vous ? Laissez-moi.

GOETZ et BUTTLER. Ne buvez pas davantage, Illo.

ILLO s'approche d'Octavio en buvant, et l'embrasse. Octavio, je bois à ta santé. Que toute colère soit noyée dans ce verre que nous allons vider ensemble. Je sais bien que tu ne m'as jamais aimé, et Dieu me punisse ! je ne t'ai pas aimé non plus. — Oublions le passé. — Je t'estime infiniment. *(Il l'embrasse de nouveau.)* Je suis ton meilleur ami, et sachez que celui qui le traitera d'hypocrite aura affaire à moi.

TERZKY, le tirant à part. Es-tu fou ? Songe donc, Illo, où tu es ?

ILLO, d'un air cordial. Que voulez-vous ? ce sont tous de bons amis. *(Il parcourt le cercle d'un air satisfait.)* Il n'y a pas un coquin parmi nous, voilà ce qui me réjouit.

TERZKY, à Buttler. Emmenez-le avec vous, je vous en prie, Buttler. *(Buttler le conduit vers le buffet.)*

ISOLANI, à Max, qui regarde immobile et distrait le papier. Sera-ce bientôt fini, camarade ? L'avez-vous assez étudié ?

MAX, comme s'il sortait d'un songe. Que dois-je faire ?

ISOLANI et TERZKY, en même temps. Ecrire là votre nom. *(Octavio attache sur son fils un regard inquiet.)*

MAX rend le papier. Laissons cela jusqu'à demain. C'est une affaire. Aujourd'hui je suis mal disposé. Envoyez-moi cela demain.

TERZKY. Songez-donc...

ISOLANI. Allons, vite ! signez. Comment ! il est le plus jeune de la société, et il voudrait être plus prudent que

nous tous à la fois. Voyez donc, voyez, votre père et nous, nous avons tous signé.

TERZKY. Employez donc votre ascendant, persuadez-le.

OCTAVIO. Mon fils est majeur.

ILLO, *posant le verre sur le buffet*. De quoi parle-t-on ?

TERZKY. Il refuse de signer le serment.

MAX. Je dis que je veux attendre jusqu'à demain.

ILLO. Cela ne peut se remettre. Nous avons tous signé, et toi aussi il faut que tu signes.

MAX. Illo, bonne nuit.

ILLO. Non, tu ne m'échapperas pas. Il faut que le prince connaisse ses amis. (*Tous se rassemblent autour d'eux.*)

MAX. Le prince sait quels sont mes sentiments pour lui ; tout le monde le sait aussi, et ces niaiseries sont inutiles.

ILLO. Voilà comme le prince est récompensé de la préférence qu'il a toujours eue pour les Italiens.

TERZKY, *dans le plus grand trouble, s'adresse aux chefs en tumulte*. C'est le vin qui parle par sa bouche. Ne l'écoutez pas, je vous en prie.

ISOLANI, *riant*. Le vin n'invente rien, il ne fait que bavarder.

ILLO. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. Quelle conscience délicate ! Parce qu'on ne lui laisse pas une porte de derrière, une clause...

TERZKY, *l'interrompant vivement*. Il est dans le délire ; ne faites pas attention à lui.

ILLO, *criant plus fort*. Une clause pour se sauver ! Pourquoi cette clause ? Que le diable l'emporte !

MAX *devient attentif, et regarde de nouveau le papier*. Qu'y a-t-il donc ici de si dangereux ? Vous me donnez envie d'y regarder de plus près.

TERZKY, *à part, à Illo*. Que fais-tu, Illo ? Tu nous perds.

TIEFENBACH, *à Colalto*. J'ai bien remarqué qu'avant le repas on avait lu autrement.

GOETZ. Je l'ai remarqué aussi.

ISOLANI. Que m'importe ? Les autres noms y sont, le mien peut y rester.

TIEFENBACH. Avant le repas, il y avait une certaine réserve, une clause relative au service de l'empereur.

BUTTLER, à un de ses commandants. Fi donc ! messieurs. Songez où nous sommes. La question, maintenant, c'est de savoir si nous conserverons notre général, ou si nous le laisserons partir. On ne doit pas, en pareil cas, y regarder de si près.

ISOLANI, à l'un des généraux. Le prince s'est-il aussi renfermé dans des clauses, quand il vous a donné votre régiment ?

TERZKY, à Gœtz. Et quand il vous a donné, à vous, cette fourniture qui vous a rapporté mille pistoles en un an.

ILLO. J'appelle scélérat quiconque nous accuserait de parjure. Que celui qui n'est pas content le dise ! je suis là !

TIEFENBACH. Bah ! bah ! On cause seulement.

MAX, après avoir lu le papier, le rend, Ainsi donc, à demain.

ILLO, hors de lui, étouffant de colère, lui présente d'une main l'écrit, et de l'autre son épée. Ecris, Judas !

ISOLANI. Fi donc ! Illo.

OCTAVIO, TERZKY, BUTTLER, à la fois. A bas les épées.

MAX prend Illo dans ses bras, le désarme, puis dit au comte Terzky. Faites-le porter sur son lit. (Il sort. Illo, jurant et furieux, est arrêté par quelques-uns des généraux. Pendant ce tumulte, le rideau tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

Un appartement dans la maison de Piccolomini. Il fait nuit.

SCÈNE I.

OCTAVIO PICCOLOMINI ; UN DOMESTIQUE *l'éclaire* ;
un instant après, MAX PICCOLOMINI.

OCTAVIO. Dès que mon fils sera rentré, dites-lui que je veux le voir. Quelle heure est-il ?

LE VALET DE CHAMBRE. Le jour va bientôt venir.

OCTAVIO. Posez là cette lumière. Nous ne nous coucherons pas. Vous pouvez aller dormir. (*Le valet de chambre sort ; Octavio se promène pensif dans la chambre. Max Piccolomini entre, et regarde un instant son père en silence.*)

MAX. Êtes-vous irrité contre moi mon père ? Dieu sait que je n'ai pas eu tort dans cette odieuse querelle. J'ai bien vu que vous aviez signé.... Ce qui est convenable pour vous doit l'être aussi pour moi. Mais, vous savez, dans de telles affaires je ne puis suivre que mes propres lumières et non pas celles d'autrui.

OCTAVIO *va à lui et l'embrasse*. Suis toujours tes lumières, mon cher fils ; elles t'ont mieux guidé aujourd'hui que l'exemple de ton père.

MAX. Expliquez-vous clairement.

OCTAVIO. Je vais le faire. Après ce qui s'est passé cette nuit, il ne doit plus y avoir de secret entre nous. (*Tous deux s'asseyent.*) Max, dis-moi, que penses-tu de ce serment qu'on a présenté tantôt à notre signature ?

MAX. Je le regarde sans danger, quoique je n'en aime pas la formule.

OCTAVIO. N'as-tu pas eu d'autre motif pour refuser d'y mettre ta signature ?

MAX. C'était une affaire sérieuse : je me sentais distrait ; la chose ne me paraissait, du reste, pas si pressante.

OCTAVIO. Sois franc, Max : tu n'avais aucun soupçon ?

MAX. Un soupçon ? Sur quoi ? Pas le moindre.

OCTAVIO. Remercie ton bon ange, Piccolomini. Sans que tu le saches, il t'a sauvé de l'abîme.

MAX. Je ne sais ce que vous voulez dire.

OCTAVIO. Je veux dire que tu aurais associé ton nom à une action coupable, que tu aurais, d'un trait de plume, renié tes devoirs et ton serment.

MAX. Octavio !

OCTAVIO. Reste : j'ai encore beaucoup de choses à dire. Ami, tu as vécu, pendant de longues années, dans un inconcevable aveuglement. Le plus noir complot se trame sous tes yeux ; une puissance infernale trouble tes sens. — Je ne puis me taire davantage : il faut que le bandeau tombe de tes yeux.

MAX. Avant de parler, songez-y bien ! si vos paroles ne sont que des conjectures ; — et je crains bien que ce ne soit rien de plus. — Épargnez-les-moi ; je ne suis pas dans une disposition d'esprit à les écouter tranquillement.

OCTAVIO. Si tu as des motifs sérieux pour fuir la lumière ; j'en ai, moi, de plus pressants pour te la montrer. Je pourrais t'abandonner à l'innocence de ton cœur et à ton propre jugement ; mais ton cœur lui-même peut être pris au piège. Le secret (*il fixe sur lui un regard pénétrant*) que tu me caches m'oblige à te révéler le mien. (*Max essaye de répondre, puis s'arrête et fixe à terre ses regards troublés. Octavio continue après un moment de silence.*) Apprends-le donc, on te trompe, on se joue indignement de toi et de nous tous. Le duc feint de vouloir quitter l'armée, et, dans ce moment, on travaille à enlever l'armée à l'empereur pour la conduire à l'ennemi.

MAX. Je connais ces histoires de sacristains ; mais je ne m'attendais pas à les entendre de votre propre bouche.

OCTAVIO. Si ma bouche te les répète, tu peux être sûr que ce ne sont pas des mensonges de sacristains.

MAX. Quelle folie prête-t-on au duc ! Peut-il penser que trente mille soldats éprouvés, que des hommes honorables, parmi lesquels on compte plus de mille nobles, seraient capables d'abjurer honneur, serment, devoir, pour commettre une trahison ?

OCTAVIO. Il ne sollicite pas une telle infamie. Ce qu'il demande de nous est caché sous un nom moins effrayant. Il ne veut que donner la paix à l'empire, et comme cette paix est odieuse à l'empereur,—il veut l'y contraindre. Il veut apaiser tous les partis, et prendre, pour prix de ses peines, la Bohême, où il est déjà installé.

MAX. A-t-il mérité de nous, Octavio, que nous ayons de lui une aussi indigne opinion ?

OCTAVIO. Il n'est pas ici question de notre opinion. La chose parle d'elle-même, les preuves sont claires. Mon fils, tu n'ignores pas combien la cour est mécontente de nous ; cependant tu ne te doutes pas de tant de ruses, d'artifices mensongers mis en usage pour semer la révolte dans le camp. Tous les liens qui attachent l'officier à l'empereur, et le soldat à la vie civile, sont rompus. Dégagé de tout devoir, de toute loi, il se fortifie contre l'État qu'il devrait protéger, et menace de tourner le glaive contre lui. Les choses en sont venues à ce point, que l'empereur tremble en ce moment devant sa propre armée, redoute dans sa capitale, dans son château, le poignard des traîtres, et songe à dérober sa famille chérie, non pas aux Suédois, non pas aux luthériens, mais à ses propres soldats.

MAX. Cessez ! vous me faites mal, vous me tourmentez. Je sais que l'on peut être le jouet d'une vaine crainte ; mais de fausses idées annoncent des malheurs réels.

OCTAVIO. Ceci n'est pas une illusion. La guerre civile, la plus cruelle de toutes, est prête à s'allumer, si nous ne nous hâtons de la prévenir. Les colonels sont gagnés depuis longtemps ; la fidélité des subalternes vacille ; des régiments entiers, des garnisons s'ébranlent. Les forteresses sont gardées par des étrangers. On a confié au suspect Schafgotsch les troupes de la Silésie, à Terzky cinq régiments d'infanterie et de cavalerie, à Illo, à Kinsky, à Buttler, à Isolani les troupes les mieux équipées.

MAX. Et à nous donc aussi.

OCTAVIO. Parce qu'on se croit sûr de nous, parce qu'on pense nous séduire par des promesses brillantes. Il me donne les principautés de Glatz et de Sagan, et je vois bien à quel hameçon il compte te prendre.

MAX. Non, non, non, vous dis-je.

OCTAVIO. Oh ! ouvre donc les yeux ! Pourquoi penses-tu qu'on nous a rassemblés à Pilsen ? Est-ce pour délibérer avec nous ? Quand Friedland a-t-il eu besoin de nos conseils ? Nous avons été appelés pour nous vendre à lui, et, si nous refusons, pour rester ses otages. Voilà pourquoi le comte Galas n'est pas venu ; et tu ne verrais pas ici ton père, si des devoirs plus élevés ne le tenaient enchaîné.

MAX. Il ne dissimule pas que nous avons été appelés ici pour lui : — il avoue qu'il a besoin de notre bras pour se maintenir. Il a tant fait pour nous, que notre devoir est de faire maintenant quelque chose pour lui.

OCTAVIO. Et sais-tu ce que c'est que nous devons faire pour lui ? Dans le transport de son ivresse, Illo a trahi le secret. Songe donc à ce que tu as vu et entendu ? Cet écrit falsifié, cette clause décisive que l'on raye, n'est-ce pas là une preuve que l'on ne voulait nous conduire à rien de bon ?

MAX. Je n'ai regardé que comme une méchante manœuvre d'Illo ce qui est arrivé cette nuit avec cet écrit.

Cette race d'intrigants veut toujours se mettre à la tête de toutes les affaires. Ils voient que le duc est en mé-sintelligence avec la cour, et ils pensent le servir en élargissant la plaie jusqu'à ce qu'elle devienne incurable. Croyez-moi, le duc ne sait rien de tout cela.

OCTAVIO. Il m'en coûte de renverser une confiance si bien établie. Mais ici je ne dois employer aucun ménagement ; il faut prendre des mesures promptes et agir sans délai. — Je t'avouerai donc que tout ce que je t'ai confié, tout ce qui te paraît si incroyable, je le tiens de sa propre bouche, de la bouche du prince.

MAX, *dans une violente agitation*. Jamais !

OCTAVIO. Lui-même m'a confié ce que j'avais déjà, il est vrai, appris par une autre voie : qu'il voulait passer du côté des Suédois, et, à la tête des armées conjurées, forcer l'empereur...

MAX. Il est violent ; la cour l'a gravement offensé ; peut-être que dans un moment d'humeur il aura pu s'oublier.

OCTAVIO. Il était de sang-froid quand il m'a fait cet aveu ; et, comme il prenait ma surprise pour de la crainte, il m'a montré en secret des lettres de Suédois et de Saxons qui lui faisaient espérer un secours certain.

MAX. Cela ne peut être ; non, cela ne peut être, cela ne peut être ! Voyez-vous, cela ne peut être ! Vous lui auriez nécessairement témoigné votre horreur, il se serait laissé persuader, ou vous, vous ne seriez plus en vie.

OCTAVIO. Je lui ai bien manifesté ma pensée ; j'ai employé des instances sérieuses pour le détourner de son projet, mais je lui ai caché mon horreur et le fond de mes sentiments.

MAX. Vous auriez eu cette fausseté ? Cela n'est pas dans votre nature, mon père. Je ne vous croyais pas quand vous me parliez mal de lui, je vous crois encore moins quand vous vous calomniez vous-même.

OCTAVIO. Je n'ai pas cherché à pénétrer son secret.

MAX. Sa confiance méritait votre sincérité.

OCTAVIO. Il n'était pas digne de ma franchise.

MAX. Et la trahison était encore moins digne de vous.

OCTAVIO. Mon cher fils, il n'est pas toujours possible dans la vie d'agir avec cette innocence d'enfant que notre conscience nous conseille. Dans la nécessité continuelle de se défendre contre la ruse, le cœur le plus droit perd sa sincérité. Il y a une malédiction attachée à tout ce qui est mal, d'où il résulte que le mal se multiplie et engendre le mal. Je n'épilogue pas, je fais mon devoir. L'empereur m'a tracé ma ligne de conduite. Sans doute il vaudrait mieux suivre toujours la voix de son cœur, mais il faudrait pour cela renoncer plus d'une fois à un but honorable. Il s'agit ici, mon fils, de bien servir l'empereur; que m'importe alors ce que mon cœur en pense !

MAX. Je ne puis aujourd'hui ni saisir ni comprendre vos paroles. Le prince vous a révélé franchement le secret de son cœur dans un mauvais dessein, et vous, dans un bon dessein, vous l'avez trompé. Cessez, je vous en prie; vous ne pouvez m'enlever un ami, ne me faites pas perdre un père.

OCTAVIO, *réprimant son émotion*. Tu ne sais pas encore tout, mon fils; j'ai encore quelque chose à te révéler. (*Après un moment de silence.*) Le duc de Friedland a fait ses préparatifs, il se fie à son étoile, il croit nous surprendre à l'improviste et tenir déjà la couronne d'une main assurée. Il se trompe. Nous avons agi de notre côté, et il arrive à son mystérieux et funeste destin.

MAX. Ne hâtez rien, mon père, je vous en conjure par tout ce qui vous est cher ! Point de précipitation !

OCTAVIO. Il s'avance silencieusement dans sa voie perverse; la vengeance le suit avec les mêmes précautions. Déjà, sans qu'il la voie, elle se tient derrière lui, cachée dans l'obscurité; encore un pas, et elle va l'at-

teindre. Tu as vu près de moi Questenberg ; tu ne connais encore que sa mission ostensible ; il en a apporté une secrète qui n'est que pour moi.

MAX. Puis-je la connaître ?

OCTAVIO. Max, d'un mot je vais mettre entre tes mains le salut de l'empire et la vie de ton père. Wallenstein est cher à ton cœur, un lien puissant d'amour, de vénération, t'attache à lui dès ta première jeunesse... Tu nourris le désir... oh ! laisse-moi aller au-devant de ton aveu tardif..... tu nourris l'espérance de lui appartenir encore de beaucoup plus près.

MAX. Mon père !

OCTAVIO. Je me fie à ton cœur, mais puis-je être sûr que tu te contiendras ? Pourras-tu paraître devant cet homme avec un front tranquille, quand je t'aurai révélé tout son destin ?

MAX. Vous m'avez déjà révélé son crime. (*Octavio prend des papiers dans une cassette et les lui présente.*) Quoi ! comment ! une lettre de l'empereur ?

OCTAVIO. Lis.

MAX, *après y avoir jeté un regard.* Le prince jugé et proscrit ?

OCTAVIO. Cela est ainsi.

MAX. Oh ! que les choses sont avancées ! O déplorable erreur !

OCTAVIO. Lis encore. Remets-toi.

MAX, *après avoir lu, regarde son père avec surprise.* Quoi ! vous êtes... vous ?

OCTAVIO. Pour un moment seulement, — et jusqu'à ce que le roi de Hongrie puisse paraître à l'armée, — le commandement m'est confié.

MAX. Et croyez-vous pouvoir le lui arracher ? Non, n'ayez pas cette pensée. Mon père, mon père ! on vous a donné une malheureuse fonction. Prétendez-vous faire valoir cet ordre, désarmer ce général puissant au milieu de ses troupes, de ses milliers de braves ? Vous êtes perdu, et nous sommes tous perdus avec vous.

OCTAVIO. Je sais à quoi je m'expose. Je suis dans la main du Tout-Puissant; il couvrira de son bouclier la pieuse maison impériale et anéantira l'œuvre des ténèbres. L'empereur a encore de fidèles serviteurs. Il y a encore dans le camp assez de braves qui combattront avec fermeté pour la bonne cause. Les sujets fidèles sont avertis, les autres sont surveillés; j'attends seulement le premier pas, et soudain!...

MAX. Voulez-vous donc agir à la hâte sur un soupçon?

OCTAVIO. Loin de l'empereur toute mesure tyrannique! C'est le fait qu'il veut punir et non pas la volonté. Le prince tient encore sa destinée dans ses mains; qu'il n'accomplisse pas son crime, on lui retirera sans bruit son commandement, il cédera la place au fils de son empereur, et un exil honorable dans ses domaines sera pour lui un bienfait plutôt qu'un châtiment. Mais à la première démarche apparente...

MAX. De quel démarche parlez-vous? Il n'en fera aucune qui soit criminelle; mais vous pourriez, et déjà vous l'avez fait, donner une funeste interprétation aux plus innocentes.

OCTAVIO. Quelque coupable que fût le projet du prince, les démarches qu'il a faites publiquement jusqu'à ce jour peuvent encore être innocemment expliquées; aussi ne ferai-je usage de cet écrit que lorsqu'une action décisive prouvera sa trahison et le condamnera.

MAX. Et qui en sera juge?

OCTAVIO. Toi-même.

MAX. Oh! alors vous n'emploierez jamais cet ordre! Donnez-moi votre parole de ne pas agir avant de m'avoir moi-même convaincu.

OCTAVIO. Est-il possible? Après tout ce que tu sais, peux-tu croire encore à son innocence?

MAX, *vivement*. Votre jugement peut se tromper, et non pas mon cœur. (*Avec un ton plus modéré.*) Le

génie n'est pas facile à comprendre comme les esprits ordinaires. Il cherche sa destinée dans les astres, et, comme eux, il s'avance dans des routes mystérieuses, inconcevables. Croyez-moi, on lui fait tort. Tout s'expliquera, et nous le verrons sortir pur et brillant de ces noirs soupçons.

OCTAVIO. J'attendrai.

SCÈNE II.

Les précédents, UN DOMESTIQUE ; un instant après, UN COURRIER.

OCTAVIO. Qu'y a-t-il ?

LE DOMESTIQUE. Un courrier attend à la porte.

OCTAVIO. De si bonne heure ! Qui est-il ? d'où vient-il ?

LE DOMESTIQUE. Il n'a pas voulu me le dire.

OCTAVIO. Faites-le entrer. N'en parlez pas. (*Le domestique sort. Un cornette entre.*) C'est vous, cornette ? Vous venez de la part du comte Galas ? Donnez-moi la lettre.

LE CORNETTE. Je n'ai qu'une commission verbale. Le général a craint...

OCTAVIO. Qu'est-ce ?

LE CORNETTE. Il vous fait dire... Puis-je parler ici librement ?

OCTAVIO. Mon fils sait tout.

LE CORNETTE. Nous le tenons !

OCTAVIO. Qui donc ?

LE CORNETTE. L'entremetteur Sesine.

OCTAVIO, *vivement*. Vous l'avez ?

LE CORNETTE. Le capitaine Mohrbrand l'a saisi avant-hier dans la forêt de la Bohême, comme il était en route pour porter à Ratisbonne des dépêches aux Suédois.

OCTAVIO. Et ces dépêches ?...

LE CORNETTE. Le général les a sur-le-champ envoyées à Vienne avec le prisonnier.

OCTAVIO. Enfin, enfin ! Voilà une grande nouvelle. Cet homme est pour nous une capture précieuse qui peut amener des événements importants. A-t-on trouvé beaucoup de choses sur lui ?

LE CORNETTE. Six paquets scellés des armes de Terzky.

OCTAVIO. Rien de la main du prince ?

LE CORNETTE. Non pas, que je sache.

OCTAVIO. Et Sesine ?

LE CORNETTE. Il a paru très-effrayé lorsqu'on lui a dit qu'il irait à Vienne. Mais le comte Altringer a cherché à lui faire concevoir de bonnes espérances s'il voulait tout révéler.

OCTAVIO. Altringer est-il auprès de votre général ? On m'avait dit qu'il était malade à Lintz.

LE CORNETTE. Depuis trois jours il est à Frauenberg, chez le général. Ils ont déjà rassemblé soixante drapeaux, des troupes choisies, et vous font savoir qu'ils n'attendent plus que vos ordres.

OCTAVIO. En peu de jours il peut arriver bien des choses. Quand devez-vous partir ?

LE CORNETTE. J'attends vos ordres.

OCTAVIO. Restez jusqu'à ce soir.

LE CORNETTE. Bien. (*Il veut sortir.*)

OCTAVIO. Personne ne vous a-t-il vu ?

LE CORNETTE. Personne. Les capucins m'ont, comme d'habitude, introduit par la petite porte du cloître.

OCTAVIO. Allez, reposez-vous et tenez-vous caché. Je pense pouvoir vous expédier ce soir même. Les affaires touchent à leur dénouement ; le jour qui se lève est un jour fatal. Avant qu'il soit fini, une destinée doit être résolue.

(*Le cornette sort.*)

SCÈNE III.

LES DEUX PICCOLOMINI.

OCTAVIO. Eh bien ! mon fils, la question sera bientôt

éclaircie, car, je le sais, tout se tramait au moyen de Sesine.

MAX, *qui, pendant tout ce temps, a été en proie à une violente lutte intérieure, dit d'une voix décidée.* Je veux savoir ce qu'il en est par la voie la plus prompte. Adieu.

OCTAVIO. Où vas-tu ? Arrête.

MAX. Je vais trouver le prince.

OCTAVIO, *effrayé.* Quoi !

MAX, *revenant.* Si vous avez cru que j'accepterais un rôle dans votre jeu, vous vous êtes mépris sur moi. Ma route doit être droite. Je ne puis être vrai dans mes paroles et faux dans mon cœur. Je ne puis voir un homme se fier à moi comme à son ami, et abuser ma conscience en me disant qu'il agit à ses risques et périls, et que ma bouche ne le trompe pas. Tel il me suppose et tel je dois être. Je vais trouver le duc. Aujourd'hui même je le sommerai de se purger aux yeux du monde des calomnies portées contre lui, et de rompre par une franche démarche vos trames artificieuses.

OCTAVIO. Quoi ! tu voudrais...

MAX. Sans aucun doute, je le veux ainsi.

OCTAVIO. Oui, je me suis mépris sur toi. Je te regardais comme un fils prudent qui bénirait la main bienfaisante étendue vers lui pour le retirer de l'abîme, et je ne vois qu'un homme aveugle dont deux beaux yeux troublent la raison, que la passion égare et que la lumière du jour ne peut éclairer. Va donc, interroge-le ; sois assez irréfléchi pour lui livrer le secret de ton père et de ton empereur ; contrains-moi à éclater ouvertement avant le temps. Et maintenant, après que par un miracle du ciel mon secret a été gardé jusqu'à ce jour, après que les yeux clairvoyants du soupçon ont été endormis, donne-moi la douleur de voir mon propre fils anéantir, par une démarche imprudente et folle, l'œuvre pénible de la politique.

MAX. Oh ! cette politique, combien je la maudis ! C'est par votre politique que vous le pousserez à une action décisive. Oui, puisque vous voulez qu'il soit coupable, vous pouvez le rendre coupable. Oh ! tout ceci finira mal, et, quelle que soit la décision du sort, je pressens un dénoûment prochain et déplorable. — Car, si ce cœur royal succombe, il entraînera un monde dans sa chute. Tel qu'un vaisseau embrasé tout à coup au milieu de la pleine mer éclate et lance entre le ciel et les vagues les hommes dont il est chargé, tel il nous entraînera dans sa ruine, nous tous qui sommes attachés à sa fortune. Agissez comme vous voudrez, mais souffrez que je me conduise aussi à ma manière. Il faut que tout soit net entre lui et moi, et, avant la fin du jour, il faut que je sache si j'ai perdu un père ou un ami.

(*Il sort, la toile tombe.*)

FIN DES PICCOLOMINI.





TROISIÈME PARTIE.

LA MORT DE WALLENSTEIN.

PERSONNAGES.

WALLENSTEIN.
OCTAVIO PICCOLOMINI.
MAX PICCOLOMINI.
TERZKY.
ILLO.
ISOLANI.
BUTTLER.
LE CAPITAINE NEUMANN.
UN ADJUDANT.
LE COLONEL WRANGEL, envoyé suédois.
GORDON, commandant d'Égra.
LE MAJOR GÉRALDIN.
DEVEREUX, } capitaines dans l'armée de Wallenstein.
MACDONALD, }
UN CAPITAINE SUÉDOIS.
LE BOURGMESTRE D'ÉGRA.
SENI.
LA DUCHESSE DE FRIEDLAND.
LA COMTESSE TERZKI.
THÉCLA.
MADEMOISELLE DE NEUBRUNN, dame } de la princesse.
ROSENBERG, écuyer }
UNE DÉPUTATION DES CUIRASSIERS.
DRAGONS.
DOMESTIQUES, PAGES, PEUPLE.
La scène est à Pilsen pendant les deux premiers actes, à Égra pendant les deux derniers.



ACTE PREMIER.

Un appartement disposé pour des opérations astrologiques ; il est garni de sphères, de cartes, de cadrans et autres instruments d'astronomie. Un rideau tiré laisse voir une salle ronde dans laquelle la figure des sept planètes sont renfermées dans des niches éclairées obscurément. Seni observe les étoiles. Wallenstein est devant une grande table noire sur laquelle est dessiné l'aspect des étoiles.

SCÈNE I.

WALLENSTEIN, SENI.

WALLENSTEIN. C'est bien, Seni, descendez. Le jour se

lève, et cette heure est sous l'influence de Mars. Le moment n'est plus convenable pour opérer. Venez, nous en savons assez.

SENI. Que votre altesse me permette seulement d'observer encore Vénus. La voilà qui se lève et qui brille à l'Orient comme un soleil.

WALLENSTEIN. Oui, elle est maintenant proche de la terre et agit de toute sa force. (*Regardant les figures tracées sur la table.*) Spectacle fortuné ! Ainsi se dessine le grand triangle auquel est attachée une puissance mystérieuse. Ces deux astres bienfaisants, Jupiter et Vénus, renferment entre eux le perfide Mars, et forcent l'antique artisan de malheur à me servir. Longtemps il m'a été hostile, et, tantôt dans une position directe et oblique, tantôt par l'aspect quadrature ou par le double reflet, il lançait ses rayons de feu sur mes astres et détruisait leur influence favorable. Maintenant ils ont vaincu mon ancien ennemi, et ils le tiennent prisonnier dans le ciel.

SENI. Et ses deux grands astres n'ont à redouter aucun maléfice. Saturne, incapable de nuire, touche à son déclin.

WALLENSTEIN. Le règne de Saturne est passé. C'est lui qui préside à la connaissance des choses cachées dans le sein de la terre ou dans les profondeurs de l'âme. Il règne sur tout ce qui craint la lumière. Ce n'est plus le temps de réfléchir et de méditer, car le brillant Jupiter domine et attire par sa puissance dans l'empire de la lumière les œuvres préparées dans l'obscurité. Maintenant, il faut agir à la hâte avant que ces signes de bonheur cessent de luire sur ma tête ; car il s'opère à la voûte du ciel des changements perpétuels. (*On frappe à la porte.*) On frappe ; voyez qui c'est.

TERZKY, *au dehors*. Ouvrez.

WALLENSTEIN. C'est Terzky. Qu'y a-t-il donc de si pressant ? Nous sommes occupés.

TERZKY. Mettez toutes les affaires de côté, je vous en prie ; ceci ne souffre aucun retard.

WALLENSTEIN. Ouvre, Seni. (*Pendant que celui-ci ouvre, Wallenstein tire le rideau sur les images.*)

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, LE COMTE TERZKY.

TERZKY *entre*. Le savez-vous déjà ? Il a été pris, il a été livré par Galas à l'empereur.

WALLENSTEIN, *à Terzky*. Qui a été pris ? qui a été livré ?

TERZKY. Celui qui sait notre secret, qui a été chargé de toutes nos négociations avec les Saxons et les Suédois, par les mains de qui tout a passé.

WALLENSTEIN, *se reculant*. Ce n'est pas Sesine ? Dis-moi que ce n'est pas lui, je t'en prie.

TERZKY. Comme il allait trouver les Suédois à Ratisbonne, des hommes apostés par Galas, et qui l'épiaient depuis longtemps, l'ont arrêté. Il avait avec lui mes dépêches pour Kinsky, Mathéas, de Thurn, Oxenstiern, Arnheim ; tout est entre leurs mains ; ils ont maintenant la révélation de tout ce qui a été fait.

SCÈNE III.

Les précédents, ILLO.

ILLO, *à Terzky*. Le sait-il ?

TERZKY. Il le sait.

ILLO, *à Wallenstein*. Pensez-vous maintenant encore à faire votre paix avec l'empereur, à regagner sa confiance ? Voudriez-vous maintenant renoncer à vos projets ? On sait quel a été votre dessein. Il faut marcher en avant, car vous ne pouvez plus reculer.

TERZKY. Ils ont entre les mains, contre nous, des documents irrécusables.

WALLENSTEIN. Rien de ma main. Je l'accuserai d'imposture.

ILLO. Vainement ! Croyez-vous que, lorsque votre beau-frère a négocié en votre nom, on ne mettra pas

ces négociations sur votre compte ? Les Suédois ont accepté sa parole comme venant de vous ; vos ennemis de Vienne n'en feront-ils pas autant ?

TERZKY. Vous n'avez pas donné d'écrit ; mais songez jusqu'où vous êtes allé dans vos entretiens avec Sesine. Se taira-t-il ? et s'il faut se sauver en révélant votre secret, ne le révélera-t-il pas ?

ILLO. Vous le voyez bien vous-même. Et puisqu'ils savent maintenant jusqu'où vous êtes allé, parlez, qu'attendez-vous ? Vous ne pouvez conserver plus longtemps le commandement, et vous êtes perdu sans ressource si vous le déposez.

WALLENSTEIN. L'armée est ma sécurité, l'armée ne m'abandonnera pas. Qu'importe ce qu'ils ont appris ? La force est de mon côté, il faut qu'ils en passent par là. Et si je leur donne une garantie de ma fidélité, il faudra qu'ils s'en contentent.

ILLO. L'armée est à vous ; oui, pour le moment elle est à vous. Mais craignez l'action lente et sourde du temps. La faveur des troupes vous protège encore aujourd'hui, demain, contre un acte de violence ; mais, si vous leur accordez un délai, ils mineront à votre insu cette faveur sur laquelle vous vous appuyez ; ils vous enlèveront chaque soldat l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'enfin, lorsque arrivera le tremblement de terre, l'édifice trompeur et vermoulu s'effondre de tous parts.

WALLENSTEIN. C'est un malheureux événement !

ILLO. Oh ! je le nommerais heureux, s'il pouvait exercer sur vous l'action qu'il doit avoir, s'il pouvait vous décider à agir promptement... Le colonel suédois...

WALLENSTEIN. Est-il arrivé ? Savez-vous quelle est sa mission ?

ILLO. Il ne veut la confier qu'à vous seul.

WALLENSTEIN. Malheureux, malheureux événement ! Oui, Sesine en sait trop, et il ne se taira pas.

TERZKY. C'est un rebelle de la Bohême, un déserteur

déjà condamné à mort ; s'il peut se sauver à vos dépens, il n'y mettra pas tant de façons ; et si on le soumet à la torture, aura-t-il assez de force pour la supporter ?

WALLENSTEIN, *absorbé dans ses réflexions*. Non, je ne puis leur rendre la confiance, et, quoi que je fasse, je passerai toujours pour un traître à leurs yeux. Si ouvertement que désormais je retourne à mon devoir, cela ne me servira plus à rien.

ILLO. Cela vous perdra, car ils attribueront cette conduite à votre impuissance et non pas à votre fidélité.

WALLENSTEIN, *vivement agité et marchant à grands pas*. Quoi ! faut-il donc sérieusement accomplir ce qui avait servi de jouet à mes pensées ? Oh ! maudit soit celui qui joue avec le diable !

ILLO. Si ce n'était là qu'un jeu pour vous, croyez-moi, il vous faut l'expier au sérieux.

WALLENSTEIN. Et je devrais exécuter les choses aujourd'hui ? Aujourd'hui, tandis que le pouvoir m'appartient encore ! Faut-il en venir là ?

ILLO. Oui, s'il est possible, avant qu'ils soient revenus, à Vienne, du coup qui les a frappés, avant qu'ils puissent vous prévenir.

WALLENSTEIN, *regardant les signatures*. J'ai la promesse des généraux par écrit. Le nom de Max n'est pas là ; pourquoi ?

TERZKY. Il était... Il a cru...

ILLO. Pure singularité ! Cela n'est pas nécessaire entre vous et lui.

WALLENSTEIN. Cela n'est pas nécessaire ? Il a raison... Les régiments ne veulent pas aller en Flandre ; ils m'ont adressé une requête, et se refusent positivement à obéir. Le premier pas vers la révolte est fait.

ILLO. Croyez-moi, il vous sera plus aisé de les conduire à l'ennemi que sous les ordres de l'Espagnol.

WALLENSTEIN. Je veux pourtant savoir ce que le Suédois vient me dire.

ILLO, *avec empressement*. Appelez-le, Terzky ; il est près d'ici.

WALLENSTEIN. Attendez encore un peu. J'ai été surpris... Tout cela est arrivé si vite... Je ne suis pas habitué à me laisser maîtriser et conduire aveuglément par le hasard.

ILLO. Ecoutez-le d'abord, puis réfléchissez ensuite.
(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

WALLENSTEIN.

WALLENSTEIN, *se parlant à lui-même*. Serait-il possible ? Ne pourrais-je plus faire ce que je veux, revenir en arrière, si tel est mon plaisir ? Faut-il que j'accomplisse un fait parce que j'y ai pensé, parce que je n'ai pas éloigné de moi la tentation, parce que mon cœur s'est nourri de ces songes, parce que je me suis ménagé les moyens d'une exécution incertaine, parce que j'ai simplement, à toute occasion, tenu la route ouverte devant moi ? Dieu du ciel ! Mais ce n'était pas une pensée sérieuse, mais ce ne fut jamais un plan résolu ; l'idée en souriait à mon esprit, voilà tout. La liberté et le pouvoir avaient de l'attrait pour moi, était-ce donc un crime de me récréer par l'image d'une espérance royale ? Ma volonté n'était-elle pas libre dans ma poitrine, et ne voyais-je pas près de moi la bonne route toujours ouverte pour le retour ? Où donc me vois-je tout à coup conduit ? Toute route est fermée derrière moi, et mes propres œuvres ont élevé un mur dont l'enceinte m'interdit toute retraite. (*Il demeure profondément pensif.*) Je parais coupable, et, quelque effort que je fasse, je ne puis écarter le crime de moi ; car ma vie se montre sous un double aspect qui m'accuse, et le soupçon qui s'attache à moi empoisonnerait des actions innocentes provenant d'une source pure. Si j'étais ce que je parais être, traître, j'aurais conservé

des apparences meilleures, je me serais entouré d'un voile épais, et je n'aurais jamais fait entendre une parole de mécontentement. Mais j'étais sûr de mon innocence, de la droiture de ma volonté, et je donnais un libre cours à mes caprices, à mes passions. La parole était hardie parce que l'action ne l'était pas. Maintenant, ils feront de tout ce qui est arrivé sans dessein un plan combiné. Ce que la colère, ce qu'une disposition violente me faisait dire dans l'abondance de mon cœur sera pour eux une trame habile ; il en résultera une accusation terrible devant laquelle il faudra que je reste muet. C'est ainsi que je me suis moi-même, pour ma perte, enveloppé dans mes propres filets, et un acte énergique peut seul m'en retirer ! (*Il s'arrête de nouveau.*) Et comment pourrais-je faire autrement ? la libre impulsion du courage m'a porté à des actions hardies ; la nécessité les commande, ma conservation les exige. L'aspect de la nécessité est sévère ; ce n'est pas sans effroi que la main de l'homme plonge dans l'urne mystérieuse du destin. Renfermées dans mon âme, mes actions m'appartenaient encore ; une fois échappées de l'asile certain du cœur, de la retraite où elles sont nées, une fois lancées dans le torrent de la vie, elles appartiennent à ces divinités méchantes qu'aucun art humain n'attendrit. (*Il marche à grands pas à travers la chambre, puis tout à coup s'arrête.*) Et quel est ton projet ? Le connais-tu toi-même ? Tu veux ébranler un pouvoir paisible, affermi sur le trône, dont l'habitude, l'ancienneté de possession, ont consacré les droits, et qui a jeté mille tendres racines dans la pieuse et candide croyance des peuples. Ce ne peut plus être là le combat de la force contre la force ; celui-là, je ne le crains pas. J'attaquerai tout adversaire que je ne puis regarder en face, et dont le courage enflamme mon courage ; mais ce que je redoute, c'est l'invincible ennemi qui combat contre moi dans le cœur des hommes ; c'est celui-là qui est terrible et qui me rend timide. Ce

qui se montre avec force, avec vivacité, n'est pas dangereux ; ce qui l'est réellement, c'est le train ordinaire et éternel des choses, ce qui a toujours été, ce qui sera toujours, ce qui subsistera demain parce qu'il subsiste aujourd'hui : car l'homme est façonné par la coutume, la coutume est sa nourrice. Malheur à celui qui vient le troubler dans son affection pour les anciennes choses, précieux héritage de ses aïeux ! Le temps exerce une sorte de consécration ; ce qui était respectable pour les vieillards prend un caractère divin aux yeux des enfants. Si tu as la possession, tu as le droit ; le respect du vulgaire te servira de sauvegarde. (*Au page qui entre.*) Le colonel suédois est-il là ? Qu'il vienne. (*Le page sort. Wallenstein fixe un regard pensif sur la porte.*) Elle n'est pas encore profanée... pas encore... Le crime n'a pas franchi ce seuil. Qu'elle est étroite la limite qui sépare les deux lignes d'une vie !

SCÈNE V.

WALLENSTEIN et WRANGEL.

WALLENSTEIN, *après avoir fixé sur lui un regard pénétrant.* Vous vous appelez Wrangel ?

WRANGEL. Gustave Wrangel, colonel du régiment de Sudermanie.

WALLENSTEIN. C'est un Wrangel qui, par sa courageuse défense, me fit beaucoup de mal devant Stralsund, et fut cause que la ville ne se rendit pas.

WRANGEL. C'est la puissance des éléments qui luttait contre vous, monsieur le duc, et non pas ma valeur. La ville fut sauvée par la violente tempête du Belt ; la mer et la terre ne pouvaient obéir à un seul homme.

WALLENSTEIN. Vous enlevâtes de ma tête le chapeau d'amiral.

WRANGEL. Je viens y placer une couronne.

WALLENSTEIN *lui fait signe de prendre place, et s'as-*

sied. Vos lettres de créance? venez-vous avec de pleins pouvoirs?

WRANGEL. Il y a encore quelques doutes à éclaircir.

WALLENSTEIN, *après avoir lu la lettre.* Cette lettre est en règle. Seigneur Wrangel, le maître que vous servez est un homme sage. Le chancelier écrit qu'il veut accomplir les projets de votre défunt roi, et m'aider à prendre la couronne de Bohême.

WRANGEL. Il dit ce qui est vrai. Le roi, de glorieuse mémoire, a toujours eu une grande opinion de l'esprit distingué et des talents militaires de Votre Excellence. Il aimait à dire que celui qui s'entend le mieux à commander doit être dominateur et roi.

WALLENSTEIN. Il lui appartenait de parler ainsi. (*Il lui prend la main avec confiance.*) Franchement, colonel Wrangel, j'ai toujours été au fond du cœur bon Suédois; vous l'avez bien éprouvé en Silésie et devant Nuremberg. Souvent je vous ai tenu en mon pouvoir, et toujours je vous ai laissé une porte de derrière pour vous échapper. Voilà ce qu'ils ne peuvent me pardonner à Vienne, voilà ce qui me pousse maintenant à cette démarche; et, puisque nos intérêts sont les mêmes, ayons l'un pour l'autre une entière confiance.

WRANGEL. La confiance viendra; il faut d'abord que chacun prenne ses garanties.

WALLENSTEIN. Le chancelier, à ce qu'il me semble, ne se fie pas encore complètement à moi. Oui, je l'avoue, ma position ne me montre pas à mon avantage. Son Excellence pense que si j'ai pu tromper l'empereur mon maître, je puis bien tromper aussi l'ennemi, et cette trahison serait plus pardonnable que la première. N'est-ce point aussi là votre opinion, seigneur Wrangel?

WRANGEL. Je suis ici pour remplir une mission, et non pas pour exprimer une opinion.

WALLENSTEIN. L'empereur m'a poussé à la dernière extrémité; je ne puis plus le servir honorablement.

C'est pour ma sûreté, pour ma juste défense que je fais ce pas difficile, réprouvé par ma conscience.

WRANGEL. Je le crois. Personne ne va si loin sans y être forcé. (*Après un moment de silence.*) Il ne nous convient pas d'interpréter, de juger ce qui soulève Votre Excellence contre votre empereur et maître. Le Suédois combat pour sa bonne cause avec sa bonne épée et sa conscience. Une circonstance favorable se présente ; à la guerre on tire parti de chaque avantage, nous saisissons indistinctement celui qui s'offre à nous, et si tout s'arrange bien...

WALLENSTEIN. De quoi doute-t-on encore ? De ma volonté, de mes forces ? J'ai promis au chancelier que s'il me confiait seize mille hommes, en les réunissant à dix-huit mille hommes de l'armée de l'empereur, je pourrais...

WRANGEL. Votre Excellence est connue pour un guerrier de premier ordre, pour un second Attila, pour un Pyrrhus. On raconte encore avec admiration comment, il y a quelques années, contre l'attente de tout le monde, vous avez su tirer une armée pour ainsi dire du néant. Cependant ?...

WALLENSTEIN. Cependant ?...

WRANGEL. Son Excellence pense qu'il est plus facile de fonder sans aucuns moyens une armée de soixante mille hommes, que d'en entraîner la soixantième partie...

WALLENSTEIN. Eh bien ! parlez librement.

WRANGEL. A commettre un parjure.

WALLENSTEIN. Est-ce là sa pensée ? Il juge comme un Suédois et comme un protestant. Vous autres luthériens vous combattez pour votre bible, vous vous préoccupez de la cause ; vous suivez de cœur vos étendards, et celui qui les déserterait pour passer à l'ennemi briserait le lien qui l'attache à un double devoir ; chez nous, il n'est pas question de tout cela.

WRANGEL. Dieu tout-puissant ! n'a-t-on dans ce pays ni patrie, ni famille, ni Eglise ?

WALLENSTEIN. Je veux vous dire ce qu'il en est. — Oui, l'Autrichien a une patrie, et il l'aime, et il a des motifs pour l'aimer. Mais cette armée qui se nomme l'armée impériale, qui stationne en Bohême, n'en a aucune, c'est le rebut des nations étrangères, l'écume des peuples, qui ne possède rien que sa part à la lumière du soleil : et cette terre de Bohême, pour laquelle nous combattons, elle n'a aucune affection pour son maître ; c'est le sort des armes, et non pas son propre choix, qui le lui a donné. Elle supporte en murmurant la tyrannie d'une autre croyance ; la force l'a subjuguée, mais ne l'a pas soumise. Le souvenir des cruautés commises dans ce pays est encore vivant et entretient dans les esprits un sentiment de vengeance. Le fils peut-il oublier que c'est en lui mettant les chiens aux trousses qu'on a mené son père à la messe ? Un peuple qui a éprouvé de pareilles souffrances est terrible, soit qu'il supporte ses mauvais traitements, soit qu'il veuille s'en venger.

WRANGEL. Mais la noblesse et les officiers ? Une telle désertion, une telle félonie, prince, est sans exemple dans l'histoire du monde.

WALLENSTEIN. Ils sont à moi sans réserve. Si vous ne voulez m'en croire, vous en croirez du moins vos propres yeux. (*Il lui donne la formule du serment. Wrangel la lit, et après l'avoir lue, la remet en silence sur la table.*) Eh bien ! comprenez-vous, maintenant ?

WRANGEL. Le comprenne qui pourra. Prince, je laisse tomber le masque ; — oui, j'ai plein pouvoir pour tout conclure. Le rhingrave n'est qu'à quatre journées de marche d'ici, avec quinze mille hommes, et n'attend qu'un ordre pour se joindre à votre armée. Cet ordre, je puis le donner dès que nous serons d'accord.

WALLENSTEIN. Que demande le chancelier ?

WRANGEL, d'un ton plus sérieux. Il s'agit de douze régiments suédois. J'en réponds sur ma tête. Tout ceci pourrait bien n'être à la fin qu'un jeu trompeur...

WALLENSTEIN. Seigneur suédois !...

WRANGEL *continue tranquillement*. Il faut donc que le duc de Friedland rompe formellement et sans aucune possibilité de retour avec l'empereur ; autrement, on ne lui confiera pas un seul soldat suédois.

WALLENSTEIN. Mais que demande-t-on ? Soyez bref et net.

WRANGEL. Que l'on désarme les régiments espagnols dévoués à l'empereur, que l'on s'empare de Prague, que cette ville, ainsi que la forteresse d'Égra, soit remise aux Suédois.

WALLENSTEIN. C'est beaucoup demander. Prague ! passe pour Égra, mais Prague ! cela ne se peut. Je vous donnerai toutes les garanties que vous pouvez raisonnablement demander ; mais Prague !... la Bohême ! je puis moi-même la défendre.

WRANGEL. On n'en doute pas. Aussi ne songeons-nous pas seulement à la défendre ; nous ne voulons pas avoir sacrifié en vain des hommes et de l'argent.

WALLENSTEIN. C'est juste.

WRANGEL. Et tant que nous ne serons pas indemnisés, Prague restera en gage.

WALLENSTEIN. Vous fiez-vous si peu à nous ?

WRANGEL *se lève*. Les Suédois doivent être en garde contre les Allemands. On nous a appelés de l'autre côté de la mer Baltique, nous avons sauvé l'empire de sa ruine, nous avons scellé de notre sang la liberté des consciences, le saint enseignement de l'Évangile. Maintenant, on ne songe déjà plus aux bienfaits de notre présence, on n'en sait que le poids. On regarde d'un œil malveillant ces étrangers campés au milieu de l'empire, et on serait tout disposé à nous renvoyer dans nos forêts avec une poignée d'or. Non, ce n'est pas pour le salaire de Judas, pour un peu d'or et d'argent que nous aurons laissé notre roi sur le champ de bataille ! Le noble sang de tant de Suédois n'a pas coulé pour de l'or et de l'argent ! Nous ne voulons point retourner dans

notre patrie avec un stérile laurier ; nous voulons rester citoyens de cette terre que notre roi a conquise en succombant.

WALLENSTEIN. Aidez-moi à terrasser l'ennemi commun, et la terre que vous désirez ne pourra vous manquer.

WRANGEL. Et quand l'ennemi commun sera abattu, quel sera le lien de la nouvelle alliance ? Nous savons, prince, — quoique les Suédois ne doivent rien en savoir — que vous êtes en négociation secrète avec les Saxons. Qui nous garantit que nous ne serons pas la victime du traité que l'on juge à propos de nous cacher ?

WALLENSTEIN. Le chancelier sait choisir ses hommes ; il ne pouvait m'en envoyer un plus tenace. (*Il se lève.*) Cherchez une autre condition, Gustave Wrangel, mais qu'il ne soit plus question de Prague.

WRANGEL. Mon plein pouvoir ne va pas plus loin.

WALLENSTEIN. Vous remettre ma capitale ! J'aimerais mieux retourner à l'empereur.

WRANGEL. S'il en est temps encore.

WALLENSTEIN. Je le puis maintenant encore, à chaque instant.

WRANGEL. Peut-être encore il y a peu de jours, mais aujourd'hui non ; non, non, depuis que Sesine est pris. (*Wallenstein se tait et paraît frappé.*) Prince, nous croyons que vous agissiez sincèrement, depuis hier nous en sommes sûrs ; et puisque cette feuille nous répond de l'armée, rien ne doit plus arrêter notre confiance. Prague ne sera pas pour nous un sujet de désunion. Monseigneur, le chancelier se contentera de la vieille ville ; il laisse à Votre Excellence le Hratchin et le petit quartier. Mais, avant tout, Égra doit nous être livrée ; jusque-là, il ne faut penser à aucune jonction.

WALLENSTEIN. Ainsi, je dois me fier à vous, et vous ne vous fieriez pas à moi ! Je réfléchirai à cette proposition.

WRANGEL. N'y réfléchissez pas trop longtemps, je vous prie. Voilà deux ans que cette négociation traîne ; si cette fois elle n'amène aucun résultat, le chancelier la déclarera rompue pour toujours.

WALLENSTEIN. Vous me pressez beaucoup : une telle résolution doit être bien pesée.

WRANGEL. Oui, il faut y réfléchir, prince ; mais une prompté exécution peut seule la faire réussir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

WALLENSTEIN, TERZKY, ILLO.

ILLO. Est-ce fini ?

TERZKY. Etes-vous d'accord ?

ILLO. Ce Suédois est parti d'un air très-content. Oui, vous êtes d'accord.

WALLENSTEIN. Ecoutez. Il n'y a encore rien de fait, et, tout bien considéré, j'aime mieux ne pas agir.

TERZKY. Comment ? Qu'y a-t-il ?

WALLENSTEIN. Vivre par la grâce de ces Suédois, de ces arrogants ! Je ne puis le supporter.

ILLO. Allez-vous comme un fugitif mendier leur secours ? Vous leur apportez plus que vous ne recevez.

WALLENSTEIN. Qu'est-il arrivé à ce connétable de Bourbon qui se vendit aux ennemis de sa nation, et tourna ses armes contre son propre pays ? La malédiction fut sa récompense, et l'horreur des hommes a puni sa conduite coupable et dénaturée.

ILLO. Etes-vous dans le même cas ?

WALLENSTEIN. Croyez-moi, chaque homme respecte la fidélité comme la plus étroite parenté, et se croit né pour châtier ceux qui l'outragent. La haine des sectes, la fureur des partis, l'envie enracinée et les rivalités se réconcilient ; tous ceux qui cherchent avec rage à se détruire s'apaisent, se réunissent pour poursuivre l'ennemi commun de l'humanité, la bête féroce qui viole

l'enceinte paisible où l'homme s'est retiré pour être à l'abri : car la propre sagesse d'un seul individu ne suffit pas pour le protéger ; la nature a placé sur son front les yeux pour le protéger ; en arrière, c'est la pieuse bonne foi qui lui sert de sauvegarde.

TERZKY. Ne vous jugez pas plus mal que vos ennemis, qui, pour agir avec vous, vous tendent joyeusement la main. Il n'avait pas tant de scrupules, ce Charles, l'aïeul et l'oncle de cette maison impériale ; il reçut Bourbon à bras ouverts, car c'est l'intérêt qui régit le monde.

SCÈNE VII.

Les précédents, LA COMTESSE TERZKY.

WALLENSTEIN. Qui vous a appelée ? Il n'y a point ici d'affaires pour les femmes.

LA COMTESSE. Je viens vous offrir mes félicitations. Serais-je entrée trop tôt ? J'espère que non.

WALLENSTEIN. Employez votre ascendant, Terzky. Dites-lui de se retirer.

LA COMTESSE. Je voulais voir le roi de Bohême.

WALLENSTEIN. Cela n'est pas décidé.

LA COMTESSE, *aux autres*. Eh bien ! où en est-on ? Parlez.

TERZKY. Le duc ne veut pas.

LA COMTESSE. Il ne veut pas ? Il doit le vouloir.

ILLO. C'est à vous maintenant à faire l'épreuve ; pour moi je n'ai plus rien à dire ; on me parle de fidélité et de conscience.

LA COMTESSE. Comment ! lorsque tout se montrait dans l'éloignement, lorsque le chemin s'étendait encore à l'infini sous vos yeux, vous aviez du courage et de la résolution... et maintenant, quand le rêve devient une réalité, quand l'exécution approche, quand le résultat est certain, vous commencez à trembler !... Êtes-vous donc seulement brave dans vos projets, et lâche

dans l'action ? Eh bien ! donnez raison à vos ennemis ; c'est là qu'ils vous attendent. Ils sont sûrs d'un projet dont ils peuvent vous convaincre par des lettres et par les armoiries dont elles sont scellées ; mais ils ne croient pas à la possibilité de l'exécution de ce projet, car alors ils devraient vous craindre et vous estimer. Est-il possible ? Après avoir été si loin, lorsqu'on sait ce qu'il y a de plus coupable, lorsqu'on vous accuse déjà d'avoir commencé l'entreprise, voulez-vous reculer et perdre le fruit de vos combinaisons ? Former un projet n'est qu'un crime vulgaire, l'accomplir est une œuvre immortelle ; si elle réussit, elle est légitime, car tout succès est un jugement de Dieu.

UN VALET DE CHAMBRE *entre*. Le colonel Piccolomini !

LA COMTESSE, *vivement*. Qu'il attende.

WALLENSTEIN. Je ne puis le voir maintenant. Une autre fois.

LE VALET DE CHAMBRE. Il demande à vous voir seulement un instant ; il a une affaire pressante.

WALLENSTEIN. Qui sait ce qu'il veut nous dire ? Je veux pourtant le voir.

LA COMTESSE *sourit*. Cela peut être pressant pour lui ; mais vous, vous pouvez attendre.

WALLENSTEIN. Qu'est-ce ?

LA COMTESSE. Vous le saurez plus tard ; maintenant, pensez à expédier Wrangel.

(*Le domestique sort.*)

WALLENSTEIN. Si un choix était encore possible, s'il se trouvait une issue moins cruelle, je voudrais encore la prendre et éviter les moyens extrêmes.

LA COMTESSE. Si vous ne demandez rien de plus, cette issue vous est ouverte. Renvoyez Wrangel, oubliez vos anciennes espérances, abdiquez votre vie passée et décidez-vous à en commencer une nouvelle. La vertu a ses héros, comme la gloire et la fortune. Allez à Vienne vous jeter aux pieds de l'empereur, prenez avec vous vos trésors, et déclarez que vous vouliez seulement

éprouver la fidélité de ses serviteurs, et vous jouer des Suédois.

ILLO. Même pour prendre ce parti, il est trop tard. Maintenant on en sait trop. Il porterait sa tête sur l'échafaud.

LA COMTESSE. Je ne crains pas cela. Les preuves manquent pour le juger selon les lois, et l'on évitera l'arbitraire. On laissera donc le duc se retirer tranquillement. Je vois comment tout cela ira. Le roi de Hongrie apparaît, et il va sans dire que, le duc se retirant, on n'aura pas besoin d'explication. Le roi fait prêter serment aux troupes, et tout reste dans l'ordre accoutumé. Un matin, le duc s'éloigne, maintenant ses châteaux s'animent : il chasse, il bâtit, il a de beaux haras, il se forme une cour, distribue des clefs de chambellans, donne des repas somptueux ; en un mot, il est un grand roi... en petit ! et comme il a été assez sage pour se résoudre à n'avoir aucune importance réelle, on le laisse briller tant qu'il veut ; le voilà donc grand prince jusqu'à son dernier jour. Eh bien ! quoi ? Le prince est aussi un des hommes nouveaux qui doivent à la guerre leur élévation ; c'est une de ces récentes créations de la cour, qui fait avec les mêmes frais des généraux et des ducs.

WALLENSTEIN *se lève, vivement agité*. Dieu de miséricorde ! montre-moi un chemin pour sortir de cette angoisse, un chemin que je puisse suivre. — Je ne puis pas, comme un rêveur de vertu, m'exalter sur ma volonté et mes pensées. Je ne puis pas dire, en jouant le cœur magnanime, je ne puis pas dire au bonheur qui me tourne le dos : Va, je n'ai pas besoin de toi. Si je n'agis plus, je suis anéanti. Ce n'est pas le danger, ce n'est pas le sacrifice qui m'effraye, qui m'éloigne du dernier pas, du pas décisif. Mais plutôt tomber dans le néant, plutôt devenir petit après avoir été si grand, plutôt être confondu par le monde avec tous ces misérables que le même jour élève et renverse, plutôt tout, que

de me figurer mon nom prononcé par l'univers, par la postérité, avec horreur, et ce mot de Friedland employé comme expression de toute action maudite !

LA COMTESSE. Qu'y a-t-il donc là de si contraire à la nature ? Je ne puis le voir, dites-le moi. Oh ! ne laissez pas ces fantômes sinistres de la superstition étouffer les lueurs de votre esprit. Vous êtes accusé de haute trahison ; à tort ou à raison, il ne s'agit pas de cela maintenant. Vous êtes perdu, si vous n'employez pas promptement le pouvoir que vous possédez. Eh bien ! où donc est la paisible créature qui n'use pas de toutes ses forces pour défendre sa vie ? Qu'y a-t-il de si audacieux qui ne soit justifié par la nécessité ?

WALLENSTEIN. Autrefois le Ferdinand a été si bon pour moi ! Il m'aimait, il m'estimait ; nul n'était plus que moi près de son cœur. Quel prince a-t-il honoré autant que moi ?... Et finir ainsi !...

LA COMTESSE. Si vous gardez un si fidèle souvenir de chaque légère faveur, ne vous souvenez-vous pas aussi des offenses que vous avez reçues ? Faut-il vous rappeler comment vos loyaux services ont été récompensés à Ratisbonne ? Pour agrandir l'empereur, vous aviez froissé tous les princes de l'empire, vous aviez attiré sur vous la haine et la malédiction du monde entier, et parce que vous étiez uniquement dévoué à l'empereur, vous n'aviez pas un seul ami dans toute l'Allemagne. Au milieu de cette tempête qui s'éleva contre vous à Ratisbonne, vous ne pouviez vous appuyer que sur lui, et il vous a laissé succomber ! Il vous a laissé succomber ! Il vous a sacrifié à l'orgueilleux Bavaïois ! Ne dites pas qu'en vous rendant votre dignité il a réparé cette cruelle injure ; ce n'est pas sa volonté qui vous a replacé à votre rang, c'est l'impérieuse loi de la nécessité qui vous a rendu ce poste qu'on voudrait vous enlever.

WALLENSTEIN. Il est vrai, ce n'est ni à sa bonne volonté ni à son affection que je dois ce commandement ; si j'en abuse, je n'abuse d'aucune confiance.

LA COMTESSE. Confiance ! affection !... On avait besoin de vous. La nécessité, ce rude despote qui ne se soucie point de figurants et de vains noms, qui veut des faits et non pas des apparences, qui cherche partout le plus grand, le meilleur pour le placer au gouvernail, dût-elle le prendre parmi la populace, la nécessité vous a mis à votre poste et de sa main a signé vos brevets. Pendant longtemps, aussi longtemps que cela est possible, cette race appelle à son aide les vains efforts de ses artifices, emploie des cœurs d'esclaves. Mais, quand les circonstances extraordinaires s'approchent, quand les fantômes creux se montrent impuissants, tout tombe alors dans les puissantes mains de la nature et de ces esprits gigantesques qui n'obéissent qu'à eux-mêmes, qui n'acceptent aucune convention et n'agissent que d'après leur propre impulsion et non point d'après celles qu'on veut leur donner.

WALLENSTEIN. Il est vrai qu'ils m'ont toujours vu tel que je suis ; je ne les ai point trompés dans notre marché, je n'ai jamais pris la peine de leur cacher l'audace de mon caractère.

LA COMTESSE. Bien plus, si vous vous êtes toujours montré terrible, si vous êtes constamment resté fidèle à vous-même, ils ont eu tort ceux qui vous redoutaient et qui pourtant remettaient le pouvoir entre vos mains.

Le caractère qui est toujours d'accord avec lui-même ne mérite point de reproche ; il n'a de torts que lorsqu'il se contredit. N'êtes-vous pas le même qu'il y a huit ans, lorsque vous parcouriez l'Allemagne avec le fer et le feu, lorsqu'on vous voyait passer comme un fléau à travers toutes les contrées, rire des ordonnances de l'empire, exercer le terrible droit de la force, fouler aux pieds toute domination pour agrandir celle de votre despote ? C'était alors qu'il fallait rompre votre altière volonté, et vous rappeler à l'ordre. Mais cette conduite était utile à l'empereur, elle lui plaisait, et il sanctionnait en silence ces actes violents par son sceau

impérial. Ce qui était juste alors, parce que vous agissiez pour lui, deviendrait-il tout à coup honteux, parce que vous le tournerez contre lui ?

WALLENSTEIN, *se levant*. Je n'ai jamais envisagé la chose sous ce point de vue. — Oui, cela est vrai, tout ce que mon bras a exécuté dans l'empire pour l'empereur était contraire à l'ordre, et ce manteau de prince que je porte, je le dois à des services qui sont des crimes.

LA COMTESSE. Avouez donc qu'entre vous et lui il ne peut plus être question de justice ni de devoir ; songez seulement à la force et à l'occasion ! Le moment est venu où vous devez arrêter les grands calculs de votre vie ; les signes célestes vous sont propices, les planètes vous annoncent le succès et vous disent que le temps est venu. Auriez-vous donc en vain pendant toute votre carrière mesuré le cours des étoiles, tracé des cercles et des cadrans, dessiné sur ce mur des zodiaques et des sphères, placé autour de vous les images muettes et mystérieuses des sept dominateurs du destin ? Tout cela ne serait-il qu'un vain jeu ? Tous ces apprêts ne vous conduiraient-ils à aucun résultat ? Et n'y aurait-il rien d'efficace dans cette science, qui ne pourrait vous servir, qui ne pourrait exercer sur vous aucune influence dans un moment décisif ?

WALLENSTEIN, *pendant ces derniers mots, s'est promené avec agitation, puis il s'arrête tout à coup et interrompt la comtesse*. Appelez Wrangel, et que trois courriers soient prêts sur-le-champ.

ILLO. Que Dieu soit loué !

(*Il sort.*)

WALLENSTEIN. C'est son mauvais génie et le mien. Il se sert de moi pour le punir ; de moi, l'instrument de de son ambition ! Et, quant à moi, il me semble que le fer de la vengeance qui doit percer mon sein est déjà aiguisé. Celui qui sème les dents du dragon ne peut espérer une heureuse récolte. Chaque mauvaise action porte avec elle un esprit de vengeance, un mauvais es-

poir. Il ne peut plus se fier à moi, et moi je ne peux plus reculer. Advienne donc que pourra. C'est le destin qui décide tout ; c'est notre cœur qui exécute impérieusement ses décisions. (*A Terzky.*) Fais entrer Wrangel dans mon cabinet ; je veux moi-même parler aux courriers. Qu'on fasse chercher Octavio. (*A la comtesse, qui triomphe.*) Ne vous réjouissez pas tant, car les puissances du destin sont jalouses et s'offensent d'une joie prématurée. Déposons la semence entre leurs mains ; si elle croît pour notre bonheur ou pour notre perte, c'est ce que la suite nous apprendra.

(*Il sort. La toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un appartement.

SCÈNE I.

WALLENSTEIN, OCTAVIO PICCOLOMINI ; *bientôt après*,
MAX PICCOLOMINI.

WALLENSTEIN. Il m'écrit de Lintz qu'il est malade, et moi j'ai l'avis certain qu'il est caché à Frauenberg chez le comte Galas. Tu les arrêteras tous deux et tu me les enverras ici. Prends le commandement des régiments espagnols ; tu feras toujours des préparatifs et tu ne seras jamais prêt. Si l'on veut te forcer à agir contre moi, tu diras : Oui, et tu continueras à ne rien faire. Je sais que dans tout ceci il te convient d'avoir un rôle qui ne t'oblige à aucune action ; tu voudrais bien sauver autant que possible les apparences. Les résolutions extrêmes ne sont pas ton fait ; aussi t'ai-je choisi ce rôle ; ton inaction me sera cette fois très-utile. Pendant ce temps, si le destin se déclare pour moi, tu sais ce qu'il y a à faire. (*Max Piccolomini entre.*) Maintenant va,

mon vieil ami, pars cette nuit même, prends mes propres chevaux... Je garde ici ton fils. Hâte-toi de revenir. Nous nous reverrons tous, je pense, joyeux et satisfaits.

OCTAVIO, à son fils. Nous avons encore à nous parler !

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

WALLENSTEIN, MAX PICCOLOMINI.

MAX s'approche de lui. Mon général.

WALLENSTEIN. Je ne le suis plus, si tu te nommes encore officier de l'empereur.

MAX. Ainsi, c'est décidé, vous voulez abandonner l'armée.

WALLENSTEIN. J'ai renoncé au service de l'empereur.

MAX. Et vous voulez abandonner l'armée ?

WALLENSTEIN. Au contraire, j'espère me l'attacher par des liens plus étroits et plus durables. (*Il s'assied.*) Oui. Max, je n'ai pas voulu m'ouvrir à toi avant que le moment de l'action fût venu. Heureusement douée, la jeunesse a l'instinct rapide du juste, et c'est une joie d'exercer son propre jugement, lorsqu'il s'agit de donner un honorable exemple. Cependant, lorsque nous avons à prononcer entre deux malheurs certains, où le cœur n'aurait pas l'avantage dans la lutte du devoir, c'est un bonheur que de n'avoir pas à choisir, et la nécessité est en ce cas une faveur du sort.... La nécessité est là. Ne regarde pas en arrière, ce serait un soin inutile ; regarde en avant. N'examine pas, prépare-toi à agir ; la cour a résolu ma perte, je veux la prévenir. — Nous allons nous réunir aux Suédois ; ce sont de braves soldats et de bons alliés. (*Il s'arrête, attendant la réponse de Piccolomini.*) Je te surprends. Ne me réponds pas, je veux te donner le temps de te remettre. (*Il se lève et*

va au fond du théâtre. Max reste longtemps immobile, plongé dans une violente douleur ; il fait un mouvement, et Wallenstein revient se poser devant lui.)

MAX. Mon général, aujourd'hui vous m'affranchissez de la tutelle ; car, jusqu'à ce jour, vous m'aviez épargné la peine de me choisir mon chemin et ma direction. Je vous suivais sans réflexion. Je n'avais besoin que de vous regarder, et j'étais sûr d'être dans la bonne voie. Aujourd'hui, pour la première fois, vous me faites rentrer en moi-même, vous me forcez à choisir entre vous et mon cœur.

WALLENSTEIN. Jusqu'à ce jour tu as été doucement bercé par le destin, tu pouvais remplir ton devoir en te jouant, satisfaire chacune de tes nobles impulsions, agir toujours avec un cœur sans partage. Maintenant cela ne peut plus être ; des chemins opposés s'ouvrent devant toi, les devoirs combattent contre les devoirs. Il te faut prendre un parti dans la guerre qui s'allume à présent entre ton ami et ton empereur.

MAX. La guerre ! est-ce là le nom qu'il faut lui donner ? La guerre est terrible comme un fléau de Dieu ; mais comme les fléaux, elle peut être juste et utile. Est-ce une guerre juste que celle que vous vous préparez à faire à l'empereur avec l'armée même de l'empereur ? Dieu du ciel ! quel changement ! Me convient-il de vous tenir un tel langage, à vous qui m'êtes toujours apparu comme l'étoile invariable du pôle, comme la règle de ma vie ? Oh ! comme vous me bouleversez le cœur ? faut-il donc que je renonce à attacher à votre nom le sentiment enraciné du respect et la sainte habitude de l'obéissance ? Non, ne détournez pas votre visage de moi ; il fut toujours pour moi comme la face de Dieu et ne peut perdre tout à coup sa puissance. Mon âme s'affranchit par un effort sanglant, mais mes sens sont encore retenus par leurs anciens liens.

WALLENSTEIN. Max, écoute-moi.

MAX. Oh ! n'agis pas ainsi, n'agis pas ainsi. Vois, ta

noble et pure physionomie n'est pas encore impressionnée par cette fatale résolution. Ton imagination seule en a été souillée ; l'innocence refuse à se laisser chasser de ton front qui respire l'honneur. Rejette cette noire pensée, cette pensée ennemie. Un mauvais rêve est venu seulement troubler ton austère vertu ; l'humanité est soumise à ces influences passagères, mais un noble sentiment doit les surmonter. Non, tu ne finiras pas ainsi ; ce serait décrier parmi les hommes les grandes natures et les facultés puissantes ; ce serait donner raison à cette opinion du vulgaire qui ne veut point s'abandonner à ces caractères élevés quand ils ont leur liberté, qui ne se fie à eux que dans leur impuissance.

WALLENSTEIN. Le monde me blâmera sévèrement, je m'y attends. Je me suis déjà dit moi-même tout ce que tu peux te dire. Qui n'éviterait pas les partis extrêmes, quand il peut s'en dispenser ? Mais ici il n'y a plus à choisir ; il faut employer la violence ou la supporter. Voilà où j'en suis, il ne me reste pas une autre alternative.

MAX. Eh bien ! soit. Restez à votre poste par la force, résistez à l'empereur s'il le faut, placez-vous dans un état de rébellion ouverte ; je n'approuverai point ce parti, mais je l'excuserai, et tout en le blâmant je m'y associerai. Seulement ne devenez pas traître, le mot est prononcé ; ne devenez pas traître, car ceci n'est plus un emportement démesuré, ce n'est plus une faute où le courage s'égare dans sa force. Non, c'est tout autre chose ; c'est une action noire, noire comme l'enfer.

WALLENSTEIN, *avec un visage sombre, mais en se modérant*. La jeunesse a la parole prompte, et ne songe pas que ses discours doivent être maniés avec prudence comme le tranchant du glaive. Elle mesure avec son ardente imagination les choses qui ne sont pas de sa juridiction ; elle prononce à la hâte les mots de honte et de dignité, de bien et de mal, et applique aux hommes

et à leurs œuvres les idées fantastiques attachées à ces mots imposants. Le monde est étroit et l'esprit est vaste. Les pensées habitent facilement l'une près de l'autre, mais les choses se heurtent dans l'espace. Pour que l'une prenne une place, il faut que l'autre se retire. Celui qui ne veut pas être repoussé doit repousser les autres; la lutte domine et le plus fort l'emporte. Oui, celui qui marche sans désirs à travers la vie, qui ne veut atteindre aucun but, peut vivre pur dans un élément pur et habiter au sein des flammes légères, comme la salamandre. La nature m'a fait d'une étoffe plus rude; les désirs m'attachent à la terre; cette terre appartient au méchant esprit et non pas au bon. Les biens que les dieux nous envoient d'en haut ne sont que des biens communs à tous les hommes; leur lumière nous réjouit, mais ne nous enrichit pas, et dans leur domaine on n'acquiert aucune possession. L'or et les pierreries, il faut les arracher aux divinités fausses et perverses qui habitent l'empire souterrain. On ne peut se les rendre favorables que par des sacrifices, et nul mortel ne quitte leur service avec une âme pure.

MAX, *avec expression*. Oh ! redoute, redoute ces fausses divinités, infidèles à leurs paroles. Ce sont des esprits de mensonge, qui, par leurs artifices, t'entraînent dans l'abîme. Ne te fie pas à elles, je te dis. Oh ! rentre dans la ligne de ton devoir. Oui, certes, tu le peux encore : envoie-moi à Vienne. Oui, laisse-moi, laisse-moi faire ta paix avec l'empereur. Il ne te connaît pas ; mais moi je te connais ; il apprendra à te voir tel que tu es à mes yeux, et te rendra sa confiance.

WALLENSTEIN. Il est trop tard. Tu ne sais pas ce qui est arrivé.

MAX. Et s'il est trop tard, et si les choses en sont venues à ce point, qu'un crime puisse seul te préserver de la chute, oh ! tombe, tombe dignement comme tu as vécu. Abandonne le commandement ; quitte le théâtre. Tu le peux avec gloire, que ce soit aussi avec innocence.

Tu as tant vécu pour les autres, vis enfin pour toi-même ; je t'accompagnerai, je ne séparerai pas ma destinée de la tienne !

WALLENSTEIN. Il est trop tard ! Pendant que tu perds tes paroles, mes rapides courriers, chargés de mes ordres, voient fuir derrière eux le chemin de Prague et d'Égra. — Mets-toi de mon côté, nous agissons comme nous le devons ; marchons avec dignité et d'un pas ferme dans le chemin de la nécessité. En quoi suis-je plus coupable que ce César dont le nom a jusqu'à présent retenti dans le monde avec tant d'éclat ? Il conduisit contre Rome les légions que Rome lui avait données pour sa défense. S'il eût quitté le glaive, il était perdu, comme je le serais si je me désarmais. Je sens en moi quelque chose de son génie. Donne-moi sa fortune, je veux faire le reste. *(Max, qui jusqu'alors a été dans une vive agitation, s'éloigne rapidement. Wallenstein le regarde avec surprise et reste absorbé dans ses pensées.)*

SCÈNE III.

WALLENSTEIN, TERZKY ; puis ILLO.

TERZKY. Max Piccolomini vient de vous quitter ?

WALLENSTEIN. Où est Wrangel ?

TERZKY. Il est parti.

WALLENSTEIN. Si vite !

TERZKY. Comme si la guerre l'avait englouti. Il venait à peine de vous quitter ; quand je suis allé le chercher, je voulais lui parler, il était déjà parti, et personne n'a pu me dire où il était. Je crois que c'est le diable lui-même qui est venu vous trouver ; un homme ne peut disparaître aussi subitement.

ILLO *arrive*. Est-il vrai que vous ayez donné une mission au père ?

TERZKY. Comment ! à Octavio ? Y pensez-vous ?

WALLENSTEIN. Il va à Frauenberg conduire les régiments espagnols et italiens.

TERZKY. Dieu veuille que vous n'accomplissiez pas ce projet !

ILLO. Voulez-vous confier vos troupes à ce perfide, le laisser s'éloigner juste au moment décisif ?

TERZKY. Ne faites pas une telle chose, pour tout au monde ne la faites pas !

WALLENSTEIN. Vous êtes des hommes singuliers.

ILLO. Oh ! pour cette fois seulement écoutez nos avis, ne le laissez point partir !

WALLENSTEIN. Et pourquoi ne me fierais-je pas à lui cette fois, comme je l'ai toujours fait ? Qu'est-il arrivé qui doit détruire la bonne opinion que j'avais de lui ? Faut-il, selon votre fantaisie, et non pas selon mon expérience, changer de sentiment à son égard ? Ne pensez pas que j'aie une légèreté de femme. C'est parce que je me suis confié à lui jusqu'à ce jour, que je veux m'y confier encore.

TERZKY. Mais pourquoi choisir précisément celui-là ? Envoyez-en un autre.

WALLENSTEIN. Non, ce sera celui que j'ai choisi. Il convient à cet emploi ; voilà pourquoi je le lui ai confié.

ILLO. C'est un Italien, voilà pourquoi il vous convient.

WALLENSTEIN. Je sais bien que vous n'avez jamais aimé ni le père ni le fils. Parce que je les estime, que je les aime, que je les préfère visiblement à vous et à d'autres, comme ils le méritent, ils offusquent votre vue ; mais qu'importe à mes intérêts votre jalousie ? Vous les haïssez, cela ne leur nuit point à mes yeux. Aimez-vous, haïssez-vous les uns les autres, comme vous voudrez ; je laisse chacun libre de ses sentiments et de ses inclinations, mais je sais très-bien ce que vaut pour moi chacun de vous.

ILLO. Il n'ira pas, dussé-je faire briser les roues de sa voiture.

WALLENSTEIN. Modère-toi, Illo.

TERZKY. Tant que Questenberg est resté ici, il a constamment été avec lui, ils ne se quittaient pas.

WALLENSTEIN. Je le savais et je l'avais permis.

TERZKY. Et les messagers secrets qu'il a reçus de Galas... je sais aussi cela, moi !

WALLENSTEIN. Cela n'est pas vrai.

ILLO. Oh ! que vous êtes aveugle avec vos yeux clairvoyants !

WALLENSTEIN. Vous n'ébranlerez pas ma confiance, car elle est fondée sur la science la plus élevée. S'il me trompe, la connaissance des astres est un mensonge ; car sachez que j'ai un gage du destin même qui me répond qu'Octavio est le plus fidèle de mes amis.

ILLO. Et qui vous répond que ce gage ne vous trompe pas ?

WALLENSTEIN. Il y a des moments dans la vie de l'homme où il se rapproche de l'esprit qui gouverne l'univers, où il peut librement interroger le sort. Dans un de ces moments, pendant la nuit qui précéda la bataille de Lutzen, j'étais appuyé, pensif, contre un arbre, les yeux errant sur la plaine. Les feux du camp jetaient un sombre éclat à travers le brouillard ; le bruit sourd des armes, le cri monotone des sentinelles interrompaient seuls le silence. En ce moment ma vie entière, avec son passé et son avenir, était concentrée dans une contemplation intérieure, et mon esprit rêveur attachait aux événements du lendemain l'avenir le plus reculé. Je me disais à moi-même : « Combien d'hommes qui sont là placés sous ton commandement et qui suivent ton étoile ! Ils ont uni toutes leurs chances de fortune sur ta tête, comme sur un numéro de loterie, et ils se sont embarqués avec toi sur le navire de ton destin. Cependant, s'il venait un jour où tous ces hommes fussent dispersés par le sort, bien peu te resteraient fidèles. Je voudrais savoir celui de tous les hommes renfermés dans ce camp qui me serait le plus fidèle. Fais-le-moi connaître par un signe, ô destin.

Que ce soit celui qui viendra à moi demain matin pour me donner une preuve d'attachement. » Et je m'endormis dans cette pensée. Et je fus transporté en esprit au milieu de la bataille ; la mêlée était rude. Une balle tua mon cheval, je tombai ; cavaliers et chevaux passaient sur moi sans y prendre garde ; j'étais là étouffé, mourant, foulé aux pieds. Tout à coup un bras secourable me saisit, c'était Octavio ; je m'éveillai, il était jour, et Octavio était devant moi. « Frère, dit-il, ne monte pas aujourd'hui le cheval pie dont tu te sers habituellement ; monte plutôt ce cheval que j'ai choisi pour toi. Fais cela pour l'amour de moi ; un songe m'a donné cette idée. » Et la vitesse de ce cheval me déroba aux dragons de Banner, qui me poursuivaient. Le jour même, mon cousin monta le cheval pie, et jamais je n'ai revu le cheval ni le cavalier.

ILLO. C'est un hasard.

WALLENSTEIN, *gravement*. Il n'y a point de hasard ; ce qui nous semble un accident aveugle provient directement des sources les plus profondes. J'ai l'assurance sacrée qu'Octavio est mon bon ange ; maintenant, pas un mot de plus. *(Il se retire.)*

TERZKY. Ce qui me console, c'est que Max nous reste comme otage.

ILLO. Et celui-là ne sortirait pas vivant d'ici.

WALLENSTEIN *revient à eux*. Vous êtes comme les femmes, qui en reviennent constamment à leur premier mot quand on leur a parlé raison pendant des heures entières. — Sachez que les actions et les pensées des hommes ne ressemblent pas aux vagues de la mer qui s'agitent aveuglément ; elles ont leur monde intérieur, d'où elles découlent sans cesse comme d'un puits profond ; elles se développent nécessairement comme le fruit des arbres, le jeu du hasard ne peut les dénaturer. J'ai pénétré jusqu'au fond de l'âme humaine et je connais ses volontés et ses actions.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Un appartement dans la demeure de Piccolomini.

OCTAVIO PICCOLOMINI, *prêt à partir*; UN ADJUDANT.

OCTAVIO. Les hommes que j'ai commandés sont-ils là ?

L'ADJUDANT. Ils attendent en bas.

OCTAVIO. Ce sont des hommes sûrs, n'est-ce pas, adjudant ? Dans quel régiment les avez-vous pris ?

L'ADJUDANT. Dans le régiment de Tiefenbach.

OCTAVIO. Ce régiment est fidèle. Qu'ils se tiennent tranquillement dans la cour de derrière, que personne ne se montre avant que j'aie sonné ; alors la maison sera fermée et sévèrement gardée. Toute personne qui entrerait sera arrêtée. (*L'adjudant sort.*) J'espère, il est vrai, n'avoir pas besoin de leurs services, car je suis sûr de mon calcul. Mais il s'agit ici des intérêts de l'empereur ; nous jouons gros jeu, et il vaut mieux prendre trop de précaution que d'en manquer.

SCÈNE V.

OCTAVIO PICCOLOMINI, ISOLANI.

ISOLANI. Me voici. Viendra-t-il encore quelqu'un des autres ?

OCTAVIO, *d'un air de mystère*. D'abord, un mot avec vous, comte Isolani.

ISOLANI, *aussi d'un air de mystère*. S'agit-il de l'entreprise du prince ? Vous pouvez vous fier à moi ; mettez-moi à l'épreuve.

OCTAVIO. Cela pourra bien arriver.

ISOLANI. Camarade, je ne suis pas de ceux qui ne sont braves qu'en paroles, et qui, lorsqu'on en vient au fait, prennent honteusement le large. Le duc s'est comporté, à mon égard, en ami ; Dieu sait que cela est, je lui dois tout. Il peut compter sur ma fidélité.

OCTAVIO. C'est ce que l'on verra.

ISOLANI. Mais, prenez garde, tous ne pensent pas ainsi. Il y en a encore ici beaucoup qui sont du parti de la cour, et qui pensent que les signatures surprises récemment ne les engagent à rien.

OCTAVIO. Ah ! nommez-moi ceux qui pensent ainsi.

ISOLANI. Par le diable ! tous les Allemands parlent de la sorte. Et tenez, Esterhazy, Kaunitz, Déodat, déclarent maintenant qu'il faut obéir à la cour.

OCTAVIO. Cela me réjouit.

ISOLANI. Cela vous réjouit ?

OCTAVIO. Oui, je me plais à voir que l'empereur a encore de si bons amis et de si braves serviteurs.

ISOLANI. Ne plaisantez pas, ce ne sont pas des hommes de peu d'importance.

OCTAVIO. Certainement non. Dieu me garde de plaisanter ! Je me réjouis très-sérieusement de voir la bonne cause si forte.

ISOLANI. Comment diable ? qu'est-ce que cela signifie ?... N'êtes-vous donc pas... Pourquoi suis-je ici ?

OCTAVIO, *d'un air imposant*. Pour déclarer nettement et franchement si vous voulez être l'ami ou l'ennemi de l'empereur.

ISOLANI, *fièrement*. Je donnerai cette explication à celui qui a le droit de me la demander.

OCTAVIO. Ce papier vous apprendra si j'en ai le droit.

ISOLANI. Comment ! c'est la main et le sceau de l'empereur ? (*Il lit.*) « Tous les commandants de notre armée obéiront aux ordres de notre féal et amé lieutenant-général Piccolomini, comme aux nôtres mêmes. » Ah !... ah !... vraiment !... Oui !... oui !... Je vous fais mon compliment, monsieur le lieutenant-général.

OCTAVIO. Vous soumettez-vous à cet ordre ?

ISOLANI. Moi ?... Mais vous me surprenez si subitement... On m'accordera bien, j'espère, le temps de la réflexion...

OCTAVIO. Deux minutes.

ISOLANI. Mon Dieu, la circonstance est pourtant...

OCTAVIO. Claire et simple. Il s'agit de savoir si vous voulez trahir votre maître, ou le servir fidèlement.

ISOLANI. Le trahir? Mon Dieu! qui parle donc de trahir?

OCTAVIO. Voici le fait. Le prince est un traître, il veut conduire l'armée à l'ennemi. Expliquez-vous donc nettement et sans délai. Voulez-vous abjurer la foi que vous devez à l'empereur? Voulez-vous vous vendre à l'ennemi? le voulez-vous?

ISOLANI. Quelle idée! Moi! me parjurer envers l'empereur? Ai-je dit cela? Quand l'aurais-je dit?

OCTAVIO. Vous n'avez encore rien dit, rien encore. J'attends pour savoir ce que vous direz.

ISOLANI. Remarquez une chose qui me fait plaisir, c'est que vous êtes vous-même témoin que je n'ai rien dit de semblable.

OCTAVIO. Vous dites donc que vous vous séparerez du prince?

ISOLANI. S'il a ourdi une trahison... La trahison brise tous les liens.

OCTAVIO. Êtes-vous résolu à combattre contre lui?

ISOLANI. Il a été généreux envers moi; mais si c'est un traître, que Dieu le punisse: je suis quitte envers lui.

OCTAVIO. Je me réjouis de vous voir embrasser la bonne cause. Cette nuit même vous partirez en silence avec toutes les troupes légères... Vous agirez comme si l'ordre venait du duc lui-même. Le lieu du rendez-vous est Frauenberg; là, Galas vous donnera de nouvelles instructions.

ISOLANI. Cela sera fait ainsi. Mais souvenez-vous de moi auprès de l'empereur. Qu'il sache que vous m'avez trouvé bien disposé.

OCTAVIO. Je ferai votre éloge. (*Isolani se retire. Un domestique entre.*) Le colonel Buttler! bien.

ISOLANI, *retenant*. Pardonnez-moi aussi, mon vieux

camarade, mes façons un peu rude. Seigneur Dieu ! pouvais-je savoir devant quel grand personnage je me trouvais ?

OCTAVIO. C'est bon.

ISOLANI. Je suis un vieux et joyeux compagnon, et si quelques mots un peu vifs sur la cour m'ont échappé dans la gaité du vin, vous savez que je n'avais pas mauvaise intention. *(Il sort.)*

OCTAVIO. N'ayez, à cet égard, aucune inquiétude. Voilà qui est terminé. Puisse nous aussi bien réussir avec l'autre !

SCÈNE VI.

OCTAVIO PICCOLOMINI, BUTTLER.

BUTTLER. Je suis à vos ordres, général.

OCTAVIO. Soyez le bienvenu, comme digne camarade et comme ami.

BUTTLER. C'est trop d'honneur pour moi.

OCTAVIO, *après qu'ils se sont assis tous deux.* Vous n'avez pas répondu aux avances que je vous ai faites hier ; vous les avez regardées comme de vaines formalités. Les souhaits que je vous exprimais étaient pourtant sérieux et partaient du cœur, car voici le moment où les braves gens doivent se lier étroitement.

BUTTLER. Ceux qui ont la même opinion peuvent seuls se lier.

OCTAVIO. Et j'avise que tous les braves gens ont la même opinion. Je ne juge les hommes que par les actions où les porte librement leur caractère ; car la violence et la mésintelligence aveugle jettent souvent les meilleurs hors du vrai chemin. Vous avez passé par Frauenberg ; le comte Galas ne vous a-t-il rien confié ? Dites-le moi : il est mon ami.

BUTTLER. Il ne m'a dit que des paroles perdues.

OCTAVIO. J'en suis fâché ; ses conseils étaient sages, et j'aurais à vous en donner de pareils.

BUTTLER. Épargnez-vous cette peine, et à moi l'embarras de me montrer indigne de votre bonne opinion.

OCTAVIO. Les moments sont précieux ; parlons franchement : vous savez où en sont les choses. Le duc médite une trahison, et je puis vous dire plus : il l'a accomplie. Depuis quelques heures, le traité d'alliance est conclu avec les ennemis ; déjà des courriers sont partis pour Prague et pour Égra. Demain on veut nous conduire aux ennemis. Cependant il se trompe, car la Providence veille, et l'empereur a encore ici de fidèles amis, une ligue puissante et ignorée. Cet acte proscriit le duc, délie l'armée du devoir d'obéissance, et appelle tous les hommes bien intentionnés à se réunir sous mon commandement. Maintenant, choisissez : voulez-vous défendre avec nous la bonne cause, ou partager avec lui le malheureux sort des coupables ?

BUTTLER. Son sort sera le mien.

OCTAVIO. Est-ce là votre dernière résolution ?

BUTTLER. Oui.

OCTAVIO. Songez à vous, colonel Buttler ; il en est encore temps. Le mot que vous avez trop vite prononcé est encore enseveli dans ma fidèle poitrine. Reprenez-le ; choisissez un meilleur parti : celui que vous avez adopté n'est pas bon.

BUTTLER. N'avez-vous rien de plus à m'ordonner ?

OCTAVIO. Regardez vos cheveux blancs ; revenez en arrière.

BUTTLER. Adieu !

OCTAVIO. Quoi ! voulez-vous employer dans un tel combat votre bonne et brave épée ? Voulez-vous changer en malédiction la reconnaissance que l'Autriche vous doit pour quarante années d'un fidèle service ?

BUTTLER, *avec un rire amer*. La reconnaissance de la maison d'Autriche !... (*Il veut sortir. Octavio le laisse aller jusqu'à la porte, puis le rappelle.*)

OCTAVIO. Buttler !

BUTTLER. Que vous plaît-il ?

OCTAVIO. Comment se passa l'affaire du comté?

BUTTLER. Du comté? Quoi?

OCTAVIO. Oui, je veux parler de ce titre de comte.

BUTTLER, *en colère*. Mort et damnation!

OCTAVIO, *froidement*. Vous le sollicitiez? on vous l'a refusé?...

BUTTLER. Vous ne m'insulterez pas impunément : en garde !...

OCTAVIO. Rengainez votre épée, et dites-moi tranquillement comment cette affaire s'est passée ; — ensuite je ne vous refuserai pas satisfaction.

BUTTLER. Eh bien ! soit. Que tout le monde sache une faiblesse que je ne puis pas moi-même me pardonner. Oui, général, je suis ambitieux, et je n'ai jamais pu supporter le mépris. Je souffre de voir que la naissance et les titres l'emportent à l'armée sur le mérite. Je ne veux pas être moins bien traité que mes égaux. Dans un malheureux moment je me suis laissé aller à cette démarche : c'était une folie ; mais je n'aurais pas dû l'expier si durement ; on pouvait me donner un refus. Pourquoi rendre le refus plus cruel par un mépris offensant? fouler aux pieds, avec une amère raillerie, un vieillard, un fidèle serviteur? Pourquoi lui rappeler si durement la bassesse de son extraction? Parce qu'il s'est oublié dans une heure de faiblesse ; mais la nature a donné un dard au reptile pour se venger de celui qui l'écrase dans son orgueil.

OCTAVIO. Il faut que vous ayez été calomnié. Devinez-vous quel ennemi vous a rendu ce mauvais service?

BUTTLER. Qu'importe? Ce doit être quelque misérable, un courtisan, un Espagnol, le descendant peut-être d'une ancienne famille dont j'aurai offusqué les regards ; un envieux coquin, chagriné de voir le rang auquel je m'étais élevé par mes services.

OCTAVIO. Dites-moi : le duc approuva-t-il cette démarche?

BUTTLER. Il m'y poussa lui-même, et s'employa pour moi avec une noble et chaleureuse amitié.

OCTAVIO. Vraiment ! En êtes-vous certain ?

BUTTLER. J'ai lu la lettre.

OCTAVIO. Moi aussi ; mais elle était d'une tout autre nature. (*Buttler est surpris.*) Le hasard m'a mis en possession de cette lettre : vous pouvez la parcourir de vos propres yeux. (*Il lui donne la lettre.*)

BUTTLER. Ah ! qu'est-ce que ceci ?

OCTAVIO. Je crains, colonel Buttler, qu'on ne se soit honteusement joué de vous. Le duc vous a, dites-vous, poussé à cette démarche... — et, dans cette lettre, il parle de vous avec dédain, et conseille au ministre de châtier votre imprudence, comme il l'appelle. (*Buttler a lu la lettre, ses genoux tremblent, il prend un siège et s'assied.*) Aucun ennemi ne vous poursuit ; personne ne vous veut de mal. Attribuez au duc seul l'offense que vous avez reçue. En cela son dessein est clair : il voulait vous détacher de votre empereur, il espérait obtenir de votre vengeance ce qu'il n'aurait jamais pu attendre de votre fidélité éprouvée, dans une tranquille situation d'esprit. Il faisait de vous un instrument aveugle, et voulait vous employer à ses projets coupables. Il n'a seulement que trop bien réussi à vous éloigner de la bonne voie que vous aviez suivie pendant quarante ans.

BUTTLER, *d'une voix tremblante*. L'empereur peut-il me pardonner ?

OCTAVIO. Il fait plus : il répare l'injuste affront fait à un digne soldat. Il confirme de lui-même la faveur que le prince vous avait accordée dans des vues criminelles. Le régiment que vous commandez est à vous. (*Buttler veut se lever et retombe ; dans son agitation, il essaye en vain de parler. Enfin il prend son épée et la présente à Piccolomini.*) Que voulez-vous ? Remettez-vous.

BUTTLER. Prenez.

OCTAVIO. Pourquoi? Remettez-vous.

BUTTLER. Prenez cette épée : je ne suis plus digne de la porter.

OCTAVIO. Recevez-la de nouveau de ma main, et servez-vous-en d'abord pour défendre la bonne cause.

BUTTLER. J'ai manqué de fidélité envers mon empereur si généreux.

OCTAVIO. Réparez votre faute : séparez-vous du duc.

BUTTLER. Me séparer de lui?

OCTAVIO. Comment! A quoi pensez-vous?

BUTTLER, *d'un ton terrible*. Seulement me séparer de lui? Oh! il doit périr.

OCTAVIO. Suivez-moi à Frauenberg, où tous les fidèles sujets se rassemblent près de Galas et d'Altringer. J'en ai ramené beaucoup d'autres à leur devoir, et cette nuit ils quittent Pilsen.

BUTTLER, *très-agité, se promène çà et là, puis s'avance vers Octavio avec un regard assuré*. Comte Piccolomini, l'homme qui a violé sa foi peut-il vous parler d'honneur?

OCTAVIO. Il le peut, quand il se repent aussi sérieusement.

BUTTLER. Eh bien! laissez-moi ici sur ma parole d'honneur.

OCTAVIO. Que méditez-vous?

BUTTLER. Laissez-moi ici avec mon régiment.

OCTAVIO. Je me fie à vous. Pourtant dites-moi ce que vous méditez.

BUTTLER. La suite vous l'apprendra. Pour le moment, ne m'en demandez pas davantage. Fiez-vous à moi : vous le pouvez. Par le ciel! ce n'est pas à son bon ange que vous le livrez. Adieu.

(*Il sort.*)

UN DOMESTIQUE *apporte un billet*. Un inconnu a apporté ceci et a disparu de suite. Les chevaux du prince sont en bas.

(*Il sort.*)

OCTAVIO *lit*. « Faites en sorte de partir. Votre fidèle Isolani. » Oh ! que cette ville n'est-elle déjà loin de moi ! Si près du port, faudrait-il échouer ? Partons, partons ! il n'y a plus de sécurité ici pour moi. Mais où est mon fils ?

SCÈNE VII.

LES DEUX PICCOLOMINI. *Max est dans la plus violente agitation ; ses regards ont une expression farouche, sa démarche est incertaine ; il paraît ne pas voir son père, qui le regarde de loin avec compassion. Il s'avance à grands pas dans la chambre, s'arrête de nouveau, se jette sur un siège, puis reste là l'œil fixe et immobile.*

OCTAVIO *s'approche de lui*. Je pars, mon fils. (*Il ne reçoit point de réponse. Il lui prend la main.*) Mon fils, adieu !

MAX. Adieu !

OCTAVIO. Tu me suivras bientôt.

MAX, *sans le regarder*. Moi ! vous suivre ? Votre chemin est tortueux, et ce n'est pas le mien. (*Octavio retire sa main et se recule.*) Oh ! si vous aviez été droit et sincère, jamais les choses n'en seraient venues là ; elles seraient tout autres à présent. Il n'aurait pas pris cette terrible décision ; les bons auraient conservé l'empire sur lui, et il ne serait pas tombé dans les pièges des méchants. Pourquoi vous êtes-vous, comme un voleur ou comme un malfaiteur, glissé secrètement et avec astuce derrière lui pour l'épier ? Fatale fausseté ! mère de tous les maux, c'est toi qui nous jettes dans la désolation, qui nous perds. La noble vérité, protectrice de l'homme, nous aurait tous sauvés. Mon père, je ne puis vous excuser, non, je ne le puis. Le duc m'a cruellement trompé, mais vous, vous n'avez guère mieux agi.

OCTAVIO. Mon fils, hélas ! je pardonne à ta douleur.

MAX *se lève et le regarde d'un air soupçonneux*. Serait-il possible, mon père ? Auriez-vous conduit tout ceci avec préméditation ? C'est par sa chute que vous vous élevez ? Octavio, cela m'afflige.

OCTAVIO. Dieu du ciel !

MAX. Malheur à moi ! La nature est bouleversée pour moi, et le soupçon est resté dans mon âme heureuse. Confiance, croyance, espoir, tout est perdu, car tout ce que je vénérâis le plus m'a menti. Non, non, pas tout. Elle vit encore pour moi, celle qui est vraie et pure comme le ciel. Partout règne la trahison, l'hypocrisie, le meurtre, le poison, le parjure, la fausseté. Notre amour est le seul sentiment pur, l'unique sanctuaire dans l'humanité qui n'ait pas été profané.

OCTAVIO. Max, viens avec moi tout de suite, cela vaut mieux.

MAX. Quoi ! avant de lui avoir dit encore adieu, le dernier adieu ! jamais !

OCTAVIO. Épargne-toi les douleurs d'une séparation nécessaire. Viens avec moi, viens, mon fils. (*Il veut l'entraîner.*)

MAX. Non, aussi vrai que Dieu existe.

OCTAVIO, *d'un ton plus pressant*. Viens avec moi, je te l'ordonne, moi, ton père.

MAX. Ordonnez-moi ce qui est humainement possible. Je reste.

OCTAVIO. Au nom de l'empereur, suis-moi.

MAX. L'empereur n'a pas d'ordre à donner à mon cœur. Et voulez-vous donc m'enlever la seule consolation qui me reste, sa pitié ? Faut-il accomplir cruellement une décision cruelle ? Faut-il prendre honteusement mon parti, me dérober à ses yeux par une fuite lâche et indigne ? Non. Elle verra mes regrets, mes douleurs ; elle entendra les plaintes de mon âme déchirée et versera des larmes sur moi. — Oh ! les hommes sont cruels ; mais elle, c'est un ange. Elle sauvera mon âme du désespoir terrible et furieux ; elle apaisera par

dés paroles compatissantes, par de douces consolations, ces douleurs mortelles.

OCTAVIO. Tu ne te sépareras pas d'elle, tu ne le pourras. Viens, mon fils, sauve ta vertu.

MAX. N'employez pas en vain vos paroles. J'obéis à la voix de mon cœur, la seule à laquelle je puisse avoir confiance.

OCTAVIO, *tremblant et hors de lui-même*. Max ! Max ! si cet affreux malheur devait m'atteindre, si toi, mon fils, mon propre sang... non, je n'ose y penser... si tu t'abandonnais à une telle honte, si tu imprimais cette flétrissure à l'honneur de notre maison, le monde verrait avec effroi, dans un épouvantable combat, le sang du père ruisseler sous le glaive du fils !

MAX. Ah ! si vous aviez eu toujours meilleure opinion des hommes, vous eussiez mieux agi. Maudit soupçon ! déplorable méfiance ! Il n'y a rien de ferme, rien d'assuré, tout vacille aux yeux de celui qui n'a point de confiance.

OCTAVIO. Et si je me fie à ton cœur, sera-t-il toujours en ton pouvoir de suivre ses inspirations ?

MAX. Vous n'avez pu étouffer la voix de mon cœur, le duc ne le pourra pas plus que vous.

OCTAVIO. O Max ! je ne te reverrai jamais.

MAX. Vous ne me reverrez jamais indigne de vous.

OCTAVIO. Je vais à Frauenberg ; je te laisse ici pour te défendre les régiments de Pappenheim, de Lorraine, de Toscane et de Tiefenbach. Ils t'aiment, ils sont fidèles à leurs serments, et ils préféreront succomber bravement dans un combat plutôt que de manquer à leur chef et à l'honneur.

MAX. Soyez sûr que je perdrai la vie en combattant, ou que je les emmènerai hors de Pilsen.

OCTAVIO. Mon fils, adieu !

MAX. Adieu !

OCTAVIO. Quoi ! pas un regard d'affection, pas un serrement de main en nous quittant ! Nous marchons à

une guerre sanglante dont le résultat est incertain. Ce n'était pas ainsi que nous avions coutume de nous séparer autrefois. Il est donc vrai, je n'ai plus de fils !

(Max se jette dans ses bras. Tous deux se tiennent longtemps serrés l'un contre l'autre en silence, puis ils s'éloignent chacun d'un côté différent.)

ACTE TROISIÈME.

L'appartement de la duchesse de Friedland.

SCÈNE I.

LA COMTESSE TERZKY, THÉCLA, MADEMOISELLE DE NEUBRUNN ; *les deux dernières occupées à des ouvrages de femme.*

LA COMTESSE. Vous n'avez rien à me demander, ma nièce, rien absolument ? J'attends depuis longtemps un mot de vous. Pouvez-vous passer tant d'heures sans entendre une seule fois prononcer son nom ? Quoi ! mon secours serait-il déjà pour vous superflu ? Auriez-vous un autre moyen de communiquer ensemble ? Avouez-le-moi, ma nièce, l'avez-vous vu ?

THÉCLA. Je ne l'ai vu ni hier ni aujourd'hui.

LA COMTESSE. Savez-vous quelque chose de lui ? Ne me cachez rien.

THÉCLA. Je ne sais pas un mot.

LA COMTESSE. Et vous pouvez être si tranquille ?

THÉCLA. Je le suis.

LA COMTESSE. Neubrunn, laissez-nous. *(Mademoiselle de Neubrunn s'éloigne.)*

SCÈNE II.

LA COMTESSE, THÉCLA.

LA COMTESSE. Je n'aime pas à le voir garder un tel silence dans le moment actuel.



THÉCLA. Dans le moment actuel?

LA COMTESSE. Maintenant qu'il sait tout!

THÉCLA. Parlez plus clairement, si vous voulez que je vous comprenne.

LA COMTESSE. C'est pour cela que j'ai voulu rester seule avec vous. Vous n'êtes plus un enfant, Thécla. Votre cœur est hors de tutelle, car vous aimez, et l'amour donne plus de force et de courage. Déjà vous en avez donné la preuve, vous tenez plus du caractère de votre père que de votre mère. Vous pouvez donc entendre des choses qu'elle ne serait pas capable de supporter.

THÉCLA. Je vous en prie, abrégez ces préliminaires. N'importe ce que vous devez me dire, parlez. Rien ne peut me tourmenter autant que cet exorde. Qu'avez-vous à m'annoncer? dites-le en peu de mots.

LA COMTESSE. Il ne faut pas vous effrayer.

THÉCLA. Parlez, je vous en prie.

LA COMTESSE. Il dépend de vous de rendre un grand service à votre père.

THÉCLA. Cela dépend de moi! Que puis-je?...

LA COMTESSE. Max Piccolomini vous aime, vous pouvez l'attacher à votre père par un lien indissoluble.

THÉCLA. Qu'est-il besoin de moi? Ce lien existe déjà.

LA COMTESSE. Il existait.

THÉCLA. Et pourquoi ne subsisterait-il plus maintenant, toujours?

LA COMTESSE. Il est attaché aussi à l'empereur.

THÉCLA. Pas plus que l'honneur et le devoir ne l'exigent de lui.

LA COMTESSE. On lui demande de prouver son amour et non son honneur... Honneur et devoir, ce sont là des mots qui ont une signification étendue et un double sens. Il faut les lui faire comprendre; c'est à l'amour à l'éclairer sur son honneur.

THÉCLA. Comment?

LA COMTESSE. Il faut qu'il renonce à vous ou à l'empereur.

THÉCLA. Il suivra volontiers mon père dans la vie privée. Vous avez entendu vous-même combien il désire déposer les armes.

LA COMTESSE. Il ne faut pas qu'il les dépose, il faut qu'il s'en serve pour votre père.

THÉCLA. Il sacrifierait volontiers son sang, sa vie pour mon père, si l'on voulait exercer envers lui la violence.

LA COMTESSE. Vous ne voulez pas me comprendre. Eh bien ! sachez donc que votre père a rompu avec l'empereur et qu'il est au moment de se réunir aux ennemis avec toute son armée.

THÉCLA. O ma mère !

LA COMTESSE. Il a besoin d'un grand exemple pour entraîner l'armée après lui. Les Piccolomini ont de la considération parmi les troupes, ils gouvernent l'opinion, et le parti qu'ils prendront est décisif. — Nous voulons nous assurer du père au moyen du fils... Vous pouvez donc beaucoup.

THÉCLA. O malheureuse mère ! quel coup mortel te menace ! Elle n'y survivra pas.

LA COMTESSE. Elle se soumettra à la nécessité ; je la connais. Les événements lointains et indécis oppressent son cœur sensible, mais le réel et l'irréparable, elle le supporte avec résignation.

THÉCLA. Oh ! les pressentiments de mon âme ! Maintenant... maintenant elle est là, la main froide du sort qui s'empare cruellement de mes douces espérances. Je le savais bien. Au moment même où je suis entrée ici, mes tristes prévisions m'ont avertie que les astres du malheur étaient sur ma tête. Mais pourquoi penser à moi d'abord ? O ma mère ! ma mère !

LA COMTESSE. Remettez-vous, n'éclatez pas en vaines plaintes ; conservez à votre père un ami, à vous un amant. Tout peut encore avoir une bonne et heureuse issue.

THÉCLA. Heureuse ! comment ? Nous sommes à jamais séparés. Hélas ! il n'y a plus à en parler.

LA COMTESSE. Il ne vous abandonnera pas, il ne peut vous abandonner.

THÉCLA. Oh ! le malheureux !

LA COMTESSE. S'il vous aime réellement, sa résolution sera bientôt prise.

THÉCLA. Sa résolution sera bientôt prise, n'en doutez pas. Sa résolution ? Y a-t-il encore une résolution à prendre ?

LA COMTESSE. Remettez-vous ; j'entends votre mère qui s'approche.

THÉCLA. Comment supporterai-je son aspect ?

LA COMTESSE. Remettez-vous.

SCÈNE III.

Les précédents, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, à la comtesse. Qui était ici, ma sœur ? J'ai entendu parler avec vivacité.

LA COMTESSE. Il n'y avait personne.

LA DUCHESSE. Je suis si portée à l'effroi ! A chaque bruit que j'entends, je crois voir entrer un messager de malheur. Pouvez-vous me dire, ma sœur, où en sont les choses ? suivra-t-il la volonté de l'empereur ? Enverra-t-il la cavalerie au cardinal ? Parlez. A-t-il congédié Questenberg avec une réponse favorable ?

LA COMTESSE. Non, il n'a pas pris ce parti.

LA DUCHESSE. Oh ! alors c'en est fait, je prévois le plus grand malheur : ils le disgracieront, et tout se passera de nouveau comme à Ratisbonne.

LA COMTESSE. Non, cela ne se passera pas ainsi, pas cette fois, soyez tranquille là-dessus. (*Thécla, vivement émue, se jette au cou de sa mère, et la tient embrassée en pleurant.*)

LA DUCHESSE. Homme inflexible et intraitable ! que n'ai-je pas eu à supporter et à souffrir dans le malheureux lien de ce mariage ? J'ai passé avec lui une vie d'angoisses, comme si j'avais été enchaînée à un char

de feu qui s'agite, qui tourne violemment et sans cesse. Il m'a fait vivre au bord d'un abîme escarpé où j'étais en proie à l'épouvante et au vertige. Non, mon enfant, ne pleure pas. Que mes souffrances ne soient pas pour toi un mauvais pressentiment du sort qui t'est réservé. Il n'y a pas un second Friedland, et toi, mon enfant, tu n'as pas à craindre la destinée de ta mère.

THÉCLA. Ah ! fuyons, ma chère mère, hâtons-nous, hâtons-nous ; ce séjour n'est pas fait pour nous. Chaque heure qui s'approche semble enfanter un nouvel effroi.

LA DUCHESSE. Tu auras un sort plus paisible. — Et nous aussi, ton père et moi, nous avons vu de beaux jours. Je pense encore avec bonheur aux premières années de notre union : alors il était tout à la fois actif et serein ; son ambition ressemblait à un feu modéré qui réchauffe ; ce n'était pas encore la flamme emportée qui dévore. L'empereur l'aimait, avait confiance en lui, et le consultait dans toutes ses entreprises. Mais depuis ce malheureux jour de Ratisbonne, où il fut précipité de sa haute position, un esprit inégal, insociable, soupçonneux et sombre, s'est emparé de lui. Le repos l'a quitté, et cessant de se fier à son ancienne fortune, à ses propres forces, il appliqua son cœur à ces manœuvres obscures qui n'ont jamais rendu heureux ceux qui les emploient.

LA COMTESSE. Vous voyez avec vos yeux ; mais est-ce là le discours qui convient lorsque nous l'attendons ? Il sera bientôt ici, vous le savez ; devrait-il vous trouver dans une telle situation ?

LA DUCHESSE. Viens, mon enfant, essuie tes larmes, montre à ton père un visage serein. — Regarde, ta chevelure est en désordre ; il faut rattacher ces boucles éparées. Viens, sèche tes larmes, elles obscurcissent la douceur de ton regard. Que voulais-je dire ? Oui, ce Piccolomini est pourtant un jeune homme distingué et plein de mérite.

LA COMTESSE. Oui, ma sœur.

THÉCLA, *à la comtesse, avec anxiété.* Ma tante, voulez-vous bien m'excuser ? *(Elle veut sortir.)*

LA COMTESSE. Où allez-vous ? Votre père vient.

THÉCLA. Je ne puis le voir maintenant.

LA COMTESSE. Il remarquera votre absence, il vous demandera.

LA DUCHESSE. Pourquoi sortez-vous ?

THÉCLA. Il m'est impossible de le voir.

LA COMTESSE, *à la duchesse.* Elle n'est pas bien.

LA DUCHESSE, *inquiète.* Que manque-t-il à mon cher enfant ? *(Toutes deux suivent Thécia et cherchent à la retenir. Wallenstein paraît, causant avec Illo.)*

SCÈNE IV.

Les précédents ; WALLENSTEIN, ILLO.

WALLENSTEIN. Tout est tranquille encore dans le camp ?

ILLO. Tout est tranquille.

WALLENSTEIN. Dans peu d'heures nous recevrons de Prague la nouvelle que cette capitale est à nous. Alors nous pourrons jeter le masque, annoncer aux troupes qui sont ici la démarche qui a été faite et son résultat. Dans de telles circonstances, l'exemple fait tout ; l'homme est un être imitateur, et celui qui marche en avant conduit le troupeau. Les régiments de Prague savent seulement que les troupes de Pilsen nous ont rendu hommage, et de Pilsen on nous prêtera serment, parce que Prague a donné l'exemple. — Buttler, distu, s'est déjà déclaré ?

ILLO. De son propre mouvement, sans y être invité, il est venu lui-même vous offrir son régiment.

WALLENSTEIN. Il ne faut donc pas croire, je le vois, à cette voix du cœur qui nous donne de secrets avertissements. Souvent, pour nous tromper, l'esprit de mensonge imite l'accent de la vérité et nous donne des oracles imposteurs. Ainsi, je demande pardon à ce digne

et brave Buttler de ma secrète injustice ; car un sentiment dont je ne suis pas maître, je ne voudrais pas l'appeler de la crainte, se glisse dans mon esprit à son approche, arrête en moi la libre impulsion de l'amitié ; et dire que ce brave capitaine, contre lequel mes sentiments me mettent en garde, m'offre le premier gage du bonheur !

ILLO. Et son exemple influent séduira, n'en doutez pas, les principaux de l'armée.

WALLENSTEIN. Maintenant, va, et m'envoie à l'instant Isolani. Je lui ai rendu tout récemment un service ; je veux commencer par lui. (*Illo sort ; pendant ce temps les femmes s'avancent.*) Voici ma chère fille avec sa mère. Reposons-nous un instant de nos soucis. Venez, j'avais besoin de passer une heure de calme au milieu du cercle chéri des miens.

LA COMTESSE. Il y a longtemps que nous n'avons été ainsi réunis, mon frère.

WALLENSTEIN, *à part, à la comtesse.* Peut-elle m'entendre ? Est-elle préparée ?

LA COMTESSE. Pas encore.

WALLENSTEIN. Viens ici, ma fille, asseois-toi près de moi. Il y a un charme salutaire sur tes lèvres ; ta mère a loué ton talent, tu as une voix tendre et harmonieuse qui enchante l'âme. J'ai besoin maintenant d'une pareille voix pour chasser le méchant esprit qui étend sur ma tête ses ailes noires.

LA DUCHESSE. Où est ton luth, Thécla ? Viens, donne à ton père un échantillon de ton talent.

THÉCLA. O ma mère ! Dieu !

LA DUCHESSE. Viens, Thécla, donne cette joie à ton père.

THÉCLA. Ma mère, je ne le puis.

LA COMTESSE. Comment ? qu'est-ce donc ?

THÉCLA, *à la comtesse.* Ayez pitié de moi. Chanter en ce moment, dans l'angoisse de mon âme oppressée ! chanter devant lui, qui précipite ma mère dans le tombeau !

LA DUCHESSE. Quoi ! Thécla, des caprices ! Votre bon père vous aura-t-il en vain manifesté un désir ?

LA COMTESSE. Voici le luth.

THÉCLA. O mon Dieu ! comment pourrais-je?... *(Elle tient l'instrument d'une main tremblante, son âme lutte violemment, et au moment où elle va commencer à chanter, elle éprouve une terreur subite, rejette l'instrument, et sort à la hâte.)*

LA DUCHESSE. Mon enfant !... Oh ! elle est malade !

WALLENSTEIN. Qu'a-t-elle donc ? est-elle souvent ainsi ?

LA COMTESSE. Puisqu'elle se trahit ainsi elle-même, je ne garderai pas plus longtemps le silence.

WALLENSTEIN. Comment ?

LA COMTESSE. Elle l'aime.

WALLENSTEIN. Elle aime ! Qui ?

LA COMTESSE. Elle aime Piccolomini. Ne l'avez-vous pas remarqué, et ma sœur non plus ?

LA DUCHESSE. Est-ce donc là ce qui agitait son cœur ? Que Dieu te bénisse, mon enfant ! tu n'as pas à rougir de ton choix.

LA COMTESSE. Ce voyage... Si ce n'était pas là votre projet, la faute en est à vous ; vous auriez dû choisir un autre guide.

WALLENSTEIN. Le sait-il ?

LA COMTESSE. Il espère la posséder.

WALLENSTEIN. Il espère la posséder ! Ce jeune homme est-il fou ?

LA COMTESSE. Eh bien ! qu'elle entende elle-même ces paroles !

WALLENSTEIN. Pense-t-il donc obtenir la fille de Friedland ? En vérité, l'idée me plaît, ses vues ne sont pas humbles.

LA COMTESSE. Vous lui avez toujours témoigné tant de faveur.

WALLENSTEIN. Et il veut devenir mon héritier ! Eh bien ! oui, je l'avoue, je l'aime, je fais cas de lui ; mais qu'est-ce qu'a de commun tout ceci avec la main de ma

filles ? Est-ce donc par ses filles, par ses seuls enfants, que l'on témoigne sa bienveillance ?

LA DUCHESSE. Son noble caractère et ses manières...

WALLENSTEIN. Lui donnent des droits sur mon cœur, mais non pas sur ma fille.

LA DUCHESSE. Sa position, ses aïeux...

WALLENSTEIN. Ses aïeux, quoi ? Il est sujet, et c'est sur les trônes de l'Europe que je veux me chercher un gendre.

LA DUCHESSE. O cher duc ! n'essayons pas de monter trop haut, de peur de tomber ensuite trop bas.

WALLENSTEIN. Quoi ! j'aurai fait tant de sacrifices pour m'élever à la hauteur où je suis, pour laisser derrière moi le vulgaire des hommes, et je terminerais ce grand rôle par une alliance ordinaire ? Est-ce pour cela ?... (*Il s'arrête tout à coup, et se remet.*) C'est tout ce qui survivra de moi dans ce monde. Je veux mettre une couronne sur sa tête, ou mourir. Quoi ! tout, tout ce que je risque pour lui donner un sort plus élevé, au moment même où nous parlons... (*Il s'arrête pensif.*) Et maintenant je pourrais, comme un père sans fermeté, seconder cet amour, contracter cette alliance bourgeoise ? et c'est aujourd'hui que j'y consentirais, aujourd'hui même que j'espère consommer mon œuvre ? Non, c'est pour moi un trésor longtemps réservé, c'est la part la plus précieuse de ma richesse, et je ne l'échangerai que contre un sceptre royal.

LA DUCHESSE. O mon époux ! vous construisez votre édifice, vous l'élevez jusqu'aux nues, vous bâtissez toujours, toujours, et vous ne songez pas que sa base étroite ne peut supporter cette construction fragile et chancelante.

WALLENSTEIN, à la comtesse. Lui avez-vous annoncé quel séjour je lui destine ?

LA COMTESSE. Pas encore. Vous le lui direz vous-même.

LA DUCHESSE. Comment ! ne retournerons-nous pas en Carinthie ?

WALLENSTEIN. Non.

LA DUCHESSE. Ou dans une autre de vos terres ?

WALLENSTEIN. Vous n'y seriez pas en sûreté.

LA DUCHESSE. Pas en sûreté, dans les États de l'empereur, sous la protection de l'empereur ?

WALLENSTEIN. L'épouse de Friedland n'a rien à espérer de l'empereur.

LA DUCHESSE. O Dieu ! vous auriez poussé les choses jusque-là ?

WALLENSTEIN. Vous trouverez un asile en Hollande.

LA DUCHESSE. Quoi ! vous nous envoyez dans un pays luthérien ?

WALLENSTEIN. Le duc François de Lauenbourg vous accompagnera.

LA DUCHESSE. Lauenbourg ! l'allié des Suédois ! l'ennemi de l'empereur !

WALLENSTEIN. Les ennemis de l'empereur ne sont plus les miens.

LA DUCHESSE *regarde avec effroi le duc et la comtesse*. Il est donc vrai, c'est décidé : vous êtes disgracié, déchu du commandement ! Dieu du ciel !

LA COMTESSE, *à part, au duc*. Laissons-la dans cette idée ; tu vois qu'elle ne pourrait supporter la vérité.

SCÈNE V.

Les précédents, LE COMTE TERZKY.

LA COMTESSE. Terzky, qu'avez-vous ? la terreur est peinte sur votre visage, comme si vous veniez de voir un fantôme.

TERZKY, *tirant Wallenstein à l'écart*. Avez-vous ordonné de faire partir les Croates ?

WALLENSTEIN. Je n'ai pas connaissance de cela.

TERZKY. Nous sommes trahis.

WALLENSTEIN. Quoi ?

TERZKY. Ils sont sortis cette nuit, ainsi que les chas-

seurs. Tous les cantonnements des environs sont abandonnés.

WALLENSTEIN. Et Isolani ?

TERZKY. Vous l'avez fait partir.

WALLENSTEIN. Moi ?

TERZKY. Vous ne l'avez pas fait partir, ni Déodati non plus ? Tous deux ont disparu.

SCÈNE VI.

Les précédents, ILLO.

ILLO. Terzky vous a-t-il....

TERZKY. Il sait tout.

ILLO. Et sait-il aussi que Maradas, Esterhazy, Gœtz, Colalto et Kaunitz l'ont abandonné ?

TERZKY. Diable !

WALLENSTEIN, *leur faisant signe.* Silence !

LA COMTESSE, *qui les a observés de loin avec inquiétude, s'avance.* Terzky, grand Dieu ! qu'y a-t-il ?

WALLENSTEIN. Rien. Sortons.

TERZKY *le suit.* Ce n'est rien, Thérèse.

LA COMTESSE *l'arrête.* Rien ? Ne vois-je pas que le sang s'est déjà retiré de votre visage pâle comme celui d'un mort ? Ne vois-je pas la contenance forcée de mon frère ?

UN PAGE *entre.* Un adjudant demande le comte Terzky. *(Terzky suit le page.)*

WALLENSTEIN. Voyez ce qu'il vous veut. *(A Illo.)* Cela n'aurait pas pu se passer si secrètement, s'il n'y avait eu une révolte. Qui a la garde des portes ?

ILLO. Tiefenbach.

WALLENSTEIN. Que Tiefenbach soit sur-le-champ remplacé par les grenadiers de Terzky. Ecoutez, avez-vous des nouvelles de Buttler ?

ILLO. Je viens de rencontrer Buttler ; il sera ici tout à l'heure ; il te reste dévoué.

(Illo sort, Wallenstein veut le suivre.)

LA COMTESSE. Ne le laissez pas s'éloigner, ma sœur. Retenez-le... Une catastrophe...

LA DUCHESSE. Grand Dieu ! qu'y a-t-il ? (*Elle s'attache à lui.*)

WALLENSTEIN, *se dégageant*. Soyez tranquilles ; laissez-moi, ma sœur, ma chère femme. Nous sommes dans un camp ; c'est ainsi que les choses se passent. Les rayons du soleil et l'orage se succèdent rapidement. Tous ces esprits impétueux sont difficiles à gouverner, et jamais le général ne peut jouir d'un instant de repos. Restez ici. Je sors ; car les plaintes des femmes s'accordent mal avec l'activité des hommes. (*Il veut sortir. Terzky revient.*)

TERZKY. Restez ici. De cette fenêtre on peut tout voir.

WALLENSTEIN, *à la comtesse*. Allez, ma sœur.

LA COMTESSE. Jamais !

WALLENSTEIN. Je le veux !

TERZKY *le prend à l'écart et lui fait signe en lui montrant la duchesse*. Thérèse !

LA DUCHESSE. Venez, ma sœur, puisqu'il l'ordonne. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VII.

WALLENSTEIN, LE COMTE TERZKY.

WALLENSTEIN, *à la fenêtre*. Qu'y a-t-il donc ?

TERZKY. Toutes les troupes sont dans le mouvement et l'agitation. Personne n'en connaît le motif. Chaque corps se range avec un sombre et mystérieux silence sous ses drapeaux. Les régiments de Tiefenbach font mauvaise mine. Les Wallons seuls se tiennent à l'écart dans leur cantonnement, n'y laissant entrer personne, et demeurant tranquilles comme de coutume.

WALLENSTEIN. Piccolomini est-il avec eux ?

TERZKY. On le cherche et on ne le trouve nulle part.

WALLENSTEIN. Que vous a dit cet adjudant ?

TERZKY. Ce sont mes régiments qui l'ont envoyé. Ils vous renouvellent leur serment de fidélité, et attendent avec une ardeur guerrière le signal du combat.

WALLENSTEIN. Mais comment ce tumulte a-t-il éclaté dans le camp ? L'armée ne devait rien savoir avant que la fortune se fût décidée pour nous à Prague.

TERZKY. Oh ! que ne m'avez-vous cru ! Hier soir encore, nous vous avons conjuré de ne pas laisser sortir cet Octavio, ce serpent, — et vous lui avez donné vous-même des chevaux pour s'enfuir.

WALLENSTEIN. Encore cette chanson. Une fois pour toutes, ne parlons plus de ces soupçons absurdes.

TERZKY. Vous vous êtes fié aussi à Isolani, il est le premier qui vous abandonne.

WALLENSTEIN. Je l'ai tiré hier de la misère. Bon voyage ! je n'ai jamais compté sur la reconnaissance.

TERZKY. Et ils sont tous l'un comme l'autre.

WALLENSTEIN. En me quittant, n'agit-il pas comme il devait le faire ? Il reste fidèle au dieu du hasard, qu'il a toujours servi à la table du jeu. C'est à ma fortune qu'il était attaché ; c'est elle qu'il abandonne, et non pas moi. Qu'étais-je pour lui et qu'était-il pour moi ? J'étais le navire chargé de ses espérances, avec lequel il naviguait joyeusement en pleine mer ; il voit que nous nous dirigeons vers les écueils, et bien vite il retire sa marchandise. Aucun lien de cœur ne nous unissait ; il me quitte comme l'oiseau léger quitte la branche dont il n'a plus besoin. Oui, il mérite d'être trompé, celui qui met sa confiance dans les hommes frivoles. Sur leur front mobile et petit, les images de la vie se reflètent en traits passagers, mais vous pouvez compter que rien ne prendra racine dans le sol silencieux du cœur ; une commode bonhomie émeut facilement leurs humeurs, mais il n'y a point d'âme pour échauffer leurs entrailles.

TERZKY. J'aimerais pourtant mieux me confier à ces fronts unis qu'à tant d'autres froncés par les rides.

SCÈNE VIII.

WALLENSTEIN, TERZKY ; ILLO *arrive furieux.*

ILLO. Révolte et trahison !

TERZKY. Ah ! qu'y a-t-il de nouveau ?

ILLO. Quand j'ai donné aux régiments Tiefenbach l'ordre de se retirer... Oh ! perfides soldats , oublieux de leurs devoirs !

TERZKY. Eh bien !

WALLENSTEIN. Quoi donc ! Ils ont refusé d'obéir ?

TERZKY. Faites tirer sur eux. Donnez cet ordre.

WALLENSTEIN. De la modération ! Quel motif mettent-ils en avant ?

ILLO. Ils disent qu'ils ne doivent obéir qu'au lieutenant-général Piccolomini...

WALLENSTEIN. Quoi ? comment ?

ILLO. Qu'il leur a laissé cet ordre et le leur a montré de la main même de l'empereur.

TERZKY. De la main de l'empereur ! Vous entendez, prince ?

ILLO. C'est par son impulsion aussi que les colonels sont partis hier.

TERZKY. Entendez-vous ?

ILLO. Et Montcuculli, Caraffa et six autres généraux sont loin ; il leur a persuadé de le suivre. Il avait depuis longtemps cet ordre de l'empereur , et dernièrement encore il s'est concerté avec Questenberg. (*Wallenstein tombe sur un siège et se cache le visage.*)

TERZKY. Oh ! si vous m'aviez cru ?

SCÈNE IX.

Les précédents , LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Je ne puis y tenir plus longtemps. Au nom de Dieu, dites-moi ce qui se passe.

ILLO. Les régiments nous abandonnent ; le comte Piccolomini est un traître.

LA COMTESSE. Oh ! mes pressentiments ! (*Elle sort précipitamment.*)

TERZKY. Si l'on m'eût cru ! Vous le voyez, les étoiles vous ont trompé.

WALLENSTEIN *se lève*. Les étoiles ne mentent pas, mais ceci est contraire au cours des astres et du destin. La science est véridique, mais un cœur faux a fait mentir le ciel lui-même ; les prophéties ne reposent que sur la vérité, et lorsque la nature sort de ses voies ordinaires, toute la science s'égare. Si c'était une superstition qui m'empêchait de déshonorer la nature humaine par de tels soupçons, oh ! non, jamais je ne rougirai de cette faiblesse. Il y a même dans l'instinct des animaux une sorte de religion, et le sauvage ne partage point son repas avec celui dont il va percer le sein. Tu n'as pas fait là un acte d'héroïsme, Octavio ! Ce n'est pas ta prudence qui a vaincu la mienne, c'est ton lâche cœur qui a remporté sur mon cœur ouvert un indigne triomphe. Aucun bouclier ne pouvait me garantir de ton mortel attentat ; tu l'as dirigé sans pudeur sur mon sein sans défense. Contre de telles armes je ne suis qu'un enfant.

SCÈNE X.

Les précédents, BUTTLER.

TERZKY. Ah ! Voici Buttler. Nous avons encore un ami.

WALLENSTEIN *va à lui les bras ouverts et l'embrasse avec cordialité*. Viens sur mon cœur, vieux frère d'armes. Les rayons du soleil au printemps ne sont pas plus doux que l'aspect d'un ami dans un tel moment.

BUTTLER. Mon général... je viens...

WALLENSTEIN, *s'appuyant sur son épaule*. Sais-tu déjà que le vieux Piccolomini m'a vendu à l'empereur ? Qu'en dis-tu ? Pendant trente ans nous avons vécu ensemble et supporté les mêmes choses ; nous avons en

campagne dormi sur la même couche, bu à la même coupe, mangé le même pain ; je m'appuyais sur lui comme je m'appuie à présent sur tes épaules fidèles, et dans le moment même où mon cœur battait avec confiance contre son cœur, il voit son avantage, épie l'instant favorable et me plonge le poignard dans le sein. (*Il repose sa tête sur l'épaule de Buttler.*)

BUTTLER. Oubliez le perfide ; dites, que voulez-vous faire ?

WALLENSTEIN. C'est bien dit, va, ne songeons plus à lui. N'ai-je pas encore assez d'amis ? le destin ne me traite-t-il pas avec affection, puisqu'au moment où il démasque l'hypocrisie du perfide, il me donne un cœur fidèle ? Ne parlons plus de lui et ne pensez pas que je le regrette. Oh ! c'est sa trahison qui m'afflige, car je les aimais, je les estimais tous les deux ; et Max, il m'aimait véritablement, il ne m'a pas trahi, lui ! Assez, assez là-dessus. Il s'agit maintenant de prendre des mesures expéditives. Le courrier que le comte Kinsky m'envoie de Prague peut arriver à chaque instant. Il ne faut pas que ce qu'il m'apporte tombe entre les mains des révoltés. Ainsi, envoyez sur-le-champ un exprès à sa rencontre, un homme sûr qui puisse me l'amener en secret. (*Illo veut sortir, Buttler le retient.*)

BUTTLER. Mon général, qui attendez-vous ?

WALLENSTEIN. Le courrier qui doit m'apporter la nouvelle de ce qui s'est passé à Prague.

BUTTLER. Hum !

WALLENSTEIN. Qu'avez-vous ?

BUTTLER. Vous ne savez donc pas...

WALLENSTEIN. Quoi ?

BUTTLER. Comment ce tumulte s'est élevé dans le camp ?

WALLENSTEIN. Comment ?

BUTTLER. Le courrier...

WALLENSTEIN, inquiet. Eh bien ?

BUTTLER. Il est ici.

TERZKY et ILLO. Il est ici ?

WALLENSTEIN. Mon courrier ?

TERZKY. Depuis plusieurs heures.

WALLENSTEIN. Et je ne le sais pas !

BUTTLER. La garde l'a arrêté.

ILLO, *frappant du pied*. Malédiction !

BUTTLER. Sa lettre a été ouverte et court de main en main dans le camp.

WALLENSTEIN. Savez-vous ce qu'elle contient ?

BUTTLER, *hésitant*. Ne me le demandez pas.

TERZKY. Oh ! malheur à nous, Illo ! Tout s'écroule à la fois.

WALLENSTEIN. Ne me cachez rien. Je puis entendre la plus malheureuse nouvelle. Prague est-il perdu ? l'est-il ? Avouez-le-moi franchement ?

BUTTLER. Il est perdu. Tous les régiments placés à Budweiss, à Tabor, à Braunau, à Kœnigingratz, à Braün, à Znaym, vous ont abandonné et ont renouvelé leurs serments à l'empereur. Kinsky, Illo, Terzky et vous-même êtes proscrits. (*Terzky et Illo montrent leur effroi et leur désespoir ; Wallenstein demeure ferme et tranquille.*)

WALLENSTEIN, *après un instant de silence*. C'en est fait, maintenant tout est bien. J'ai été promptement affranchi des angoisses du doute ; mon cœur redevient libre, mon esprit reprend sa clarté. C'est dans la nuit que brille l'étoile de Friedland. J'ai tiré l'épée avec une résolution flottante, avec un courage indécis ; tant que j'ai eu à choisir, j'éprouvais de violentes contradictions. Maintenant la nécessité commande, les doutes s'évanouissent. Je combats pour ma vie et ma tête.

(*Il sort, les autres le suivent.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE TERZKY *arrive par une porte latérale*. Non, non, je ne puis supporter cet état plus longtemps. Où

sont-ils ? Tout est vide. Il me laisse seule, seule dans cette horrible anxiété. Il faut me contraindre devant ma sœur, paraître tranquille, renfermer mes souffrances dans mon cœur oppressé. Non, je ne puis supporter cette idée ; si notre entreprise échoue, s'il faut passer du côté des Suédois, les mains vides, en fugitifs, et non plus comme des alliés honorables, suivis d'une armée puissante ; s'il faut errer de contrée en contrée comme le Palatin, et paraître en tout lieu comme un monument de notre grandeur déchue... non, je ne puis envisager un pareil moment, et quand il supporterait lui-même une pareille chute, moi je ne supporterais pas de le voir ainsi tomber.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LA DUCHESSE, THÉCLA.

THÉCLA, *voulant retenir la duchesse*. O ma mère ! restez,

LA DUCHESSE. Non, il y a encore un terrible secret que l'on me cache. Pourquoi ma sœur m'évite-t-elle ? Pourquoi la vois-je errer avec angoisse ? Pourquoi es-tu si effrayée ? Que signifient ces signes muets que vous échangez mystérieusement entre vous ?

THÉCLA. Rien, ma mère.

LA DUCHESSE. Ma sœur, je veux le savoir.

LA COMTESSE. Que sert de lui en faire un secret ? Peut-on le lui cacher ? Tôt ou tard il faudra qu'elle l'apprenne et le supporte. Ce n'est pas le moment de s'abandonner à la faiblesse. Le courage et la fermeté d'âme nous sont nécessaires, nous devons exercer notre force. Mieux vaut donc décider son sort d'un seul mot. — On vous trompe, ma sœur ; vous croyez que le duc est disgracié. Le duc n'est point disgracié... il est...

THÉCLA, *s'approchant de la comtesse*. Voulez-vous la tuer ?

LA COMTESSE. Le duc est...

THÉCLA, *prenant sa mère dans ses bras.* Soyez ferme, ma mère.

LA COMTESSE. Le duc s'est révolté, il a voulu s'unir aux ennemis; l'armée l'a abandonné, il est trahi. (*A ces derniers mots, la duchesse s'évanouit et tombe inanimée dans les bras de sa fille.*)

SCÈNE XIII.

Une grande salle chez le duc de Friedland.

WALLENSTEIN, *revêtu de son armure.* Tu as réussi, Octavio. Me voilà presque aussi abandonné que je l'étais à l'assemblée des princes de Ratisbonne. Alors, je n'avais plus d'autre appui que moi-même. Mais vous avez éprouvé ce que peut un homme, vous avez enlevé à l'arbre ses rameaux, et me voilà comme une tige dépouillée. Mais en dedans de lui subsiste encore la force créatrice capable d'enfanter un monde. Déjà une fois j'ai valu à moi seul toute une armée. Vos troupes s'étaient fondues devant le Suédois; Tilly, votre dernier espoir, était vaincu sur le Lech; Gustave inondait, comme un torrent déchaîné, la Bavière, et l'empereur tremblait dans son palais à Vienne. Les soldats étaient difficiles à trouver, car la foule suit le cours de la fortune. Alors on tourna les yeux vers moi, moi, le sauveur dans le danger; l'orgueil de l'empereur s'abaissa devant celui qui avait été cruellement offensé. Il fallut me lever pour prononcer le mot puissant et rassembler des hommes dans un camp désert. Je parais, le tambour bat, mon nom retentit dans le monde comme celui du dieu de la guerre. La charrue, l'atelier sont abandonnés; la foule accourt et s'empresse sous mes drapeaux qui donnent l'espérance. Ah! je me sens encore tel que j'étais alors. C'est l'esprit qui se forge son corps, et Friedland saura bien peupler son camp. Conduisez contre moi vos milliers de soldats; ils sont habitués à vaincre sous mes ordres et non pas contre moi. Si la

tête et les membres se séparent, on verra où était l'âme. (*Illo et Terzky entrent.*) Courage ! amis, courage ! nous ne sommes pas encore terrassés. Cinq régiments de Terzky et les braves troupes de Buttler sont à nous. Demain, une armée de seize mille Suédois vient nous rejoindre. Je n'avais pas plus de forces lorsqu'il y a neuf ans j'ai reconquis l'Allemagne pour l'empereur.

SCÈNE XIV.

Les précédents ; NEUMANN, causant à l'écart avec le
COMTE DE TERZKY.

TERZKY, à Neumann. Que veulent-ils ?

WALLENSTEIN. Qu'est-ce ?

TERZKY. Dix cuirassiers de Pappenheim demandent à vous parler au nom de leur régiment.

WALLENSTEIN, à Neumann. Faites-les entrer. (*Neumann sort.*) J'espère quelque chose de cette démarche. Remarquez qu'ils sont encore dans le doute, et qu'on peut encore les gagner.

SCÈNE XV.

WALLENSTEIN, TERZKY, ILLO, DIX CUIRASSIERS,
conduits par un SOUS-OFFICIER. Ils se mettent en
ligne devant le duc, et font le salut militaire.

WALLENSTEIN, après les avoir examinés un moment, s'adresse au sous-officier. Je te connais bien, tu es de Bruges en Flandre, et ton nom est Mercy ?

LE SOUS-OFFICIER. Je m'appelle Henri Mercy.

WALLENSTEIN. Tu fus coupé dans une marche, entouré de Hessois, et tu te fis jour avec cent quatre-vingts hommes à travers des milliers d'ennemis ?

LE SOUS-OFFICIER. Oui, mon général.

WALLENSTEIN. Qu'as-tu obtenu pour cet acte de bravoure ?

LE SOUS-OFFICIER. Ce que je demandais, mon général, l'honneur de servir dans les cuirassiers.

WALLENSTEIN, *se tournant vers un autre*. Tu étais parmi les volontaires que je fis sortir d'Altenberg pour s'emparer de la batterie suédoise ?

DEUXIÈME CUIRASSIER. C'est vrai ! mon général.

WALLENSTEIN. Je n'oublie jamais celui à qui j'ai parlé une seule fois. Dites-moi votre affaire.

LE SOUS-OFFICIER *commande*. Portez arme !

WALLENSTEIN *s'adresse à un troisième*. Tu t'appelles Risbeck, et tu es né à Cologne ?

TROISIÈME CUIRASSIER. Risbeck, de Cologne.

WALLENSTEIN. Tu amenas prisonnier dans le camp de Nuremberg le colonel suédois Dübald ?

TROISIÈME CUIRASSIER. Ce n'est pas moi, mon général.

WALLENSTEIN. Non, c'est juste ; c'est ton frère aîné. Tu avais encore un frère plus jeune ; où est-il ?

TROISIÈME CUIRASSIER. Il est à Olmutz, dans l'armée de l'empereur.

WALLENSTEIN, *au sous-officier*. Eh bien ! je vous écoute.

LE SOUS-OFFICIER. Il nous est venu dans les mains une lettre de l'empereur qui...

WALLENSTEIN, *l'interrompant*. Qui vous a choisis ?

LE SOUS-OFFICIER. Chaque escadron a tiré son homme au sort.

WALLENSTEIN. Allons au fait.

LE SOUS-OFFICIER. Il nous est venu dans les mains une lettre de l'empereur qui nous ordonne de ne plus obéir à ton commandement, parce que tu es un traître et un ennemi de la patrie.

WALLENSTEIN. Qu'avez-vous résolu ?

LE SOUS-OFFICIER. Nos camarades à Braunau, à Budweis, à Prague, à Olmutz, ont déjà obéi, et les régiments de Tiefenbach, de Toscane, ont suivi leur exemple... Mais nous ne croyons pas que tu sois un traître, un

ennemi de la patrie, et nous regardons cela comme un mensonge et une invention de l'Espagne. (*Avec cordialité.*) Toi-même, tu nous diras ce que tu projettes, car tu as toujours été sincère avec nous ; nous avons la plus grande confiance en toi, un tiers ne doit pas se placer entre nous, entre un brave général et ses braves soldats.

WALLENSTEIN. Je reconnais bien là mes hommes de Pappenheim.

LE SOUS-OFFICIER. Le régiment te demande donc si tu veux seulement conserver le commandement qui t'appartient, que l'empereur t'a confié, et servir l'Autriche comme un loyal général ; en ce cas, nous sommes résolus à nous mettre de ton côté et à soutenir tes droits envers chacun ; — et quand même tous les autres régiments t'abandonneraient, nous seuls nous te resterions fidèles, et nous donnerions notre vie pour toi, car notre devoir de soldats est de périr plutôt que de te laisser succomber. Mais si les choses sont telles que le dit la lettre de l'empereur, s'il est vrai que par une manœuvre perfide tu veuilles nous conduire à l'ennemi, ce dont Dieu nous garde ! alors nous voulons aussi te quitter et obéir à l'ordre de l'empereur.

WALLENSTEIN. Écoutez, enfants.

LE SOUS-OFFICIER. Il n'y a pas besoin de beaucoup de paroles ; dis oui ou non, et nous serons satisfaits.

WALLENSTEIN. Écoutez-moi. Je sais que vous êtes des hommes intelligents, que vous voulez penser et juger par vous-mêmes, et ne pas suivre le train de la foule. Voilà pourquoi je vous ai toujours, comme vous le savez, distingués du reste de l'armée. L'œil rapide du général ne compte que les drapeaux ; il ne remarque point chaque individu ; son ordre est sévère, il faut le suivre aveuglément, et l'homme ici ne compte pas pour l'homme... Cependant, vous savez que je n'en ai jamais agi ainsi avec vous ; vous avez dans votre rude métier la pensée de vous-mêmes ; sur votre front

austère on voit briller une mâle intelligence, et je vous ai toujours traités en hommes libres, et je vous ai donné le droit d'avoir vous-mêmes votre opinion.

LE SOUS-OFFICIER. Oui, mon général; tu nous a toujours traités dignement, tu nous as honorés de ta confiance et favorisés plus que tous les autres régiments. Aussi ne suivons-nous pas la masse des troupes, tu le vois; nous restons près de toi avec confiance. Dis un mot, ce mot nous suffira, dis-nous que tu ne songes à aucune trahison, que tu ne veux pas conduire l'armée à l'ennemi.

WALLENSTEIN. C'est moi, moi qu'on trahit. L'empereur m'a sacrifié à mes ennemis; il faut que je succombe, si mes braves troupes ne me sauvent pas. Je veux me reposer sur vous, votre cœur sera mon rempart. Voyez, c'est contre ce sein qu'on dirige les coups, c'est contre cette tête blanche. Telle est la reconnaissance des Espagnols pour toutes ces batailles sanglantes livrées dans les plaines de Lutzen ou devant les vieilles forteresses. C'est pour cela que nous avons offert notre poitrine nue aux armes des ennemis, que nous avons dormi sur la pierre et sur le sol couvert de glace. Aucun torrent n'était pour nous trop rapide, aucune forêt impénétrable. Nous avons poursuivi l'infatigable Mansfeld à travers tous les détours tortueux de sa fuite; notre vie a été une marche sans repos; semblables aux tourbillons de vent qui ne séjournent nulle part, nous avons traversé le monde agité par la guerre; et maintenant que nous avons accompli ces rudes et ingrats et maudits travaux des armes, maintenant que notre bras fidèle et infatigable a rendu le fardeau de la guerre moins lourd, cet enfant impérial viendrait conclure une paix facile et ravir la branche d'olivier dont nous avons mérité de parer notre tête, pour l'enlacer dans ses blonds cheveux!

LE SOUS-OFFICIER. Non, cela ne sera pas, aussi longtemps que nous pourrons l'empêcher. Personne que

toi ne peut finir cette guerre terrible que tu as conduite avec gloire. Tu nous as guidés dans les champs sanglants de la mort, il faut que ce soit toi, et nul autre, qui nous ramènes gaiement dans les champs de la paix, qui partages avec nous les fruits de nos longs travaux.

WALLENSTEIN. Comment ! pensez-vous pouvoir vous réjouir dans votre vieillesse des fruits que vous aurez recueillis ? Non, ne le croyez pas. Vous ne verrez jamais la fin de cette lutte, cette guerre nous dévorera tous. L'Autriche ne veut point de paix, et, parce que je cherche la paix, il faut que je succombe. Qu'importe à l'Autriche, si cette longue guerre épuise l'armée et ravage le monde ? Elle ne cherche qu'à s'accroître, à gagner des domaines. Vous êtes émus, — je vois une noble colère briller dans vos regards guerriers. Oh ! que mon souffle ne peut-il vous animer comme autrefois quand je vous menais au combat ! Vous voulez m'aider, vous voulez défendre mes droits avec vos armes ; cela est généreux ; mais ne pensez pas que votre petite troupe puisse accomplir cette résolution, vous vous sacrifieriez en vain pour votre général. (*D'un ton de confiance.*) Non, laissez-moi, pour garantir notre sûreté, chercher des auxiliaires ; les Suédois nous offrent leur secours, laissez-moi me servir d'eux en apparence, jusqu'à ce que, redoutables aux deux partis, tenant entre nos mains le destin de l'Europe, nous offrions du milieu de notre camp la douce paix à ce monde réjoui.

LE SOUS-OFFICIER. Ainsi tu ne traites avec les Suédois qu'en apparence, tu ne veux pas trahir l'empereur, tu ne veux pas faire de nous des Suédois ; eh bien ! voilà tout ce que nous désirions savoir de toi.

WALLENSTEIN. Eh ! que m'importe le Suédois ? Je le hais comme le fond de l'enfer, et, avec l'aide de Dieu, j'espère le chasser bientôt sur l'autre rive de la mer Baltique. Voyez, mon cœur est touché de compassion en écoutant les plaintes du peuple Allemand. Vous

n'êtes que de simples soldats ; cependant comprenez votre valeur : c'est vous que, de préférence à tous les autres, j'ai jugés dignes de m'entendre parler à cœur ouvert. Voilà quinze ans que le flambeau de la guerre est allumé, et nulle part encore il n'y a de trêve. Allemands et Suédois, papistes et luthériens, nul ne veut céder à l'autre, tous les bras sont armés l'un contre l'autre ; partout des factions, nulle part un juge : dites, quand cela finira-t-il ? qui pourra dénouer ce fil qui s'embrouille sans cesse ? Il faut le couper. Je sens que je suis l'homme du destin, et j'espère avec votre secours accomplir ses décrets.

SCÈNE XVI.

Les précédents, BUTTLER.

BUTTLER, *en toute hâte*. C'est mal, cela, mon général.

WALLENSTEIN. Quoi ?

BUTTLER. Cela vous fera tort auprès de ceux qui pensent bien.

WALLENSTEIN. Quoi donc ?

BUTTLER. Ceci s'appelle lever ouvertement l'étendard de la révolte !

WALLENSTEIN. Mais qu'y a-t-il donc ?

BUTTLER. Le régiment du comte Terzky arrache de ses drapeaux l'aigle impériale pour mettre à sa place votre écusson.

LE SOUS-OFFICIER, *aux cuirassiers*. Demi-tour à droite, marche !

WALLENSTEIN. Maudit soit ce fait, et celui qui l'a conseillé ! (*Aux cuirassiers qui se retirent.*) Arrêtez, mes enfants, c'est une erreur. Écoutez, je veux la punir sévèrement ; écoutez donc, restez. Ils ne m'entendent pas. (*A Illo.*) Suivez-les, tâchez de les persuader et de les ramener, coûte que coûte. (*Illo sort.*) Voilà qui nous précipite dans notre perte. Buttler ! Buttler ! vous êtes

mon mauvais génie. Pourquoi venir m'annoncer cette nouvelle en leur présence ? tout était en bon chemin... ils étaient à demi gagnés. Les insensés ! avec leur zèle irréfléchi... Oh ! la fortune se joue cruellement de moi ; c'est l'empressement de mes amis, et non la haine de mes ennemis, qui me jette dans l'abîme.

SCÈNE XVII.

Les précédents ; LA DUCHESSE entre avec précipitation ; THÉCLA et LA COMTESSE la suivent ; puis ILLO.

LA DUCHESSE. O Albert ! qu'avez-vous fait ?

WALLENSTEIN. Ah ! encore cela !

LA COMTESSE. Pardonnez-moi, mon frère, je n'ai pu agir autrement ; elle sait tout.

LA DUCHESSE. Qu'avez-vous fait ?

LA COMTESSE, à Terzky. N'y a-t-il plus d'espérance ? tout est-il perdu ?

TERZKY. Tout : Prague est au pouvoir de l'empereur, les régiments lui ont de nouveau juré fidélité.

LA COMTESSE. Perfide Octavio ! Et le comte Max est-il aussi parti ?

TERZKY. Où pourrait-il être ? Il a passé avec son père du côté de l'empereur. (*Thécla se jette dans les bras de sa mère et se cache le visage dans son sein.*)

LA DUCHESSE, la serrant dans ses bras. Malheureuse enfant ! plus malheureuse mère !

WALLENSTEIN, tirant à l'écart Terzky. Fais préparer dans la seconde cour une voiture de voyage pour les emmener (*il désigne les femmes*) ; Scherfenberg les accompagnera ; il nous est fidèle, il les conduira à Égra, où nous les suivrons. (*A Illo qui revient.*) Vous ne les ramenez pas ?

ILLO. Entendez-vous le tumulte ? tout le corps de Pappenheim est en rumeur. Ils redemandent Max, leur colonel ; ils disent qu'il est ici, dans le château, que vous

le retenez par force, et que si vous ne le leur rendez pas, ils viendront le délivrer les armes à la main. (*Tous se regardent étonnés.*)

TERZKY. Que faire ?

WALLENSTEIN. Ne l'ai-je pas dit ? Mon cœur pressentait la vérité. Il est encore ici, il ne m'a point trahi, il ne l'a pas pu. Je n'en ai jamais douté.

LA COMTESSE. Il est encore ici. Oh ! alors tout est bien, car je sais ce qui le retiendra éternellement. (*Elle embrasse Thécia.*)

TERZKY. Cela ne se peut ; songez-y donc. Son père nous a trahis ; il s'est déclaré pour l'empereur : comment le fils oserait-il être ici ?

ILLO, à Wallenstein. J'ai vu, il y a peu d'instants, passer sur la place l'équipage de chasse que vous lui avez donné.

LA COMTESSE. O ma nièce ! alors il n'est pas loin...

THÉCIA, les yeux fixés sur la porte, s'écrie : Le voici !

SCÈNE XVIII.

Les précédents, MAX PICCOLOMINI.

MAX, s'avançant au milieu de la salle. Oui, oui, le voici. Je ne puis errer plus longtemps d'un pas timide autour de cette demeure, épier à la dérobée un moment favorable... Cette attente, cette angoisse sont au-dessus de mes forces. (*Il s'avance vers Thécia, qui s'est jetée dans les bras de sa mère.*) Oh ! regarde-moi, ne détourne pas tes yeux, ange du ciel ! avoue-le librement devant tous, ne crains personne. Apprenne qui voudra que nous nous aimons. Pourquoi le cacher encore ? le secret est pour les heureux. Le malheur sans espoir n'a besoin d'aucun voile, il peut agir librement à la face du jour. (*Il remarque la comtesse qui jette sur Thécia un regard de satisfaction.*) Non, madame, je n'attends rien et je n'espère rien ; je ne viens pas ici pour rester, mais pour vous dire adieu... C'en est fait, il faut, il faut que

je te quitte, Thécla, il le faut. Accorde-moi seulement un regard de pitié, je ne puis emporter ta haine. Dis que tu ne me hais point; dis-le-moi, Thécla. (*Il prend sa main avec une vive émotion.*) O Dieu ! Dieu ! je ne puis m'éloigner de ce lieu, je ne le puis, je ne puis abandonner cette main. Dis-moi, Thécla, que tu as pitié de moi, que tu es toi-même persuadée que je ne puis faire autrement. (*Thécla, évitant son regard, lui montre le due, qu'il n'avait pas encore aperçu; il se retourne alors vers lui.*) Vous ici ! non, ce n'est pas vous que je suis venu chercher. Mes yeux ne devaient plus vous revoir ; c'est à elle seule que je voulais parler, c'est par son cœur à elle que j'attendais d'être délié. Je n'ai plus rien à faire avec les autres.

WALLENSTEIN. Penses-tu que je serai assez bon pour te laisser partir et jouer avec toi une scène de grandeur d'âme ? Ton père m'a indignement trahi ; tu n'es plus pour moi que son fils, et tu ne seras pas en vain tombé en mon pouvoir. Ne crois pas que je respecte la vieille amitié qu'il a si honteusement outragée. Le temps de l'affection et des tendres ménagements est passé ; c'est le tour de la haine et de la vengeance.

MAX. Vous agirez avec moi comme vous voudrez ; vous savez bien que je ne brave ni ne redoute votre colère. Ce qui me retient ici, vous le savez. (*Il prend la main de Thécla.*) Voyez, j'aurais voulu tout vous devoir ; j'aurais voulu recevoir de votre main paternelle le bonheur des élus. Vous avez détruit ce bonheur, mais peu vous importe. Vous avez avec indifférence foulé dans la poussière la félicité des vôtres. Le dieu que vous servez n'est pas un dieu de clémence. Pareil à cet élément aveugle et terrible que nul sentiment ne gouverne, que nulle chaîne n'arrête, vous ne suivez que les mouvements emportés de votre cœur. Malheur à ceux qui placent leur confiance en vous ! à ceux qui, séduits par vos démonstrations amicales, appuyent sur vous l'édifice de leur bonheur ! tout à coup, au milieu

de la nuit paisible, le gouffre de feu s'ouvre, bouillonne, un torrent cruel, devastateur, s'élance avec impétuosité et anéantit les travaux des hommes.

WALLENSTEIN. C'est le cœur de ton père que tu dépeins ; c'est la noire hypocrisie de sa pensée, ce sont ses entrailles que tu viens de décrire. Oh ! les ruses de l'enfer m'ont trompé ; l'abîme m'a envoyé le plus perfide, le plus fourbe de ses démons, et l'a placé comme un ami à mes côtés. Qui pourrait résister à la puissance de l'enfer ? J'ai pressé le basilic sur mon sein, je l'ai nourri du sang de mon cœur ; il se gorgeait des suc de mon amour. Jamais je n'eus un soupçon contre lui ; la porte de mes pensées lui était ouverte, je rejetais toute prudence et toute précaution. Mes yeux s'en allaient cherchant dans les astres, dans le vaste espace des sphères, l'ennemi que je portais dans le sanctuaire de mon cœur. Ah ! si j'avais été pour Ferdinand ce qu'Octavio était pour moi, je ne lui aurais jamais déclaré la guerre, jamais je ne l'aurais pu. Il n'était pour moi qu'un maître injuste, et non pas un ami. L'empereur ne s'abandonnait pas à ma fidélité ; la guerre existait déjà entre lui et moi, lorsqu'il remit entre mes mains le bâton de commandement : car la guerre existe éternellement entre la ruse et le soupçon ; il n'y a de paix qu'entre la confiance et la bonne foi. Celui qui empoisonne la confiance tue la race future dans le sein de sa mère !

MAX. Je ne veux pas défendre mon père ; malheureusement pour moi je ne le peux pas. Des événements difficiles, malheureux, se sont passés ; une action criminelle en implique toujours une autre, à laquelle elle tient par une chaîne étroite. Mais comment nous, qui ne sommes pas coupables, comment avons-nous été entraînés dans ce cercle de crimes et de malheurs ? Envers qui avons-nous trahi notre foi ? Pourquoi les attentats et la fourberie de nos pères nous enlacent-ils comme des anneaux de serpent ? Pourquoi la haine ir-

réconciliable de nos pères nous a-t-elle cruellement séparés, nous qui étions unis par l'amour ? (*Il serre Thécia dans ses bras avec une violente douleur.*)

WALLENSTEIN *le regarde en silence et s'approche de lui.* Max, reste près de moi ; ne t'en va pas, Max. Souviens-toi du jour où l'on t'apporta dans ma tente pendant l'hiver au camp de Prague ; tu étais encore un tendre enfant inhabitué au froid du nord, ta main s'était roidie à porter l'étendard, étendard que tu ne voulais pas quitter. Alors je te pris, je t'enveloppai dans mon manteau, je fus moi-même ta garde-malade ; je ne rougis pas de te rendre les plus petits soins ; j'eus pour toi l'empressement et la sollicitude d'une femme, jusqu'à ce que, réchauffé sur mon sein, tu eusses repris la gaieté, le mouvement de ton jeune âge. Depuis ce temps ai-je changé de sentiments pour toi ? J'ai enrichi des milliers d'hommes, je leur ai donné des terres et des postes honorables. Mais toi, je t'ai aimé, je t'ai donné mon cœur, mon être entier. Tous les autres étaient des étrangers pour moi, tu étais l'enfant de la maison, Max, tu ne peux m'abandonner ; non, cela ne peut être. Je ne puis pas, je ne veux pas croire que Max soit capable de me quitter.

MAX. O Dieu !

WALLENSTEIN. Dès ton enfance j'ai été ton appui et ton guide. Qu'est-ce que ton père a fait pour toi que je n'aie fait aussi ! Je t'ai entouré d'un réseau d'amour ; déchire-le si tu peux. Tu es attaché à moi par tous les tendres liens de l'âme, par toutes les chaînes sacrées de la nature qui unissent les hommes l'un à l'autre... Va, délaisse-moi, sers ton empereur ; que ses insignes honorifiques, sa Toison-d'Or, te récompensent d'avoir compté pour rien l'ami, le père de ta jeunesse, le sentiment le plus sacré.

MAX, *en proie à une violente agitation.* O mon Dieu ! comment faire autrement ? Ne le dois-je pas ? Mon serment... mon devoir...

WALLENSTEIN. Ton devoir ! envers qui ? Qui es-tu ? Si ma conduite à l'égard de l'empereur est coupable, le crime est pour moi , non pas pour toi. T'appartiens-tu à toi-même ? Es-tu ton propre maître ? Es-tu librement placé dans le monde de manière à être l'arbitre de tes actions ? Tu es lié à moi, je suis ton empereur. M'appartenir, m'obéir, voilà ce que te commande l'honneur, la loi de la nature. Si la planète que tu habites et sur laquelle tu vis sort de son orbite et se précipite embrasée vers quelque monde voisin , qu'elle l'enflamme, dépend-il de toi de ne pas suivre son mouvement ? Elle t'entraînera par la force de son impulsion avec ses cercles et ses satellites. Ta responsabilité n'est rien en pareil cas ; le monde ne te blâmera pas, il te louera de n'avoir tenu compte que de l'amitié !

SCÈNE XIX.

Les précédents, NEUMANN.

WALLENSTEIN. Qu'y a-t-il ?

NEUMANN. Les cuirassiers de Pappenheim ont mis pied à terre ; ils sont résolus de prendre d'assaut cette maison l'épée à la main ; ils veulent délivrer le comte.

WALLENSTEIN, à Terzky. Qu'on laisse tomber le pont, qu'on fasse avancer l'artillerie ; je veux les recevoir avec la mitraille. (*Terzky sort.*) Me prescrire des conditions les armes à la main ! Allez, Neumann ; qu'ils se retirent à l'instant ; c'est là ma volonté. Qu'ils attendent en silence ce qui me plaira de faire.

(*Neumann sort. Illo s'avance vers la fenêtre.*)

LA COMTESSE. Laissez-le partir, je vous en prie, laissez-le partir.

ILLO, à la fenêtre. Mort et damnation !

WALLENSTEIN. Qu'est-ce ?

ILLO. Ils escaladent l'hôtel-de-ville, ils renversent les combles, ils dirigent les canons contre nous.

MAX. Les furieux.

ILLO. Ils se préparent à tirer sur nous.

LA DUCHESSE et LA COMTESSE. Dieu du ciel !

MAX, à Wallenstein. Laissez-moi descendre ; je leur dirai...

WALLENSTEIN. Ne fais pas un pas.

MAX, montrant la duchesse et Thécia. Il s'agit de leur vie, de la vôtre.

WALLENSTEIN. Quelles nouvelles, Terzky ?

SCÈNE XX.

Les précédents, TERZKY revient.

TERZKY. Des nouvelles de nos fidèles régiments : n'arrêtons pas plus longtemps leur courage ; ils implorent la permission d'attaquer ; ils sont maîtres de la porte de Prague et de la porte de Muhl ; et, si vous voulez seulement leur en donner l'ordre, ils peuvent prendre l'ennemi par derrière, le serrer dans la ville et le dompter aisément dans les défilés des rues.

ILLO. Oh ! venez, ne laissez pas leur zèle se refroidir. Les soldats de Buttler nous restent aussi fidèles. Nous sommes en plus grand nombre, nous les culbuterons, et nous arrêterons la sédition ici, à Pilsen.

WALLENSTEIN. Faut-il donc que cette ville devienne un champ de bataille, que la discorde civile à l'œil enflammé se déchaîne dans les rues ! Faut-il livrer la décision du sort à la rage aveugle qui n'écoute plus aucun chef ? Ici il n'y a point de place pour se battre, il n'y en a que pour s'égorger ; la voix du général ne pourrait plus réprimer cette furie sans frein. Eh bien ! qu'il en soit ainsi. Depuis longtemps, je pense que tout doit finir par une lutte prompte et sanglante. (*Il se retourne vers Max.*) Où en sommes-nous ? Veux-tu tenter le combat avec moi ? Tu es libre de partir. Place-toi en face de moi. Conduis-les au combat. Tu te connais en l'art de la guerre, tu l'as appris près de moi ; je ne rougirai pas d'un tel adversaire, et tu ne trouveras

jamais une plus belle occasion de me payer mes leçons.

LA COMTESSE. En sommes-nous venus là ? Max, Max, pouvez-vous supporter cela ?

MAX. J'ai promis de ramener fidèlement à l'empereur les régiments qui me sont confiés, je veux tenir ma promesse ou mourir. Mon devoir ne me demande rien de plus. Je ne combattrai pas contre vous si je puis l'éviter, et votre tête, quoique ennemie, m'est encore sacrée. *(On entend deux coups de fusil. Illo et Terzky courent à la fenêtre.)*

WALLENSTEIN. Qu'y a-t-il ?

TERZKY. Il est tombé.

WALLENSTEIN. Qui ?

ILLO. Ce sont les soldats de Tiefenbach qui ont tiré.

WALLENSTEIN. Sur qui ?

ILLO. Sur Neumann que vous avez envoyé.

WALLENSTEIN. Damnation ! Je veux... *(Il veut sortir.)*

TERZKY. Vous exposer à leur aveugle fureur !

LA DUCHESSE et LA COMTESSE. Au nom du ciel !

ILLO. Pas maintenant, mon général.

LA COMTESSE. Oh ! Retenez-le ! retenez-le !

WALLENSTEIN. Laissez-moi.

MAX. Ne sortez pas maintenant, pas maintenant. Cette action sanglante accroît leur fureur. Attendez qu'ils se repentent.

WALLENSTEIN. Retirez-vous ; je n'ai déjà que trop tardé. Ils se sont abandonnés à leur audace criminelle parce qu'ils ne voyaient pas mon visage. Il faut qu'ils me voient, qu'ils m'entendent... Ne sont-ce pas mes troupes ? ne suis-je pas leur général et leur maître redouté ? Voyons s'ils ne reconnaissent plus cette figure qui était pour eux comme la lumière du soleil dans la fumée d'une bataille. Il n'est pas besoin d'employer les armes. Je veux me montrer aux rebelles du haut de ce balcon, et ces soldats impétueux, bientôt apaisés, rentreront dans la ligne de l'obéissance.

(Il sort. Illo, Terzky, Buttler le suivent.)

SCÈNE XXI.

LA COMTESSE, LA DUCHESSE, MAX, THÉCLA.

LA COMTESSE, *à la duchesse*.. Quand ils le verront... Il y a encore de l'espoir, ma sœur.

LA DUCHESSE. De l'espoir, je n'en ai plus.

MAX, *qui pendant la dernière scène s'est tenu à l'écart, s'avance*. Non, je ne puis y tenir. Je suis venu ici avec une âme ferme et résolue, je croyais ma conduite juste et à l'abri du blâme, et il faut que je paraisse ici comme un homme haïssable, inhumain, maudit, en horreur à tous ceux qui me sont chers. Il faut que je voie le poids de la douleur tomber injustement sur ceux que je pourrais rendre heureux d'un seul mot. Mon cœur se révolte ; deux voix contradictoires s'élèvent dans ma poitrine. La nuit m'environne, je ne sais plus reconnaître le vrai chemin. Oh ! tu l'avais bien dit, mon père, je me suis trop fié à mes propres forces ; me voilà chancelant et ne sachant plus ce que je dois faire.

LA COMTESSE. Quoi ! vous ne le savez pas ? votre cœur ne vous le dit-il pas ? Eh bien ! moi je vais vous le dire. Votre père a commis envers nous une trahison révoltante. Il a attenté à la vie du prince, il nous a jetés dans la honte ; sa conduite vous montre clairement celle que vous devez avoir, vous son fils. Vous devez réparer l'infamie dont il s'est rendu coupable, faire revivre l'exemple d'une pieuse fidélité, afin que le nom de Piccolomini ne soit pas un nom ignominieux, chargé d'une éternelle malédiction dans la maison de Wallenstein.

MAX. Où est la voix de la vérité que je dois suivre ? Le seul mobile qui nous agite tous, c'est la passion. Oh ! si un ange pouvait en ce moment descendre du ciel pour me montrer le vrai chemin, pour me donner de sa main sans tache le rayon puisé à la source de l'éternelle lumière ! (*Ses yeux s'arrêtent sur Thécla.*)

Comment ! je cherche encore cet ange ! j'en attends encore un autre ! (*Il s'approche d'elle, et la prend dans ses bras.*) Ah ! c'est sur ce cœur pur, infailible, sacré, que je veux prendre ma décision ; c'est ton amour que je veux interroger, c'est lui seulement qui peut me rendre heureux, lui qui se détournerait d'une âme coupable. Peux-tu m'aimer encore si je reste ? Dis-moi que tu le peux, et je suis à vous.

LA COMTESSE, *avec expression*. Réfléchissez...

MAX *l'interrompt*. Ne réfléchis pas ; parle selon ton sentiment.

LA COMTESSE. Pensez à votre père...

MAX *l'interrompt*. Ce n'est pas la fille de Friedland que j'interroge, c'est toi, c'est toi, ma bien-aimée. Il ne s'agit pas de gagner une couronne ; s'il en était ainsi, tu pourrais y songer avec prudence ; mais il s'agit du repos de ton ami, du sort de mille braves au cœur héroïque qui prendront mon action pour exemple. Faut-il abjurer mes devoirs, mes serments envers l'empereur ? Faut-il envoyer dans le camp d'Octavio une balle parricide ? Car la balle une fois lancée, cesse d'être un instrument aveugle, elle vit, un esprit fatal la dirige ; les furies vengeresses du crime s'en emparent et la guident au plus funeste but.

THÉCLA. O Max !...

MAX *l'interrompt*. Non, ne te hâte pas de répondre ; je te connais : ton noble cœur pourrait prendre le devoir le plus cruel pour le plus sacré. Que ce ne soit pas ce qu'il y a de plus grand, mais ce qu'il y a d'humain qui s'accomplisse. Pense à ce que le prince a toujours fait pour moi, pense à la manière dont mon père l'en a récompensé. Pense aussi que tous ces nobles et beaux mouvements des rapports affectueux, que cette pieuse fidélité de l'amitié sont pour le cœur une religion sacrée, que la nature punit cruellement le barbare qui les profane. Mets tout dans la balance, tout, et laisse ton cœur se prononcer, et réponds.

THÉCLA. Ah ! le tien a décidé depuis longtemps ; obéis à ta première impulsion.

LA COMTESSE. Malheureuse !

THÉCLA. Peut-il y avoir un autre sentiment juste que celui qui a été le premier saisi par ce cœur loyal ? Va, remplis ton devoir, je t'aimerai toujours. Quelque parti que tu eusses embrassé, tu aurais toujours agi noblement, tu aurais été digne de toi ; mais le remords ne doit pas troubler la douce paix de ton âme.

MAX. Il faut donc te quitter, me séparer de toi !

THÉCLA. En restant fidèle à toi-même, tu me restes fidèle à moi. Le destin nous sépare, mais nos cœurs sont unis. Une haine sanglante divise à jamais les maisons de Friedland et de Piccolomini, mais nous n'appartenons pas à nos maisons. — Va, cours, hâte-toi de séparer la bonne cause de notre malheureuse destinée. La malédiction du ciel pèse sur notre tête ; nous sommes voués à la perdition. La faute de mon père entraînera aussi ma ruine. Ne pleure pas sur moi, mon sort sera bientôt décidé.

(Max la presse dans ses bras avec une vive émotion. On entend derrière la scène les cris bruyants et longuement prolongés : Vive Ferdinand ! accompagnés d'une musique guerrière. Max et Thécla restent dans les bras l'un de l'autre.)

SCÈNE XXII.

Les précédents, TERZKY.

LA COMTESSE, *allant à sa rencontre*. Que s'est-il passé ? Que signifient ces cris ?

TERZKY. C'en est fait, tout est perdu.

LA COMTESSE. Quoi ! son aspect n'a fait sur eux aucune impression ?

TERZKY. Aucune ; tout a été inutile.

LA DUCHESSE. Ils ont crié *vivat* !

TERZKY. Oui, pour l'empereur.

LA COMTESSE. Oh ! quel oubli de leurs devoirs !

TERZKY. Ils ne lui ont pas laissé prononcer un seul mot. Lorsqu'il a commencé à parler, ils l'ont interrompu par un vacarme. Le voici.

SCÈNE XXIII.

Les précédents ; WALLENSTEIN, ILLO, BUTTLER ; puis des cuirassiers.

WALLENSTEIN, *s'avançant*. Terzky !

TERZKY. Mon prince !

WALLENSTEIN. Que nos régiments se tiennent prêts à partir aujourd'hui même. Nous quitterons Pilsen avant la nuit. (*Terzky sort.*) Buttler !

BUTTLER. Mon général...

WALLENSTEIN. Le commandant d'Égra est votre ami et votre compatriote ; écrivez-lui à l'instant par un courrier qu'il se tienne prêt à nous recevoir demain dans la forteresse, vous nous suivrez avec votre régiment.

BUTTLER. Ce sera fait, mon général.

WALLENSTEIN *s'avance entre Max et Thécia, qui, pendant ce temps, continuaient à se tenir embrassés. Séparez-vous.*

MAX. O Dieu ! (*Des cuirassiers entrent, les armes à la main, dans la salle, et se placent dans le fond. On entend jouer sous les fenêtres la marche du régiment de Pappenheim, comme pour avertir Max.*)

WALLENSTEIN, *aux cuirassiers*. Le voilà. Il est libre, je ne le retiens plus. (*Il marche vers le côté de la scène, de manière que Max ne peut s'approcher ni de lui ni de Thécia.*)

MAX, *à Wallenstein*. Tu me hais, tu t'éloignes de moi avec colère. Les liens de l'ancienne affection sont rompus, tu ne veux pas la dénouer doucement ; tu veux me rendre cette séparation plus douloureuse encore, tu sais que je n'ai pas encore appris à vivre sans toi.

— Je vais dans un désert, et tout ce qui m'était cher demeure ici. Oh ! ne détourne pas tes yeux de moi ; montre-moi encore une fois ce visage qui me sera éternellement cher et sacré. Ne me repousse pas. (*Il veut prendre sa main, Wallenstein la retire ; il se tourne vers la comtesse.*) Ne puis-je rencontrer ici un regard de pitié?... Madame de Terzky... (*Elle se détourne de lui ; il s'adresse à la duchesse.*) Et vous, mère chérie?...

LA DUCHESSE. Allez, comte, où votre devoir vous appelle. Peut-être un jour pourrez-vous être auprès du trône de l'empereur, notre fidèle ami, notre bon ange.

MAX. Vous voulez me donner, madame, une douce pensée, ne pas me laisser entièrement livré au désespoir. Oh ! ne me trompez point par de vaines illusions ; mon malheur est assuré, et, grâce au ciel, il y a un moyen pour moi d'en finir. (*La musique guerrière recommence ; la salle se remplit de plus en plus de soldats armés. Il aperçoit Buttler.*) Vous ici, colonel Buttler ! Vous ne voulez pas me suivre ? Eh bien ! soyez plus fidèle à votre nouveau maître que vous ne l'avez été au premier. Venez, promettez-moi de protéger sa vie, de la préserver de toute atteinte ; donnez-moi la main pour gage de votre promesse. (*Buttler lui refuse sa main.*) La sentence de l'empereur pèse sur lui et livre sa noble tête au premier assassin qui voudra mériter le prix du sang. C'est maintenant qu'il a besoin des soins zélés, des regards vigilants de l'amitié, et ceux que je vois autour de lui en le quittant... (*Il jette sur Illo et sur Buttler un regard de défiance.*)

ILLO. Cherchez les traîtres dans le camp de votre père et de Galas ; ici, il n'y en a qu'un. Allez, et délivrez-nous de son odieux aspect. Allez. (*Max essaye encore une fois de se rapprocher de Thécla, Wallenstein l'en empêche. Il paraît irrésolu, en proie à une vive douleur. Pendant ce temps, la salle se remplit de plus en plus ; les trompettes sonnent de nouveau pour l'avertir.*)

MAX. Sonnez, sonnez... Ah ! que n'est-ce la trompette

des Suédois ! Que ne puis-je m'en aller d'ici dans le champ de la mort ! Pourquoi toutes ces épées ne me percent-elles pas le sein ? Que me voulez-vous ? Vous venez pour m'arracher d'ici..... — Oh ! ne me poussez pas au désespoir. Prenez garde, vous pourriez vous en repentir. (*La salle est toute remplie de soldats armés.*) Encore ! les soldats se joignent aux soldats ; et cette masse puissante m'entraîne. Pensez à ce que vous faites. Vous avez tort de choisir pour chef un désespéré. Vous m'arrachez à mon bonheur ; eh bien ! je dévoue vos âmes à la déesse de la vengeance. Vous m'avez choisi pour votre perte ; que celui qui m'accompagnera soit prêt à mourir ! (*Il se tourne vers le fond du théâtre. Les cuirassiers se mettent en mouvement et l'accompagnent avec un bruit tumultueux. Wallenstein reste immobile. Thécla tombe dans les bras de sa mère. La toile se baisse.*)

ACTE QUATRIÈME.

La maison du bourgmestre à Égra.

SCÈNE I.

BUTTLER. Il est ici ; c'est la fatalité qui l'a conduit. La herse est tombée derrière lui ; et puisque le pont par lequel il est entré s'est relevé, il ne lui reste plus aucune voie pour s'échapper. Tu viendras jusqu'ici, Friedland, et pas plus loin, a dit la destinée. Ton météore merveilleux s'est élevé de la terre de Bohême et a laissé dans le ciel une trace lumineuse ; mais il tombera sur la terre de Bohême. Dans ton aveuglement tu as renoncé à tes anciens étendards et tu te fies à ton ancien bonheur. Tu armes la main criminelle pour porter la guerre dans les États de l'empereur, pour renverser le sanctuaire du foyer domestique. Prends

garde, toi que l'esprit de la vengeance pousse, — prends garde que la vengeance ne te perde.

SCÈNE II.

BUTTLER *et* GORDON.

GORDON. Est-ce vous ? Oh ! combien je désirais vous entendre ! Le duc... un traître !... O mon Dieu !... Et fugitif !... et sa tête illustre proscrite ! Je vous en prie, général, racontez-moi en détail ce qui s'est passé à Pilsen.

BUTTLER. Vous avez reçu la lettre que je vous ai envoyée par un courrier ?

GORDON. Et j'ai fait exactement ce que vous m'ordonniez ; je lui ai ouvert sans objection la forteresse, car une lettre de l'empereur me prescrit de suivre aveuglément vos ordres. Cependant, permettez, lorsque j'ai vu le prince, j'ai commencé de nouveau à douter ; car, vraiment, le duc de Friedland n'est pas entré dans cette ville comme un proscrit. Sur son front brillait comme autrefois cette majesté de maître qui force à l'obéissance, et, tranquille comme au jour où tout marchait dans l'ordre accoutumé, il m'a demandé compte de mes fonctions. L'adversité et les mauvais traitements rendent affable, et l'orgueil déchu s'abaisse devant le faible et se prend à le flatter ; mais le prince m'a témoigné avec dignité et en peu de mots sa satisfaction, il m'a loué comme le maître loue le serviteur qui fait son devoir.

BUTTLER. Tout s'est passé comme je vous l'ai dit. Le prince a vendu l'armée aux ennemis, il voulait leur ouvrir Prague et Égra. A la nouvelle de cette trahison, tous les régiments l'ont abandonné, excepté les cinq commandés par Terzky, qui l'ont suivi ici. Sa sentence est prononcée, et chaque fidèle serviteur est sommé de le livrer vivant ou mort.

GORDON. Traître à l'empereur ! Un tel seigneur ! si

richement doué !... Oh ! qu'est-ce que la grandeur humaine ? Je me disais souvent : Cela ne finira pas bien ; sa grandeur, sa puissance et cette violence sombre et incertaine l'ont entraîné dans le piège. Car l'homme tend toujours à étendre son pouvoir, et l'on ne peut se fier à sa propre modération. Il n'est retenu dans de justes limites que par une loi positive et par l'ornière profonde de l'habitude. Mais le pouvoir guerrier était entre les mains de cet homme un pouvoir tout nouveau et contre nature ; il le faisait l'égal de l'empereur même, et cet esprit orgueilleux avait désappris la soumission. C'est dommage qu'un tel homme en soit venu... Nul autre, je pense, ne pourrait se soutenir dans la position où il succombe.

BUTTLER. Épargnez vos plaintes jusqu'à ce qu'il mérite la pitié, car maintenant il est encore puissant et redoutable. Les Suédois marchent sur Égra, et bientôt, si nous n'y mettons promptement obstacle, la jonction sera faite. Cela ne doit pas être, le prince ne doit pas mettre le pied hors de cette forteresse ; ma vie et mon honneur y sont engagés. J'ai promis de le faire prisonnier, et je compte sur votre assistance.

GORDON. Oh ! je voudrais n'avoir jamais vu ce jour ! C'est de sa main que j'ai reçu mon emploi ; lui-même m'a confié la garde de ce château dont il faut que je fasse sa prison. Nous autres subalternes, nous n'avons aucune volonté ; l'homme libre, l'homme puissant, est le seul qui puisse obéir aux nobles sentiments de l'humanité. Nous autres, nous ne sommes que les archers de la loi et de ses rigueurs ; l'obéissance est notre vertu, c'est par là que l'inférieur peut s'élever.

BUTTLER. Ne vous affligez pas des restrictions mises à votre pouvoir. Beaucoup de liberté conduit à beaucoup d'erreurs, mais l'étroit sentier du devoir est sûr.

GORDON. Et tout ce monde, dites-vous, l'a abandonné ? Il a fait la fortune de plusieurs milliers d'hommes ; son caractère était d'une générosité royale, et sa main

était toujours ouverte pour donner. (*Il jette un regard de côté sur Buttler.*) Il en a tiré plus d'un de la poussière pour l'élever aux honneurs et aux dignités, et il ne lui reste pas un ami ; il n'a pu en acquérir un seul qui lui restât fidèle dans l'adversité.

BUTTLER. Il en trouve un ici sur lequel il comptait à peine.

GORDON. Il ne m'a accordé aucune faveur. Je doute même si jamais, dans les jours de son élévation, il s'est souvenu d'un ami de sa jeunesse ; car mon service me tenait éloigné de lui ; les murs de cette forteresse me dérobaient à ses yeux, et, dans cet obscur asile où sa faveur ne venait pas me chercher, je me suis conservé en silence un cœur sincère ; car, lorsqu'il m'a placé dans ce château, il était encore attaché à son devoir, et je ne trompe pas sa confiance en gardant fidèlement le poste qu'il remit à ma fidélité.

BUTTLER. Répondez : voulez-vous exécuter la sentence portée contre lui et me prêter votre appui pour l'arrêter ?

GORDON, *après un moment de silence et de réflexion, avec douleur.* Si les choses sont telles que vous le dites, s'il a trahi l'empereur son maître, vendu l'armée, s'il a voulu ouvrir les forteresses aux ennemis du royaume... alors il n'y a point de salut pour lui. Mais ce qui m'afflige, c'est de me voir choisi entre tous pour être l'instrument de sa ruine. Nous avons été pages dans le même temps à la cour de Burgau, moi j'étais le plus âgé.

BUTTLER. Je sais cela.

GORDON. Il y a de cela trente ans. Un esprit audacieux s'agitait déjà dans ce jeune homme de trente ans ; son caractère était plus sérieux que ne le comportait son âge, et sa pensée ne se dirigeait que vers de mâles et grandes choses. Il passait silencieux au milieu de nous, n'ayant de société que lui-même ; les jeux de l'enfance étaient pour lui sans attrait ; mais souvent quelque

chose de merveilleux le saisissait tout à coup ; un rayon brillant, une pensée profonde s'échappaient de son âme mystérieuse. Nous le regardions avec surprise, ne sachant si le délire ou si un dieu parlait par sa bouche.

BUTTLER. Ce fut là qu'étant un jour endormi sur une fenêtre, il tomba d'un deuxième étage et se releva sans s'être fait aucun mal. Dès ce jour, dit-on, on remarqua en lui des symptômes d'un esprit en désordre.

GORDON. Il est vrai que dès lors il devint profondément rêveur, il se fit catholique. Le prodige qui l'avait sauvé produisit en lui un merveilleux changement, il se regarda comme un être privilégié et favorisé ; avec l'audace d'un homme qui ne peut trébucher, il s'élança sur la corde vacillante de la vie humaine. Ensuite le sort nous éloigna l'un de l'autre ; il poursuivit sa route audacieuse, il arriva d'un pas rapide aux grands ; je le vis marcher avec une sorte de vertige, il devint comte, prince, duc, dictateur. Et maintenant tout est trop peu pour lui ; il étend la main vers la couronne des rois, et tombe dans un abîme sans fond.

BUTTLER. Brisons là... il vient.

SCÈNE III.

Les précédents ; WALLENSTEIN, causant avec LE BOURGMESTRE D'ÉGRA.

WALLENSTEIN. Votre ville était autrefois une ville libre ; je vois que vous portez dans vos armes une moitié d'aigle ; mais pourquoi seulement une moitié ?

LE BOURGMESTRE. Elle était ville libre et impériale, mais il y a environ deux cents ans qu'elle a été engagée à la couronne de Bohême ; voilà pourquoi nous ne portons plus qu'une moitié d'aigle, jusqu'à ce que l'empire nous rachète.

WALLENSTEIN. Vous méritez la liberté. Conduisez-vous

seulement bien, ne prêtez pas l'oreille aux propos séditioneux. A combien s'élèvent vos impôts ?

LE BOURGMESTRE, *haussant les épaules*. Si haut qu'à peine pouvons-nous les supporter. La garnison vit aussi à nos dépens.

WALLENSTEIN. Vous serez soulagés. Dites-moi, y a-t-il encore des protestants dans la ville ? (*Le bourgmestre hésite.*) Oui, oui, je le sais, il y en a encore beaucoup qui se cachent dans ces murs. Oui, avouez-le franchement... vous-même, n'est-ce pas ? (*Il le regarde fixement ; le bourgmestre semble effrayé.*) Ne craignez rien, je hais les jésuites. Si cela dépendait de moi, il y a longtemps qu'ils seraient bannis du royaume... Le Missel ou la Bible, que m'importe?... Je l'ai assez montré ; j'ai moi-même fait bâtir à Glogau une église pour les luthériens. Dites-moi, bourgmestre, comment vous appelez-vous ?

LE BOURGMESTRE. Pachhalbel, mon prince.

WALLENSTEIN. Écoutez, mais ne répétez pas ce que je vais vous dire en confidence. (*Il lui pose la main sur l'épaule avec une espèce de solennité.*) L'accomplissement des temps est venu, bourgmestre ; ceux qui sont abaissés seront élevés, et ceux qui sont élevés seront abaissés. Gardez cela pour vous. La puissance espagnole touche à sa fin, un nouvel ordre de choses va commencer. N'avez-vous pas vu récemment trois lunes au ciel ?

LE BOURGMESTRE. Oui, avec effroi.

WALLENSTEIN. Deux changèrent de forme, devinrent parcellées à des poignards sanglants et disparurent ; celle du milieu seulement resta telle qu'elle était et garda sa clarté.

LE BOURGMESTRE. Nous croyions que ce présage se rapportait aux Turcs.

WALLENSTEIN. Aux Turcs ? Non, deux empires périront par le fer ; l'un à l'est, et l'autre à l'ouest. C'est moi qui vous le dis, et la croyance luthérienne subsis-

tera seule. (*Il remarque Buttler et Gordon.*) Pendant que nous étions en route pour venir ici, nous avons entendu une forte fusillade à gauche. L'avez-vous aussi entendue dans la forteresse?

GORDON. Oui, mon général. Le vent nous apportait le bruit du côté du sud.

BUTTLER. Il paraissait venir de Neustadt ou de Weiden.

WALLENSTEIN. C'est le chemin par où doivent venir les Suédois. La garnison est-elle forte?

GORDON. Elle se compose de huit cents hommes en état de servir; les autres sont invalides.

WALLENSTEIN. Et combien y en a-t-il à Joachimsthal?

GORDON. J'ai envoyé deux cents arquebusiers pour renforcer ce poste contre les Suédois.

WALLENSTEIN. J'approuve votre précaution. On a aussi travaillé aux remparts, j'ai vu cela en passant.

GORDON. Le rhingrave nous serrait de près, et j'ai fait à la hâte élever deux redoutes.

WALLENSTEIN. Vous servez fidèlement l'empereur, je suis content de vous. (*A Buttler.*) Vous retirerez le poste de Joachimsthal, ainsi que tous ceux qui pourraient s'opposer à l'ennemi. (*A Gordon.*) Commandant, je remets à vos fidèles mains ma femme, ma fille et ma sœur. Je ne compte pas séjourner ici, j'attends seulement des lettres, et dès que je les aurai reçues, je quitterai la ville avec tous les régiments.

SCÈNE IV.

Les précédents, TERZKY.

TERZKY. Message heureux! bonne nouvelle!

WALLENSTEIN. Quelle nouvelle nous apportes-tu?

TERZKY. Il y a eu une bataille à Neustadt, et les Suédois ont remporté la victoire.

WALLENSTEIN. Que dis-tu? d'où te vient cette nouvelle?

TERZKY. Un paysan l'a apportée de Tirschenreut. Le combat a commencé après le coucher du soleil. Une troupe d'Impériaux venant de Tachau a voulu forcer les retranchements des Suédois. Le feu a duré deux heures ; mille Impériaux et le colonel sont restés sur le champ de bataille. Il n'a pas su m'en dire davantage.

WALLENSTEIN. Comment les troupes impériales se trouvaient-elles à Neustadt ? Altringer était encore hier à quatorze milles d'ici ; il faudrait qu'il eût des ailes. Les troupes de Galas se dirigent vers Frauenberg et ne sont pas encore toutes réunies. Suys se serait-il risqué si loin ? cela ne peut pas être. (*Illo paraît.*)

TERZKY. Nous le saurons bientôt ; je vois venir Illo joyeux et en toute hâte.

SCÈNE V.

Les précédents, ILLO.

ILLO, à Wallenstein. Un cavalier est là et demande à vous parler.

TERZKY. La nouvelle de la victoire s'est-elle confirmée ? Parlez.

WALLENSTEIN. D'où vient ce cavalier et que veut-il ?

ILLO. Il est envoyé par le rhingrave , et je puis vous dire d'avance l'objet de son message. Les Suédois ne sont plus qu'à cinq milles d'ici. Piccolomini les a attaqués près de Neustadt avec sa cavalerie. Le carnage a été terrible, mais enfin le nombre l'a emporté ; tous les cuirassiers de Pappenheim et Max qui les conduisait sont restés sur le champ de bataille.

WALLENSTEIN. Où est le messager ? Amenez-le-moi. (*Il veut sortir ; au même instant, mademoiselle de Neubrunn se précipite dans la chambre, suivie de quelques domestiques qui courent éperdus.*)

MADemoiselle DE NEUBRUNN. Au secours ! au secours !

ILLO *et* TERZKY. Qu'y a-t-il donc ?

MADemoisELLE DE NEUBRUNN. Mademoiselle !...

WALLENSTEIN *et* TERZKY. Sait-elle ?...

MADemoisELLE DE NEUBRUNN. Elle veut mourir.

(*Elle sort. Wallenstein, Terzky et Illo la suivent.*)

SCÈNE VI.

BUTTLER *et* GORDON.

GORDON, *avec surprise*. Expliquez-moi ce que signifie ce mouvement.

BUTTLER. Elle a perdu l'homme qu'elle aimait, ce Piccolomini qui vient de périr.

GORDON. Malheureuse jeune fille !

BUTTLER. Vous avez entendu la nouvelle apportée par Illo, les Suédois victorieux s'approchent ?

GORDON. Oui, j'ai bien entendu.

BUTTLER. Ils ont douze régiments, et le duc en a cinq près d'ici pour le protéger. Moi, je n'ai que le mien, et la garnison ne se compose pas de deux cents hommes.

GORDON. Cela est vrai.

BUTTLER. Avec une si petite troupe il n'est pas possible de garder un tel prisonnier d'État.

GORDON. Je le crois.

BUTTLER. L'armée aurait bientôt désarmé notre faible troupe et délivré notre captif.

GORDON. Je le crains.

BUTTLER, *après un moment de silence*. Savez-vous que je me suis rendu caution du succès, que j'ai engagé ma tête pour la sienne ? De quelque façon que ce soit, il faut que je tienne ma parole ; et, si on ne peut le garder vivant, on le gardera certainement mort.

GORDON. Vous ai-je compris ? Juste Dieu ! vous pourriez...

BUTTLER. Il faut qu'il meure.

GORDON. Vous pourriez ?...

BUTTLER. Lui ou moi ; il a vu son dernier matin.

GORDON. Voulez-vous le tuer ?

BUTTLER. C'est mon dessein.

GORDON. Lui qui se repose sur votre fidélité !

BUTTLER. C'est son mauvais sort.

GORDON. La personne sacrée du général !...

BUTTLER. Il ne l'est plus.

GORDON. Aucun crime ne peut effacer en lui ce qu'il a été. Et sans jugement ?...

BUTTLER. L'exécution tiendra lieu de sentence.

GORDON. Ce serait un assassinat et non un acte de justice, car la justice doit aussi entendre les plus coupables.

BUTTLER. Le crime est évident, l'empereur a jugé, et nous ne faisons qu'exécuter sa volonté.

GORDON. Il ne faut pas se hâter d'obéir à un arrêt sanglant ; on rétracte une parole, mais on ne peut rendre la vie.

BUTTLER. Les serviteurs empressés plaisent aux rois.

GORDON. Un homme de cœur ne veut pas faire le service de bourreau.

BUTTLER. Un homme courageux ne tremble pas devant une action hardie.

GORDON. On expose avec courage sa vie, mais non pas sa conscience.

BUTTLER. Quoi ! faut-il le laisser libre d'allumer de nouveau la flamme d'une guerre qui ne pourra plus s'éteindre ?

GORDON. Faites-le prisonnier, mais ne le tuez pas. N'anéantissez pas par un acte sanglant tout espoir de miséricorde.

BUTTLER. Si l'armée de l'empereur n'avait pas été battue, nous pourrions le retenir vivant.

GORDON. Oh ! pourquoi lui ai-je ouvert cette forteresse ?

BUTTLER. Ce n'est pas le lieu, c'est la destinée qui cause sa mort.

GORDON. J'aurais succombé honorablement sur ses remparts en défendant la forteresse de l'empereur.

BUTTLER. Et des milliers de braves gens auraient péri !

GORDON. En faisant leur devoir. Une telle mort honore l'homme ; mais la nature a maudit le noir assassinat.

BUTTLER, *montrant un écrit*. Voici l'ordre qui nous prescrit de nous emparer de lui ; il s'adresse à vous comme à moi. Voulez-vous répondre des suites, si par notre faute il s'échappe et rejoint les ennemis ?

GORDON. Moi ! pauvre homme sans pouvoir ! Ô Dieu !

BUTTLER. Prenez le fait sur vous ; chargez-vous des suites ; arrive que pourra , je mets tout sur votre compte.

GORDON. O Dieu du ciel !

BUTTLER. Savez-vous un autre moyen d'accomplir la volonté de l'empereur ? Parlez, car je veux le renverser, mais non le détruire.

GORDON. O Dieu ! je vois aussi clairement que vous ce qui peut arriver, mais mon cœur n'a pas les mêmes sentiments.

BUTTLER. Il faudra aussi que cet Illo et ce Torzky périssent si le duc succombe.

GORDON. Ah ! ce ne sont pas ceux-là que je regrette. C'est la perversité de leur cœur et non la puissance des astres qui les a entraînés ; ce sont eux qui ont jeté dans son âme paisible le germe des mauvaises passions, qui avec une maudite vigilance ont nourri en lui ce fruit de malheur. Puissent-ils recueillir bientôt la récompense de leurs funestes services !

BUTTLER. Aussi la mort les atteindra-t-elle avant lui. Tout est déjà préparé. Ce soir, au milieu de la joie d'un festin, nous comptons nous emparer d'eux et les conduire au château ; mais j'avais un plus court parti. Je vais à l'instant donner les ordres nécessaires.

SCÈNE VII.

Les précédents ; ILLO, TERZKY.

TERZKY. Bientôt tout va prendre une autre marche ; demain douze mille braves Suédois arrivent ici, et puis droit à Vienne. Allons, mon vieux camarade, ne montrez pas à cette bonne nouvelle un visage si sévère.

ILLO. C'est maintenant à nous à prescrire des conditions, à nous venger des perfides, des misérables qui nous ont abandonnés. L'un d'eux, Piccolomini, a déjà expié sa conduite. Puisse-t-il en arriver autant à tous ceux qui ont de mauvaises intentions envers nous ! Ce combat sera triste pour le vieux Piccolomini ; il s'est tourmenté toute sa vie pour ériger le titre de comte que porte sa maison en celui de prince, et le voilà qui enterre son fils unique.

BUTTLER. Le sort de cet héroïque jeune homme est malheureux ; le duc lui-même en est touché, on le voit bien.

ILLO. Écoutez, mon vieil ami, voilà ce qui ne m'a jamais plu dans le général ; c'était pour moi un perpétuel chagrin : il a toujours préféré ces Italiens, et maintenant encore, je le jure sur mon âme, il nous verrait volontiers mourir dix fois s'il pouvait faire revivre son ami.

TERZKY. Silence ! silence ! n'en parlons plus ; laissons les morts en paix. Aujourd'hui, il s'agit d'enivrer les vivants ; votre régiment veut nous donner une fête, nous passerons une joyeuse nuit de carnaval, et, quand viendra le jour, nous attendrons l'avant-garde suédoise le verre à la main.

ILLO. Oui, soyons gais aujourd'hui, car dans peu de jours nous aurons chaud ; cette épée ne se reposera pas avant de s'être baignée dans le sang autrichien.

GORDON. Fi ! monsieur le feld-maréchal, quel dis-

cours ! Pourquoi tant de colère contre votre empereur.

BUTTLER. Que cette victoire ne vous donne pas trop d'espérances ; songez avec quelle rapidité tourne la roue de la fortune, et l'empereur est encore trop puissant.

ILLO. L'empereur a des soldats, mais pas un général, car le roi Ferdinand de Hongrie ne comprend pas la guerre. Galas ? Il n'a point de bonheur et n'a fait jusqu'à présent que perdre des armées. Quant à ce serpent d'Octavio, il peut bien blesser Friedland par derrière, mais il ne pourrait lui résister en bataille rangée.

TERZKY. Croyez-moi, nous réussirons. La fortune n'abandonne pas le duc, et l'on sait que l'Autriche n'a jamais été victorieuse que par Wallenstein.

ILLO. Le prince aura bientôt réuni une grande armée ; sa vieille renommée attire les troupes sous ses drapeaux. Je vois revenir les jours d'autrefois ; il sera grand comme il l'a été. Ah ! comme ils seront confus, les insensés qui l'ont abandonné ! Il distribuera des terres à ses amis et récompensera avec une magnificence impériale ceux qui l'auront fidèlement servi. Mais nous, nous obtiendrons avant tous les autres sa faveur. (*A Gordon.*) Alors il pensera à vous aussi ; il vous tirera de cette forteresse et fera briller votre fidélité dans un poste plus élevé.

GORDON. Je suis satisfait, je ne désire pas monter plus haut. Plus grande est l'élévation, plus profonde est la chute.

ILLO. Vous n'avez rien de plus à faire ici, car demain les Suédois entrent dans la forteresse. Venez, Terzky, il est temps d'aller souper ; qu'en pensez-vous ? Faisons illuminer la ville en l'honneur des Suédois, et celui qui ne l'illuminera pas est un Espagnol et un traître.

TERZKY. Non pas, cela ne plairait pas au duc.

ILLO. Quoi ! nous sommes les maîtres ici, et personne ne doit se déclarer Autrichien dans le lieu où nous

sommes maîtres. — Adieu, Gordon ; je vous recommande la place pour la dernière fois. Envoyez des patrouilles. Pour plus de sûreté, on peut encore changer le mot d'ordre. Au coup de dix heures, vous apporterez les clefs au duc lui-même, alors vous serez quitte de vos fonctions de gouverneur ; demain les Suédois entrent dans la forteresse.

TERZKY, à *Buttler*, en s'en allant. Vous viendrez au château ?

BUTTLE. J'y serai à temps.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

BUTTLE et GORDON.

GORDON, *les suivant des yeux*. Les malheureux ! Avec quelle imprévoyance ils vont, dans l'aveuglement, dans l'ivresse de leur triomphe, se jeter dans le piège qui leur est tendu ! Je ne puis les plaindre. Quel arrogant et présomptueux scélérat que cet Illo, qui veut se baigner dans le sang de son empereur !

BUTTLE. Faites ce qu'il vous a ordonné ; envoyez des patrouilles ; veillez à la sûreté de la place... Dès qu'ils seront montés au château, je le fermerai, afin que dans la ville on ne puisse rien entendre de ce qui s'y passera.

GORDON, *avec inquiétude*. Oh ! ne vous hâtez pas tant ; dites-moi d'abord...

BUTTLE. Vous l'avez entendu, la matinée de demain appartient aux Suédois. Nous n'avons que cette nuit à nous ; ils marchent vite, prévenons-les. Adieu.

GORDON. Hélas ! vos regards ne m'annonçant rien de bon. Promettez-moi...

BUTTLE. Le soleil est couché ; une nuit fatale s'avance... ses ténèbres font leur sécurité. Leur mauvaise étoile les livre sans défense entre nos mains. Au milieu de leur ivresse et de leur présomption, le fer aigu tran-

chera le fil de leur vie. Le prince a toujours été un habile calculateur ; de tout temps il a su compter, il a su disposer des hommes selon son but comme les pièces d'un échiquier ; il ne se faisait nul scrupule de jouer, de hasarder l'honneur, la dignité, la bonne renommée des autres. Sans cesse, sans cesse il a calculé ; à la fin son compte sera faux, car il aura tenu compte de sa vie au moment où elle arrive à son terme.

GORDON. Ne songez pas maintenant à ses fautes ; rappelez-vous sa grandeur, sa bonté, ses qualités aimables du cœur, toutes les nobles actions de sa vie, et que tout cela fasse tomber votre glaive déjà levé sur sa tête, comme si un ange venait demander grâce pour lui.

BUTTLER. Il est trop tard ; je n'éprouve aucune pitié, je n'ai que des pensées de sang. (*Prenant la main de Gordon.*) Gordon, je n'obéis pas à l'impulsion de la haine : je n'aime pas le duc et je n'ai nulle raison de l'aimer ; ce n'est cependant pas la haine qui fait de moi son meurtrier, c'est son mauvais destin, c'est le le malheur, c'est le concours fatal de circonstances qui m'entraînent. En vain l'homme s' imagine agir librement ; il est le jouet de l'aveugle puissance, de la terrible nécessité qui lui ôte la faculté de choisir. Que servirait au duc que mon cœur parlât pour lui ? Il faut qu'il meure par moi.

GORDON. Oh ! si votre cœur vous parle, suivez son impulsion. La voix du cœur est la voix de Dieu, et les calculs artificiels de la prudence sont l'œuvre de l'homme. Quel heureux résultat pouvez-vous attendre d'une action sanglante ? Oh ! l'effusion du sang ne produit rien de bon. Voudriez-vous vous élever par un tel moyen ? N'y pensez pas ; le meurtre peut quelquefois plaire aux rois, mais non pas le meurtrier.

BUTTLER. Vous ignorez... Ne m'interrogez pas... Pourquoi aussi les Suédois ont-ils remporté la victoire et s'avancent-ils si vite ? Je l'aurais volontiers livré à la clémence de l'empereur, car je ne désire pas répandre

son sang. Non, il pourrait vivre, mais il faut que j'accomplisse ma promesse ; il faut qu'il meure, ou... Ecoutez, je suis déshonoré si le prince nous échappe.

GORDON. Oh ! pour délivrer un tel homme...

BUTTLER, *vivement*. Quoi !

GORDON. Il mérite un sacrifice ; soyez généreux. C'est le cœur et non pas l'opinion qui honore l'homme.

BUTTLER, *froidement et avec orgueil*. C'est un grand seigneur, un prince ; moi je ne suis qu'un homme obscur ; est-ce là ce que vous voulez dire ? Et qu'importe au monde ? Pensez-vous qu'un homme de naissance inférieure s'illustre ou s'avilisse pourvu qu'un prince soit sauvé ? Chacun connaît sa propre valeur. A quel rang je me place moi-même, cela me regarde. Il n'y a pas un homme placé si haut sur la terre pour que je puisse me mépriser auprès de lui. C'est la volonté qui fait l'homme grand ou petit, et parce que je veux accomplir la mienne, il mourra.

GORDON. Oh ! je m'efforce d'émouvoir un rocher. Non, vous n'êtes pas de la race humaine. Je ne puis vous arrêter, mais puisse un dieu le sauver de vos mains terribles !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

Le théâtre représente l'appartement de la duchesse.

THÉCLA, *dans un fauteuil, pâle et les yeux fermés* ; LA DUCHESSE et MADEMOISELLE DE NEUBRUNN *empressées autour d'elle* ; WALLENSTEIN et LA COMTESSE.

WALLENSTEIN. Comment a-t-elle pu l'apprendre si tôt ?

LA COMTESSE. Elle semblait pressentir ce malheur. A la nouvelle d'une bataille où un colonel autrichien était tombé, je m'en suis aperçue à l'instant, elle a volé à l'encontre du messager suédois et lui a arraché prom-

ptement, par ses questions, le secret fatal. Nous avons remarqué trop tard son absence; nous avons couru pour la rejoindre; le messager la soutenait déjà évanouie dans ses bras.

WALLENSTEIN. Quel coup cette nouvelle imprévue a dû lui porter! Pauvre enfant! Comment se trouve-t-elle? Reprend-elle ses sens? (*Il se tourne vers la duchesse.*)

LA DUCHESSE. Elle ouvre les yeux.

LA COMTESSE. Elle vit.

THÉCLA, *regardant autour d'elle*. Où suis-je?

WALLENSTEIN *va à elle en lui tendant les bras*. Reviens à toi, Thécla. Sois ma courageuse fille. Regarde la figure de ta mère chérie, et ton père qui te soutient dans ses bras.

THÉCLA *se lève*. Où est-il? N'est-il plus ici?

LA DUCHESSE. Qui, ma fille?

THÉCLA. Celui qui a prononcé ces fatales paroles.

LA DUCHESSE. Oh! n'y pense pas, mon enfant. Détourne ton esprit de cette image.

WALLENSTEIN. Laissez-la parler de sa douleur, laissez-la se plaindre. Mêlez vos larmes aux siennes, car elle a un grand chagrin à supporter. Mais elle saura le souffrir, car ma Thécla a reçu de son père un cœur qui ne se laisse pas abattre.

THÉCLA. Je ne suis pas malade, j'ai la force de me soutenir. Pourquoi ma mère pleure-t-elle? l'ai-je effrayée? Voilà qui est passé, je me remets. (*Elle s'est levée et cherche quelqu'un dans la salle.*) Où est-il? Qu'on ne me le cache pas, j'ai assez de force pour l'entendre.

LA DUCHESSE. Non, Thécla, ce malheureux messager ne doit jamais reparaître à tes yeux.

THÉCLA. Mon père!...

WALLENSTEIN. Cher enfant!

THÉCLA. Je ne suis pas faible. Me voilà bientôt mieux remise encore, accordez-moi une grâce.

WALLENSTEIN. Parle.

THÉCLA. Permettez qu'on appelle cet étranger, que je puisse le recevoir seule et l'interroger.

LA DUCHESSE. Jamais.

LA COMTESSE. Non, n'écoutez pas cette prière, n'y cédez pas.

WALLENSTEIN. Pourquoi veux-tu lui parler, ma fille?

THÉCLA. Je serai plus calme quand je saurai tout. Je ne veux pas être trompée. Ma mère veut seulement me ménager, je ne veux pas qu'on me ménage. Je sais ce qu'il y a de plus terrible ; je ne puis rien entendre de plus affreux.

LA COMTESSE et LA DUCHESSE, à Wallenstein. N'y consentez pas.

THÉCLA. J'ai été surprise par mon effroi ; mon cœur m'a trahie en présence de cet étranger, il a été témoin de ma faiblesse. Oui, je suis tombée dans ses bras, j'en suis encore honteuse. Je veux me relever dans son opinion. Il faut nécessairement que je lui parle, pour qu'il n'emporte pas de moi une idée injuste.

WALLENSTEIN. Je trouve qu'elle a raison, et je suis porté à lui accorder sa demande. Rappelez-le.

(*Mademoiselle de Neubrunn sort.*)

LA DUCHESSE. Mais moi, ta mère, je veux être là.

THÉCLA. J'aimerais mieux lui parler seule, il me sera plus facile de me soutenir.

WALLENSTEIN, à la duchesse. Laissez-la faire, laissez-la lui parler seule. Il est des douleurs où l'homme ne peut trouver de secours qu'en lui-même, où le cœur fort veut être abandonné à sa propre force. C'est en elle-même et non pas dans le sein d'un autre qu'elle doit puiser la force nécessaire pour supporter un pareil coup. Elle est ma fille courageuse, elle ne doit pas se conduire comme une femme, mais comme une héroïne.

(*Il veut sortir.*)

LA COMTESSE le retient. Où allez-vous ? J'ai entendu dire à Terzky que vous vouliez sortir d'ici demain matin et nous laisser dans cette ville.

WALLENSTEIN. Oui, vous resterez sous la garde de braves gens.

LA COMTESSE. Oh ! prenez-nous avec vous, mon frère ; ne nous laissez pas dans cette sombre solitude attendre avec inquiétude l'issue des événements. On supporte facilement le malheur présent ; mais le doute et les angoisses de l'attente nous rendent affreux celui qui plane dans l'éloignement.

WALLENSTEIN. Qui parle de malheur ? Que vos paroles soient moins tristes. Pour moi, j'ai de tout autres espérances.

LA COMTESSE. Emmenez-moi donc avec vous. Ne nous laissez pas dans ce lieu de triste présage. Mon cœur est oppressé dans ces murailles, il me semble que je respire l'air d'une caverne de mort. Je ne puis vous dire comme je me trouve mal en ce lieu. Oh ! emmenez-nous. Venez, ma sœur, priez-le aussi de nous emmener. Venez à mon secours, ma chère nièce. Je changerai les mauvais présages de ce lieu, car il renfermera ce que j'ai de plus cher au monde.

MADemoisELLE DE NEUBRUNN *revient*. Voici l'officier suédois

WALLENSTEIN. Laissez-la seule avec lui.

(*Il sort.*)

LA DUCHESSE, à *Thécla*. Tu pâlis, mon enfant ; il est impossible que tu lui parles ; viens avec ta mère.

THÉCLA. Mademoiselle de Neubrunn restera près d'ici.

(*La duchesse et la comtesse sortent.*)

SCÈNE X.

THÉCLA, UN CAPITAINE SUÉDOIS, MADemoisELLE DE NEUBRUNN.

LE CAPITAINE *s'approche respectueusement*. Princesse, je dois vous demander pardon ; mon récit imprévu et irréfléchi..... Comment pouvais-je...

THÉCLA, *avec noblesse*. Vous avez été témoin de ma douleur ; un malheureux événement a fait de vous, d'un étranger, le confident de mon cœur.

LE CAPITAINE. Je crains que mon aspect ne vous soit odieux, car ma bouche a prononcé de tristes paroles.

THÉCLA. C'est ma faute, c'est moi-même qui vous les ai arrachées ; c'est la voix du destin qui les a proférées. Ma frayeur a interrompu votre récit ; je vous en prie, finissez-le.

LE CAPITAINE, *d'un air inquiet*. Princesse, je renouvellerai votre douleur.

THÉCLA. Je suis calme, je veux être calme. Comment cette bataille a-t-elle commencé ? Voulez-vous me le dire ?

LE CAPITAINE. Nous étions retranchés dans notre camp, et nous nous croyions à l'abri de toute attaque, lorsque vers le soir un nuage de poussière s'élève du côté de la forêt ; notre avant-garde se précipite dans nos retranchements en s'écriant : Voici l'ennemi ! A peine avons-nous eu le temps de monter à cheval, les cuirassiers de Pappenheim avaient déjà franchi la première enceinte, et cette troupe impétueuse traversait le fossé de notre camp. Mais leur courage irréflecti avait séparé les régiments ; l'infanterie était encore en arrière, et les cavaliers seuls suivaient leur chef téméraire. (*Thécla fait un mouvement ; le capitaine s'arrête jusqu'à ce qu'elle lui fasse signe de continuer.*) Notre cavalerie se rassemble de droite, de gauche ; nous les repoussons sur les fossés, où l'infanterie, qui s'était promptement rangée en bataille, leur oppose le rempart inexpugnable de ses hallebardes. Pressés de tous côtés dans cette terrible enceinte, ils ne peuvent ni avancer ni reculer. Alors le rhingrave crie à leur chef de se rendre, comme un brave général qui ne peut plus se défendre. Mais le colonel Piccolomini... (*Thécla chancelle et s'appuie sur un fauteuil.*) On le reconnaissait au cimier de son casque et à ses longs cheveux qui, dans sa course rapide,

flottaient sur ses épaules. Il montre le fossé, s'élance le premier, le fait franchir à son noble coursier; le régiment se précipite après lui, mais déjà son cheval avait été blessé; il écume, il s'emporte, il se cabre, il jette au loin son cavalier, et tous les chevaux du régiment, que le frein ne peut plus arrêter, lui passent sur le corps. (*Thécla, pendant ces dernières paroles, a laissé voir tous les signes d'une anxiété croissante; elle est saisie d'un tremblement violent; elle va s'évanouir; mademoiselle de Neubrunn accourt et la reçoit dans ses bras.*)

MADemoisELLE DE NEUBRUNN. Ma chère maîtresse !

LE CAPITAINE, *ému*. Je vais m'éloigner.

THÉCLA. Je suis bien, achevez.

LE CAPITAINE. Un désespoir furieux s'empare des soldats au moment où ils voient tomber leur chef; aucun d'eux ne songe plus à son propre salut; ils combattent comme des tigres féroces; leur résistance opiniâtre anime notre troupe, et le combat ne finit que lorsqu'ils ont tous succombé.

THÉCLA, *d'une voix tremblante*. Et où... où est-il?... Vous ne m'avez pas tout dit.

LE CAPITAINE, *après un moment de silence*. Ce matin nous avons célébré ses funérailles. Douze jeunes gens des plus nobles familles portaient le corps, et l'armée entière le suivait. Le cercueil était orné de lauriers, et le rhingrave, lui-même, y avait déposé son glaive victorieux. Les larmes ne lui ont pas manqué, car beaucoup d'entre nous ont éprouvé sa grandeur d'âme et connaissaient la douceur de son caractère. Chacun était touché de son sort. Le rhingrave aurait bien voulu le sauver, mais lui-même a couru à sa perte : on a dit qu'il voulait mourir.

MADemoisELLE DE NEUBRUNN, *à Thécla, qui s'est voilée le visage*. Ma chère maîtresse ! ma chère maîtresse ! ne fermez pas ainsi les yeux. Oh ! pourquoi avez-vous voulu subir cet entretien ?

THÉCLA. Où est son tombeau ?

LE CAPITAINE. Il est déposé dans l'église d'un cloître, près de Neustadt, jusqu'à ce que son père en dispose.

THÉCLA. Comment s'appelle ce cloître ?

LE CAPITAINE. Sainte-Catherine.

THÉCLA. Est-il loin d'ici ?

LE CAPITAINE. On compte sept milles.

THÉCLA. Quel chemin prend-t-on pour y aller ?

LE CAPITAINE. On passe par Tirschenreut et Folkenberg, à travers nos avant-postes.

THÉCLA. Qui les commande ?

LE CAPITAINE. Le colonel Seckendorf.

THÉCLA *s'approche de la table et prend dans sa cassette un anneau*. Vous m'avez vue dans ma douleur, et vous m'avez montré un cœur compatissant ; prenez ceci en mémoire de cet instant... Allez.

LE CAPITAINE. Princesse ! (*Thécla lui fait signe en silence de se retirer et le quitte. Le capitaine hésite et veut parler. Mademoiselle de Neubrunn répète le signe. Il sort.*)

SCÈNE XI.

THÉCLA, MADEMOISELLE DE NEUBRUNN.

THÉCLA, *se jetant au cou de mademoiselle de Neubrunn*. A présent, ma bonne Neubrunn, prouve-moi l'affection que tu m'as souvent exprimée ; montre-toi, ma fidèle amie, ma compagne. Il faut partir cette nuit même.

MADemoISELLE DE NEUBRUNN. Partir ! et pour quel lieu ?

THÉCLA. Pour quel lieu ? Il n'y en a plus qu'un seul au monde, c'est celui où l'on a déposé son cercueil.

MADemoISELLE DE NEUBRUNN. Oh ! que ferez-vous là, ma chère maitresse ?

THÉCLA. Ce que je ferai là, malheureuse ? Tu ne le demanderais pas si tu avais jamais aimé. C'est là, c'est là que se trouve tout ce qui reste de lui, c'est là pour

moi le seul endroit qui existe sur cette terre. Oh ! ne me retiens pas. Viens et fais tes préparatifs. Pensons aux moyens de fuir.

MADemoiselle DE NEUBRUNN. Mais songez-vous à la colère de votre père ?

THÉCLA. Je ne crains plus la colère d'aucun homme.

MADemoiselle DE NEUBRUNN. Et les railleries du monde, et les discours offensants de la médisance ?

THÉCLA. Je veux chercher celui qui n'est plus. Vais-je donc dans ses bras ?... O mon Dieu ! je veux seulement descendre dans le caveau de mon bien-aimé.

MADemoiselle DE NEUBRUNN. Et nous serons seules ? sans secours ? Deux faibles femmes !

THÉCLA. Nous prendrons des armes ; mon bras te protégera.

MADemoiselle DE NEUBRUNN. Par cette nuit obscure ?

THÉCLA. La nuit nous cachera.

MADemoiselle DE NEUBRUNN. Par ce temps orageux ?

THÉCLA. Était-il bien, lui, sous les pieds des chevaux ?

MADemoiselle DE NEUBRUNN. O Dieu ! et ces nombreux postes ennemis ! On ne nous laissera pas passer.

THÉCLA. Ce sont des hommes. Le malheur marche librement à travers le monde entier.

MADemoiselle DE NEUBRUNN. Le voyage est long.

THÉCLA. Le pèlerin compte-t-il la distance quand il s'en va vers les sanctuaires éloignés ?

MADemoiselle DE NEUBRUNN. Et comment sortir de cette ville ?

THÉCLA. L'or nous ouvrira les portes. Va seulement, va.

MADemoiselle DE NEUBRUNN. Et si l'on nous reconnaît ?

THÉCLA. Dans cette fugitive désespérée personne ne cherchera la fille de Friedland.

MADemoiselle DE NEUBRUNN. Où trouverons-nous des chevaux pour partir ?

THÉCLA. Mon écuyer nous les procurera. Va et appelle-le.

MADemoisELLE DE NEUBRUNN. Osera-t-il vous les donner à l'insu de son maître ?

THÉCLA. Oui, va seulement ; ne diffère pas.

MADemoisELLE DE NEUBRUNN. Hélas ! et que deviendra votre mère quand vous aurez disparu ?

THÉCLA, *réfléchissant et regardant devant elle avec douleur*. O ma mère !

MADemoisELLE DE NEUBRUNN. Elle a déjà tant souffert. cette bonne mère ! doit-elle encore recevoir ce dernier coup ?

THÉCLA. Je ne puis lui épargner cette douleur. Va seulement, va.

MADemoisELLE DE NEUBRUNN. Pensez bien à ce que vous faites.

THÉCLA. J'ai pensé à tout ce qui devait occuper ma pensée.

MADemoisELLE DE NEUBRUNN. Et quand nous serons là, que deviendrons-nous ?

THÉCLA. Quand nous serons là, un Dieu inspirera mon âme.

MADemoisELLE DE NEUBRUNN. Votre cœur est maintenant plein d'inquiétude, ma chère maîtresse ; ce n'est pas ce chemin qui vous conduira au repos.

THÉCLA. Au repos profond qu'il a trouvé. Oh ! va, hâte-toi, n'ajoute pas un mot. Je ne sais quelle puissance irrésistible m'attire vers son tombeau. Là, je serai soulagée pour un instant, les liens de la douleur qui m'oppressent se dénoueront, mes larmes couleront. Oh ! va, nous pourrions être depuis longtemps en route. Je ne trouverai point de repos tant que je serai dans ces murs. Il me semble qu'ils vont s'écrouler sur moi ; une force inconnue me pousse loin d'ici. Dieu ! quel sentiment j'éprouve ! Toute cette maison est remplie de sombres et pâles fantômes qui ne me laissent aucune

place..... Leur nombre monte, leur troupe effroyable chasse les vivants hors de ces murailles.

MADemoiselle DE NEUBRUNN. Vous me jetez dans l'anxiété et l'épouvante, mademoiselle. Je n'ose plus demeurer ici ; je sors et vais appeler Rosenberg.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

THÉCLA. C'est son esprit qui m'appelle, c'est cette troupe de fidèles soldats qui se sont sacrifiés pour lui et qui m'accusent d'un indigne retard. Ils n'ont pas voulu abandonner dans la mort celui qui pendant sa vie avait été leur chef. Voilà ce qu'ils ont fait, ces cœurs rudes, et moi je pourrais vivre ! Non. Cette couronne de lauriers qui ornait ton cercueil a été aussi tressée pour moi. Qu'est-ce que la vie sans le flambeau de l'amour ? je la rejette, puisqu'elle a perdu toute sa valeur. Oui, lorsque je t'ai trouvé, mon bien-aimé, la vie avait du prix à mes yeux ; un jour nouveau, un jour d'or se levait brillant devant moi. Pendant deux heures j'ai eu un rêve céleste. Lorsque je quittai le cloître, tu étais à l'entrée du monde, il me semblait éclatant de lumière ; tu étais là comme un bon ange pour me transporter, des jours innocents de l'enfance, jusqu'au sommet de la vie. Ma première sensation fut une joie céleste, mon premier regard rencontra ton cœur. *(Elle tombe dans une profonde rêverie, puis continue avec un sentiment de terreur.)* Mais voilà que la destinée arrive d'une main froide et cruelle ; elle saisit mon noble ami et le jette sous le pied meurtrier des chevaux. Tel est sur la terre le sort de tout ce qui est beau.

SCÈNE XIII.

THÉCLA, MADemoiselle DE NEUBRUNN, L'ÉCUYER.

MADemoiselle DE NEUBRUNN. Le voici, mademoiselle. Il agira selon votre volonté.

THÉCLA. Peux-tu nous procurer des chevaux, Rosenberg ?

L'ÉCUYER. Oui, mademoiselle.

THÉCLA. Veux-tu nous accompagner ?

L'ÉCUYER. Jusqu'au bout du monde.

THÉCLA. Mais tu ne pourras plus revenir auprès du duc.

L'ÉCUYER. Je resterai près de vous.

THÉCLA. Je te récompenserai et je te recommanderai à un autre maître. Peux-tu nous conduire secrètement hors de la forteresse.

L'ÉCUYER. Je le puis.

THÉCLA. Quand pourrais-je partir ?

L'ÉCUYER. A l'instant. Où allons-nous ?

THÉCLA. A... Dis-le-lui, Neubrunn.

MADemoiselle DE NEUBRUNN. A Neustadt.

L'ÉCUYER. C'est bien, je vais tout préparer. *(Il sort.)*

MADemoiselle DE NEUBRUNN. Hélas ! mademoiselle, voici votre mère.

THÉCLA. Dieu !

SCÈNE XIV.

Les précédents, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Il est loin. Je te trouve plus calme.

THÉCLA. Oui, ma mère ; laissez-moi maintenant me retirer avec mademoiselle de Neubrunn ; j'ai besoin de repos.

LA DUCHESSE. Je le crois, Thécla. Je sors consolée, car je puis tranquilliser ton père.

THÉCLA. Adieu donc, ma bonne mère ! *(Elle se jette à son cou et l'embrasse avec une vive émotion.)*

LA DUCHESSE. Tu n'es pas encore parfaitement tranquille, ma fille ; tu trembles, et j'entends ton cœur battre violemment contre le mien.

THÉCLA. Le sommeil me rendra le calme. Adieu, ma bonne mère ! *(Au moment où elle s'arrache des bras de sa mère, la toile tombe.)*

ACTE CINQUIÈME.

L'appartement de Butler.

SCÈNE I.

BUTTLER, LE MAJOR GÉRALDIN.

BUTTLER. Vous choisirez douze braves dragons ; vous les armerez de piques, car on ne doit pas tirer un seul coup. Vous les placerez près de la salle à manger, et aussitôt que la table sera desservie, vous entrerez en criant : Qui est fidèle à l'empereur ? Je renverserai la table ; alors vous vous jetterez sur eux et vous les frapperez. Le château est fermé et gardé de façon à ce que le bruit ne parvienne pas jusqu'au prince. Avez-vous averti le capitaine Deveroux et Macdonald ?

GÉRALDIN. Ils seront ici à l'instant.

(*Il sort.*)

BUTTLER. Il faut se hâter, les bourgeois se déclarent aussi pour lui. Je ne sais quel esprit de vertige a saisi toute la ville. Ils voient dans le duc un pacificateur, le fondateur d'un nouvel âge d'or. Les magistrats ont distribué des armes, et plus de cent bourgeois se sont offerts pour lui servir de garde. Il importe donc d'agir promptement, car les ennemis nous menacent au dedans et au dehors.

SCÈNE II.

BUTTLER, LE CAPITAINE DEVEROUX et MACDONALD.

MACDONALD. Nous voici, mon général.

DEVEROUX. Quel est le mot de ralliement ?

BUTTLER. Vive l'empereur !

TOUS DEUX, *se reculant*. Comment ?

BUTTLER. Vive la maison d'Autriche !

DEVEROUX. N'est-ce pas à Friedland que nous avons juré fidélité ?

MACDONALD. Ne sommes-nous pas venus ici pour le protéger ?

BUTTLER. Nous ? protéger un ennemi, un traître à l'empire ?

DEVEROUX. Vous nous avez prescrit des devoirs envers lui.

MACDONALD. Et vous l'avez suivi jusqu'à Égra.

BUTTLER. J'ai agi ainsi pour le perdre plus sûrement.

DEVEROUX. Ah ! vraiment !

MACDONALD. C'est autre chose.

BUTTLER, à Deveroux. Misérable ! peux-tu renoncer si facilement à tes devoirs et à tes drapeaux ?

DEVEROUX. Par le diable ! général, je suivais votre exemple ; je me disais, si celui-là est un traître, je puis bien l'être aussi.

MACDONALD. Nous n'avons pas à réfléchir après vous ; c'est votre affaire. Vous êtes le général, vous commandez, nous vous suivons, fallût-il aller jusque dans l'enfer.

BUTTLER, d'un ton plus doux. C'est bien, nous nous connaissons l'un l'autre.

MACDONALD. Oui, je le crois.

DEVEROUX. Nous sommes des soldats de fortune, et nous appartenons au plus offrant.

MACDONALD. Oui, c'est comme il le dit.

BUTTLER. Maintenant vous devez être de braves soldats.

DEVEROUX. Nous le serons volontiers.

BUTTLER. Et faire votre fortune.

MACDONALD. Ceci vaut encore mieux.

BUTTLER. Écoutez-moi !

TOUS DEUX. Nous écoutons.

BUTTLER. La volonté, l'ordre de l'empereur est que l'on s'empare de Friedland, mort ou vif.

DEVEROUX. Sa lettre le dit ainsi.

MACDONALD. Oui, mort ou vif.

BUTTLER. Et une large récompense en terre et en argent est réservée à celui qui accomplira cet ordre.

DEVEROUX. Cela sonne bien. Les paroles qui viennent de là sont toujours superbes. Oui, oui, nous le savons déjà ; quelques chaînes d'or, un méchant cheval, un parchemin ou quelque chose de la même nature... Le prince paye mieux.

MACDONALD. Oui, il est splendide.

BUTTLER. C'en est fait de lui ; l'étoile de son bonheur est tombée.

MACDONALD. Est-ce sûr ?

BUTTLER. Je vous le dis.

DEVEROUX. Son bonheur serait-il passé ?

BUTTLER. Passé à jamais. Il est aussi pauvre que nous.

MACDONALD. Aussi pauvre que nous ?

DEVEROUX. Alors, Macdonald, il faut le quitter.

BUTTLER. Vingt mille hommes l'ont déjà quitté. Il faut faire quelque chose de plus, mon ami ; un coup net et prompt. Il faut le tuer. (*Tous deux reculent.*)

TOUS DEUX. Le tuer ?

BUTTLER. Le tuer, vous dis-je, et je vous ai choisis pour cela.

TOUS DEUX. Nous ?

BUTTLER. Vous, vous, capitaine Deveroux et Macdonald.

DEVEROUX, *après un moment de silence*. Choisissez-en un autre.

MACDONALD. Oui, choisissez-en un autre.

BUTTLER, *à Deveroux*. Cela t'effraye, pauvre homme que tu es ! Quoi ! tu as déjà plus de trente meurtres sur la conscience !

DEVEROUX. Mettre la main sur mon général ! Pensez-y donc.

MACDONALD. Celui à qui nous avons prêté serment !

BUTTLER. Le serment est nul, puisqu'il manque à sa foi.

DEVEROUX. Écoutez, général, cela me paraît pourtant trop affreux.

MACDONALD. Oui, c'est vrai. On a aussi une conscience.

DEVEROUX. Si ce n'était pas le chef qui nous a commandés si longtemps et qui nous imposait le respect !...

BUTTLER. Est-ce là la difficulté ?

DEVEROUX. Écoutez, pour celui-là c'est inutile ; si le service de l'empereur l'exigeait, je pourrais plonger mon épée dans les entrailles de mon propre fils... Mais, voyez, nous sommes soldats, et assassiner le général, c'est un péché, un crime dont pas un moine ne peut vous absoudre.

BUTTLER. Je suis ton pape et je t'absous. Décidez-vous de suite.

DEVEROUX, *d'un ton sérieux*. Cela ne se peut.

MACDONALD. Non, cela ne se peut.

BUTTLER. Eh bien ! soit ; envoyez-moi Pestalutz.

DEVEROUX, *surpris*. Pestalutz !... Oh !

MACDONALD. Que lui voulez-vous ?

BUTTLER. Puisque vous me refusez, j'en trouverai assez d'autres.

DEVEROUX. Non, non ; s'il doit périr, nous pouvons tout aussi bien que d'autres gagner la récompense promise. Qu'en penses-tu, camarade Macdonald ?

MACDONALD. Oui, s'il doit périr, s'il ne peut en être autrement, je ne veux pas laisser ce profit à Pestalutz.

DEVEROUX, *après un moment de réflexion*. Quand doit-il périr ?

BUTTLER. Cette nuit, car demain les Suédois seront aux portes de la ville.

DEVEROUX. Réponds-tu des suites, général ?

BUTTLER. Je réponds de tout.

DEVEROUX. Est-ce la volonté de l'empereur ? sa franche et expresse volonté ? On aime quelquefois le meurtre, et l'on punit le meurtrier.

BUTTLER. L'ordre dit : « Vivant ou mort. » On ne peut le livrer vivant, vous le voyez vous-mêmes.

DEVEROUX. Eh bien ! mort, mort donc. Mais comment arriverons-nous jusqu'à lui ? la ville est pleine de soldats de Terzky.

MACDONALD. Et ensuite restent Illo et Terzky.

BUTTLER. On commencera par eux, cela s'entend.

DEVEROUX. Quoi ! doivent-ils aussi périr.

BUTTLER. Les premiers.

MACDONALD. Écoute, Deveroux : ce sera une nuit sanglante.

DEVEROUX. Avez-vous déjà un homme pour ceux-là ? Confiez-les-moi.

BUTTLER. Le major Géraldin s'en est chargé. Aujourd'hui il y aura un grand repas au château, on les surprendra à table, on les égorgera. Pestalutz et Lesley y seront.

DEVEROUX. Écoutez, général, cela vous est indifférent, laissez-moi changer de rôle avec Géraldin.

BUTTLER. Il y a moins de danger avec le duc.

DEVEROUX. Du danger ! Diable ! quel idée avez-vous donc de moi ? C'est le regard du duc, et non pas son épée, que je crains.

BUTTLER. Quel mal peut te faire son regard ?

DEVEROUX. De par tous les diables ! vous savez que je ne suis pas un lâche. Mais voyez, il n'y a pas huit jours que le duc m'a fait remettre vingt pièces d'or pour acheter cet habit d'hiver que je porte, et quand il me verra avancer avec ma pique, s'il jette les yeux sur ce vêtement, eh bien ! ... eh bien ! ... que le diable m'emporte ! je ne suis pas un lâche.

BUTTLER. Le duc t'a donné ce vêtement d'hiver, et pour cela tu hésites, pauvre diable, à lui passer l'épée à travers le corps ? L'empereur lui avait donné un vêtement bien meilleur, le manteau de prince, et comment l'en a-t-il remercié ? Par la révolte et la trahison.

DEVEROUX. Cela est vrai, au diable la reconnaissance ! Je le tuerais.

BUTTLER. Et si tu veux apaiser ta conscience, tu n'as qu'à retirer cet habit, et alors tu agiras librement et avec courage.

MACDONALD. Oui, mais il faut penser encore à une chose.

BUTTLER. A quoi donc, Macdonald?

MACDONALD. Que servent les armes contre lui ? Il est garanti de toute blessure par enchantement.

BUTTLER, *avec colère*. Comment ! il est ?...

MACDONALD. Oui, à l'épreuve de la balle et du glaive. Il est ensorcelé et protégé par un art diabolique. Son corps, je vous le dis, est invulnérable.

DEVEROUX. Oui, oui, il y avait aussi à Ingolstadt un tel homme ; sa peau était dure comme l'acier, si bien qu'il fallut l'assommer à coups de crosse de fusil.

MACDONALD. Écoutez ce que je veux faire.

DEVEROUX. Parle.

MACDONALD. Je connais ici dans le couvent un frère dominicain qui est de notre pays ; il trempera notre épée et notre pique dans l'eau bénite, il prononcera là-dessus des paroles puissantes, et cela l'emporte sur les enchantements.

BUTTLER. C'est bien, Macdonald. Maintenant, allez. Choisissez dans votre régiment vingt, trente bons gailards, faites leur prêter serment à l'empereur. Quand onze heures seront sonnées, quand les premières patrouilles auront passé, conduisez-les en silence à la maison, je ne serai moi-même pas loin de là.

DEVEROUX. Comment pourrons-nous traverser les archers et les sentinelles qui sont de garde dans la cour intérieure ?

BUTTLER. J'ai examiné l'état des lieux, je vous conduirai par une porte de derrière qui n'est gardée que par un seul homme. Mon rang et mes fonctions me permettent d'entrer à toute heure chez le duc ; je vous précéderai, et, frappant d'un coup de poignard l'archer, je vous ouvrirai la route.

DEVEROUX. Et quand nous serons en haut, comment arriverons-nous dans la chambre à coucher du prince sans que les domestiques s'éveillent et appellent au secours ? car il a avec lui une suite nombreuse.

BUTTLER. Tous les domestiques logent dans l'aile droite ; il hait le bruit, et habite seul l'aile gauche.

DEVEROUX. Je voudrais que cela fût fini, Macdonald... Par le diable ! cela produit sur moi un singulier effet.

MACDONALD. Et sur moi aussi. C'est pourtant un trop grand personnage. On nous regardera comme deux scélérats.

BUTTLER. Au milieu des honneurs, des richesses, du luxe, vous pourrez vous moquer de l'opinion et du jugement des hommes.

DEVEROUX. Si nous étions seulement certains que cela n'est pas contre l'honneur...

BUTTLER. Soyez sans inquiétude : vous sauverez Ferdinand, son empire et sa couronne. La récompense ne sera pas mince.

DEVEROUX. Son but est donc de détrôner l'empereur ?

BUTTLER. Oui, de lui arracher la couronne et la vie.

DEVEROUX. Ainsi, il aurait péri par la main du bourreau si nous l'avions conduit vivant à Vienne.

BUTTLER. Il ne pouvait échapper à cette destinée.

DEVEROUX. Viens, Macdonald ; il périra comme un général : il tombera honorablement sous la main des soldats. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Le théâtre représente une salle aboutissant à une galerie qui s'étend au loin.

WALLENSTEIN, assis près d'une table ; LE CAPITAINE SUÉDOIS, debout devant lui. Un instant après, LA COMTESSE TERZKY.

WALLENSTEIN. Saluez pour moi votre général. Je

prends part à votre heureux succès, et, si vous ne me voyez pas montrer autant de joie que je dois en éprouver après cette victoire, croyez que ce n'est pas faute de bonne volonté, car désormais nous devons nous réjouir des mêmes succès. Adieu, je vous remercie de vos soins. La forteresse vous sera ouverte demain matin quand vous arriverez. (*Le capitaine suédois sort ; Wallenstein reste absorbé dans ses pensées, la tête appuyée sur sa main et regardant fixement devant lui. La comtesse Terzky s'avance, reste un instant près de lui sans qu'il la voie. Enfin il l'aperçoit, fait un mouvement, et se remet de suite.*) Venez-vous de la voir ? Se remet-elle ? Que fait-elle ?

LA COMTESSE. Elle s'est trouvée plus calme après cet entretien, au dire de ma sœur. A présent elle dort.

WALLENSTEIN. Sa douleur deviendra plus douce, elle pleurera.

LA COMTESSE. Et vous, mon frère, je ne vous trouve pas tel que vous étiez autrefois. Après une victoire, je m'attendais à vous voir plus gai. Demeurez ferme, soutenez votre courage, car vous êtes notre flambeau et notre salut.

WALLENSTEIN. Soyez tranquille, je n'ai rien. Où est votre mari ?

LA COMTESSE. Il assiste à un repas avec Illo.

WALLENSTEIN *se lève, et fait quelques pas dans la salle.* La nuit est déjà sombre, retirez-vous dans votre chambre.

LA COMTESSE. Oh ! ne me dites pas de m'éloigner, laissez-moi rester près de vous.

WALLENSTEIN *s'avance près de la fenêtre.* Il y a un grand mouvement dans le ciel, le vent agite l'étendard de la tour, les nuages passent rapidement, le disque de la lune jette à travers la nuit une clarté vacillante et incertaine. On ne voit pas une étoile ; seulement on aperçoit une lueur terne ; c'est celle de Calliope, c'est là qu'est Jupiter ; mais l'obscurité produite par les

nuages le cache entièrement. (*Il tombe dans une rêverie profonde, et continue à regarder devant lui.*)

LA COMTESSE, *remarquant sa tristesse, le prend par la main.* A quoi pensez-vous ?

WALLENSTEIN. Il me semble que si je voyais cet astre je serais mieux. C'est l'étoile qui préside à ma vie, et souvent son aspect m'a donné une force merveilleuse.

LA COMTESSE. Vous le reverrez.

WALLENSTEIN, *qui de nouveau retombe dans une profonde préoccupation, se retourne vers la comtesse.* Le revoir ? Oh ! plus jamais !

LA COMTESSE. Comment ?

WALLENSTEIN. Il n'est plus... il est dans la poussière.

LA COMTESSE. A qui pensez-vous donc ?

WALLENSTEIN. Il est heureux, son sort est accompli ; il n'a plus à attendre l'avenir, le destin ne le trompera plus ; sa vie est là pure et brillante, nulle tache sombre n'y a été empreinte, et nulle heure d'adversité ne sonnera plus pour lui. Élevé au-dessus de la crainte et des désirs, il n'appartient plus aux planètes mobiles et trompeuses. Oh ! il est heureux, et nous, qui sait ce que nous réserve l'heure qui s'avance couverte d'un voile obscur ?

LA COMTESSE. Vous parlez de Piccolomini ; comment est-il mort ? Le messager vous quittait précisément lorsque je suis entrée. (*Wallenstein lui fait signe avec la main de se taire.*) Oh ! ne détournez pas vos regards en arrière, laissez-moi plutôt contempler dans l'avenir les jours de calme ; réjouissez-vous de cette victoire, oubliez ce qu'elle vous a coûté. Ce n'est pas aujourd'hui que votre ami vous a été enlevé ; il était mort pour vous le jour où il vous a quitté.

WALLENSTEIN. Je supporterai cette douleur, je le sais, car quelle douleur l'homme ne peut-il pas supporter ? Il apprend à se déshabituer des choses les plus élevées comme des plus vulgaires, tant la force du temps le subjugué. Mais je sens bien ce que j'ai perdu en lui !

La fleur de ma vie est tombée, et je vois devant moi mes jours tristes et décolorés ; car il était à mes côtés comme l'image de ma jeunesse. Pour moi, il faisait de la réalité un songe, et me montrait la nature vulgaire des choses à travers les rayons dorés de l'aurore. Les images journalières et monotones de la vie s'élevaient à mes yeux par l'effet de ses tendres sentiments. Qu'importe où aboutiront maintenant mes efforts ! le beau a disparu de mon existence, il ne reviendra plus : car un ami est au-dessus de toute espèce de bonheur ; c'est lui qui le crée en le comprenant, qui l'augmente en le partageant.

LA COMTESSE. Ne désespérez pas de votre propre force. Votre cœur est assez riche pour se suffire à lui-même. Vous aimez et vous estimez en lui la vertu que vous aviez vous-même implantée et développée en lui.

WALLENSTEIN, *allant à la porte*. Qui vient nous troubler si tard dans la nuit ? C'est le commandant ; il apporte les clefs de la forteresse ! Laissez-nous, ma sœur, il est près de minuit.

LA COMTESSE. Oh ! j'ai tant de peine à m'éloigner de vous aujourd'hui. L'inquiétude et la crainte m'agitent.

WALLENSTEIN. De la crainte ! et pourquoi ?

LA COMTESSE. Vous pourriez partir tout-à-coup cette nuit, et au réveil nous ne vous trouverions plus.

WALLENSTEIN. Quelle idée !

LA COMTESSE. Oh ! mon âme est depuis longtemps agitée par de sombres pressentiments, et si, lorsque je suis éveillée, je parviens à les combattre, ils reviennent opprimer mon cœur par des rêves sinistres. La nuit dernière je vous ai vu assis à table, richement paré avec votre première épouse.

WALLENSTEIN. Le songe est d'un heureux augure, car c'est ce mariage qui a été l'origine de mon bonheur.

LA COMTESSE. Et aujourd'hui j'ai rêvé que je vous cherchais dans votre chambre..... Au moment où j'entraîs, cette chambre n'existait plus, et je ne voyais que

la chartreuse de Githschin, que vous avez fondée et où vous voulez être enseveli.

WALLENSTEIN. Et tout cela occupe votre esprit ?

LA COMTESSE. Comment ! ne croyez-vous pas qu'il y a dans les songes une voix prophétique qui nous parle ?

WALLENSTEIN. Oui, il y a de telles voix sans doute ; mais je ne puis appeler voix prophétiques que celles qui nous annoncent un sort inévitable. De même que le soleil se montre dans un cercle de vapeurs avant de s'élever à l'horizon, de même les grands événements sont précédés par des apparitions, et ce qui doit arriver demain se fait déjà pressentir aujourd'hui. J'ai toujours été frappé du récit de la mort de Henri IV. Le roi sentait, dit-on, la pression d'un poignard sur son sein longtemps avant que Ravaillac en fût armé. Le repos l'avait fui, l'inquiétude le poursuivait dans le Louvre, et le chassa dehors. Les apprêts du couronnement de la reine ressemblaient pour lui à ceux d'un convoi funèbre, et il entendait d'une oreille inquiète les pas du meurtrier qui le cherchait dans les rues de Paris.

LA COMTESSE. Et cette voix intérieure et prophétique ne vous dit rien ?

WALLENSTEIN. Rien. Soyez tranquille.

LA COMTESSE, *toujours absorbée dans de sombres pensées*. Une autre fois vous couriez devant moi, je vous suivais à la hâte, le long d'une grande galerie, à travers de vastes salles qui ne finissaient plus. Les portes s'ouvraient et se fermaient avec fracas, je vous suivais hors d'haleine et je ne pouvais vous atteindre. Tout à coup je me sens saisie par derrière d'une main froide ; c'était vous, vous m'embrassiez, et une tenture rouge semblait se dérouler sur vous.

WALLENSTEIN. C'est la tapisserie rouge de mon appartement.

LA COMTESSE, *le regardant*. S'il fallait en venir là, si vous qui êtes en ce moment dans la force de la vie !...
(*Elle se jette dans ses bras en pleurant.*)

WALLENSTEIN. La sentence de l'empereur vous tourmente; mais un papier ne blesse pas, il n'aura point d'assassin.

LA COMTESSE. Eh! s'il en trouvait un! Oh!... alors ma résolution est prise, je porte sur moi de quoi me consoler.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

WALLENSTEIN, GORDON; ensuite un VALET DE CHAMBRE.

WALLENSTEIN. Tout est-il tranquille dans la ville?

GORDON. La ville est tranquille.

WALLENSTEIN. J'entends le bruit de la musique; le château est éclairé. Qui sont ces gens joyeux?

GORDON. On donne dans le château un banquet au comte Terzky et au feld-maréchal.

WALLENSTEIN, à part. C'est à cause de la victoire. Ces gens-là ne savent se réjouir qu'à table. (Il sonne. Un domestique vient.) Déshabillez-moi, je veux aller me reposer. (Il prend les clefs de Gordon.) Nous voilà donc en sûreté contre les ennemis et enfermés avec de fidèles amis; car je me trompe bien, ou une figure comme celle-ci (il regarde Gordon) n'est pas celle d'un hypocrite. (Le valet de chambre lui ôte son manteau, son hausse-col et sa Toison-d'Or.) Regardez, qu'est-ce qui vient de tomber?

LE VALET DE CHAMBRE. C'est la chaîne d'or. Elle est brisée.

WALLENSTEIN. Eh bien! elle a duré assez longtemps. Donnez. (Il regarde la chaîne.) C'est la première faveur que m'accorda l'empereur. Il me la suspendit au cou lorsqu'il était archiduc, et que nous faisons la guerre de Frioul; depuis ce jour je l'ai portée par habitude. C'est peut-être une superstition, mais cette chaîne a dû être pour moi un talisman tant que j'ai pu la por-

ter avec confiance, et le bonheur fugitif d'une époque de ma vie a dû se rattacher à cet ornement qui en était le premier gage. Maintenant soit, il faut qu'un autre bonheur commence, puisque cet ancien talisman a perdu sa force. (*Le valet de chambre s'éloigne avec les vêtements; Wallenstein se lève, se promène dans la salle, et enfin s'arrête pensif devant Gordon.*) Comme l'image des anciens temps se rapproche de moi ! Je me vois de nouveau à la cour de Burgau, où nous étions ensemble tout jeunes. Nous avions souvent des contestations ; tu étais raisonnable, tu avais coutume de prêcher la morale, tu me reprochais d'aspirer sans modération aux destinées élevées, de me laisser aller à des rêves téméraires, et tu louais les jours d'or de la médiocrité. Eh bien ! ta sagesse s'est trompée ; elle a de bonne heure mis des bornes à ta destinée, et si tu ne te rapprochais pas de l'influence magnétique de mon étoile, ta vie s'éteindrait en silence dans cette obscure retraite.

GORDON. Mon prince, le pauvre pêcheur rattache sans peine sa fragile nacelle dans le port, et voit le puissant navire échouer dans la tempête.

WALLENSTEIN. Ainsi tu es déjà au port, vieillard, et moi non. Une ardeur que rien n'a affaiblie me pousse impérieusement sur les flots de la vie ; l'espérance est encore ma déesse, mon esprit est jeune, et quand je me compare à toi, je remarque avec orgueil que les années rapides ont passé sur ma tête sans la blanchir et sans me faire sentir leur pouvoir. (*Il se promène à grands pas à travers la chambre, puis s'arrête en face de Gordon de l'autre côté du théâtre.*) Pourquoi dire que la fortune est trompeuse ? Elle m'a été fidèle, elle m'a élevé avec amour au-dessus de la foule des hommes, elle m'a porté dans ses bras légers et puissants de déesse à travers les degrés de la vie. Il n'y a rien de vulgaire dans la route que ma destinée a suivie, ni dans les lignes de ma main. Qui pourrait juger ma vie selon les règles de la sagesse humaine ? Je semble, il est vrai, en ce moment,

tomber bien bas, mais je me relèverai, et le flux abondant va bientôt succéder à la basse marée.

GORDON. Et pourtant je me rappelle l'ancien axiome : « Ne vous vantez pas d'un beau jour avant qu'il soit passé. » Un long bonheur n'est pas un motif d'espérance; c'est pour les malheureux que l'espérance est faite. L'homme heureux doit vivre dans la crainte, car la balance de la destinée veille constamment.

WALLENSTEIN, *souriant*. Je crois entendre encore le Gordon d'autrefois. Je sais bien que les choses terrestres sont sujettes au changement, les divinités malfaisantes réclament leurs droits. Les antiques peuples païens le savaient déjà lorsqu'ils s'imposaient eux-mêmes un malheur volontaire pour apaiser les divinités jalouses, lorsqu'ils immolaient des hommes sur l'autel de Typhon. (*Après un moment de silence*). Et moi aussi je lui ai sacrifié; car mon meilleur ami a succombé, et il a succombé par ma faute. Aussi, depuis ce temps, aucune faveur de la fortune ne peut me causer autant de joie que cette perte m'a causé de douleurs. La jalousie du sort doit être apaisée; il a pris une vie pour une autre, et la foudre qui devait m'écraser est tombée sur cette tête chérie.

SCÈNE V.

Les précédents, SENI.

WALLENSTEIN. N'est-ce pas Seni qui vient? Comme il est hors de lui! Qui t'amène si tard ici, Baptiste?

SENI. Mes inquiétudes sur vous, monseigneur.

WALLENSTEIN. Parle. Qu'y a-t-il?

SENI. Fuyez avant que le jour paraisse. Ne vous fiez pas aux Suédois.

WALLENSTEIN. Quelle idée!

SENI, *élevant la voix*. Ne vous fiez pas aux Suédois.

WALLENSTEIN. Qu'y a-t-il donc?

SENI. N'attendez pas l'arrivée de ces Suédois. Un

malheur prochain vous menace, de faux amis sont près de vous, des signes terribles se sont montrés, des embûches fatales vous environnent de toutes parts.

WALLENSTEIN. Tu rêves, Baptiste, la crainte te trouble l'esprit.

SENI. Oh ! ne croyez pas qu'une vaine terreur me trompe. Venez, lisez vous-même dans les planètes. De perfides amis vous menacent.

WALLENSTEIN. Si mon malheur doit venir de perfides amis, les signes qui me l'annoncent auraient dû m'apparaître plus tôt. Maintenant les étoiles n'ont plus rien à m'apprendre à ce sujet.

SENI. Oh ! venez et voyez ; croyez-en vos propres yeux. Un signe fatal se montre dans le domaine céleste de votre vie ; un ennemi qui est près de vous, un méchant esprit s'est glissé sous les rayons de votre étoile. Écoutez mes avertissements ; ne vous livrez pas à ces païens qui font la guerre à notre sainte Église.

WALLENSTEIN, *souriant*. Est-ce de là que vient l'oracle ?... Oui, oui, maintenant je le vois... Cette alliance avec les Suédois ne t'a jamais plu. Va te reposer, Baptiste, je ne redoute pas de tels signes.

GORDON, *qui pendant cet entretien a été vivement ému, se tourne vers Wallenstein*. Mon prince, oserai-je parler ? Souvent un homme sans importance a donné un avis utile.

WALLENSTEIN. Parle librement.

GORDON. Mon prince, si cependant tout ceci n'était pas un vain fantôme, si la providence de Dieu se servait miraculeusement de cet organe pour vous sauver ?...

WALLENSTEIN. Vous êtes dans le délire l'un et l'autre. Comment mon malheur pourrait-il me venir des Suédois : ils ont recherché mon alliance, ils y trouvent leur intérêt.

GORDON. Mais si c'était précisément l'arrivée de ces Suédois qui dût être la cause de votre perte au moment

où vous êtes si tranquille... (*Il se jette à genoux devant lui.*) Oh ! il en est encore temps, mon prince.

SENI *se jette aussi à genoux devant lui.* Oh ! écoutez-le, écoutez-le.

WALLENSTEIN. Temps de quoi faire ? Levez-vous... Je le veux, levez-vous.

GORDON *se lève.* Le rhingrave est encore loin ; ordonnez que cette forteresse lui soit fermée. S'il veut nous assiéger, qu'il l'essaye, et, je vous le dis, lui et toute son armée périront devant ces murs plutôt que de laisser notre constance et notre courage. Il verra ce que peut faire une troupe de héros animés par un chef héroïque qui veut sérieusement réparer sa faute. Cette action touchera l'empereur et nous réconciliera avec lui ; car son cœur est porté à la clémence, et Friedland, retournant à lui avec repentir, sera placé plus haut dans la faveur de son souverain que s'il ne l'avait jamais perdue.

WALLENSTEIN *le regarde avec surprise, puis se tait un instant et montre une profonde émotion.* Gordon, l'ardeur de votre zèle vous conduit bien loin. Un ami de jeunesse peut seul se permettre un tel discours. Le sang a coulé, Gordon, l'empereur ne pourra jamais me pardonner, et s'il le pouvait, moi je ne voudrais pas vous pardonner. Si j'avais pu prévoir ce qui est arrivé, si j'avais su que j'y perdrais mon ami le plus cher, et si mon cœur m'avait parlé comme à présent, peut-être aurais-je réfléchi... peut-être non. Mais maintenant que me reste-t-il à ménager ? Les commencements de mon entreprise sont trop gravés pour n'aboutir à rien. Qu'elle suive donc son cours (*Il s'avance vers la fenêtre.*) Voyez, il est nuit ; déjà dans le château on n'entend plus rien. Allons, que l'on m'éclaire. (*Le valet de chambre, qui est entré en silence et qui a pris une part visible à l'entretien, s'avance vivement ému, et se jette aux pieds du duc.*) Toi aussi ! mais je sais pourquoi tu désires que je fasse ma paix avec l'empereur. Le pauvre

homme, il a dans la Carinthie un petit bien, et il a peur qu'on ne le lui prenne parce qu'il est près de moi. Suis-je donc si pauvre que je ne puisse indemniser mes serviteurs ? Eh bien ! je ne veux contraindre personne. Si tu penses que le bonheur m'a abandonné, abandonne-moi. Aujourd'hui tu peux me déshabiller pour la dernière fois, puis te ranger du côté de l'empereur. Bonne nuit, Gordon ; je pense que je vais faire un long sommeil, car les agitations de ce jour ont été rudes. Ayez soin qu'on ne m'éveille pas trop tôt. (*Il sort. Le valet de chambre l'éclaire ; Seni le suit. Gordon reste dans l'obscurité, suivant le duc des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu. Alors il exprime sa douleur par sa contenance, et s'appuie tristement contre une colonne.*)

SCÈNE VI.

GORDON, BUTTLER, *au fond du théâtre.*

BUTTLER. Restez tranquillement là jusqu'à ce que je donne le signal.

GORDON. C'est lui ! il amène déjà les meurtriers.

BUTTLER. Les lumières sont éteintes. Tout est dans un profond sommeil.

GORDON. Que dois-je faire ? essayerai-je de le sauver ? Mettrai-je la maison et les gardes en mouvement ?

BUTTLER *paraît*. Il y a de la lumière dans le corridor qui conduit à la chambre à coucher du prince.

GORDON. Mais ne violerai-je pas mon serment envers l'empereur ? Et s'il s'échappe, et s'il augmente la force de l'ennemi, n'en résultera-t-il pas des conséquences terribles dont je répondrai sur ma tête !

BUTTLER *s'approche*. Silence ! Écoutons. Qui parle ici ?

GORDON. Hélas ! il vaut encore mieux m'en remettre au ciel, car qui suis-je pour intervenir dans de si grands événements ? S'il succombe, ce n'est pas moi

qui l'aurai tué ; s'il est délivré, j'en serai la cause et j'en subirai les conséquences.

BUTTLER *avance encore*. Je connais cette voix.

GORDON. Buttler !

BUTTLER. C'est Gordon. Que cherchez-vous ici ? Le duc vous a-t-il congédié si tard ?

GORDON. Vous portez la main en écharpe ?

BUTTLER. Elle est blessée. Cet Illo a combattu comme un désespéré, jusqu'à ce qu'enfin nous le jetions par terre.

GORDON. Sont-ils morts ?

BUTTLER. Oui, ils le sont... Est-il au lit ?

GORDON. Hélas ! Buttler !

BUTTLER. Y est-il ? Parlez : le meurtre ne peut pas rester longtemps caché.

GORDON. Qu'il ne meure pas, qu'il ne meure pas par vous ! le ciel ne veut point de votre bras ! voyez : il est blessé.

BUTTLER. Mon bras ne sera pas nécessaire.

GORDON. Les coupables sont morts : c'en est assez pour satisfaire la justice. Que tout soit apaisé par ces victimes. (*Le valet de chambre traverse la galerie, le doigt sur les lèvres, pour demander silence.*) Il dort. Oh ! ne l'égorgez pas dans le moment sacré du sommeil.

BUTTLER. Non : il se réveillera pour mourir. (*Il veut sortir.*)

GORDON. Hélas ! son cœur, encore tout préoccupé des choses terrestres, n'est pas prêt à paraître devant son Dieu.

BUTTLER. La miséricorde de Dieu est grande. (*Il veut sortir.*)

GORDON *l'arrête*. Accordez-lui seulement cette nuit.

BUTTLER. Chaque instant peut nous trahir.

GORDON. Seulement une heure.

BUTTLER. Laissez-moi. A quoi lui servirait ce court délai ?

GORDON. Oh ! le temps est une divinité merveilleuse. Dans une heure des milliers de grains de sable s'écou-

lent, et les pensées non moins nombreuses s'agitent dans l'esprit de l'homme. Une heure seulement : votre cœur peut changer, le sien aussi ; une nouvelle peut venir ; un événement heureux, salutaire, décisif, peut tout à coup tomber du ciel. Oh ! que de choses peuvent arriver en une heure !

BUTTLER. Vous me rappelez combien les minutes sont précieuses. (*Il frappe du pied.*)

SCÈNE VII.

Les précédents ; MACDONALD, DEVEROUX, avec des haliebardiens ; ensuite un VALET DE CHAMBRE.

GORDON se jette entre Buttler et les hommes armés. Non, barbare ; il faudra d'abord que tu passes sur mon corps, car je ne souffrirai point cette horrible action.

BUTTLER, le repoussant. Vieillard insensé ! (*On entend des trompettes dans l'éloignement.*)

MACDONALD ET DEVEROUX. Les trompettes suédoises ! Les Suédois sont devant Égra, hâtons-nous.

GORDON. Dieu ! Dieu !

BUTTLER. A votre poste, commandant. (*Gordon sort en toute hâte.*)

LE VALET DE CHAMBRE accourt. Qui ose faire du bruit ici ? Silence, le duc dort.

DEVEROUX, d'une voix élevée et terrible. Ami, il est temps de faire du bruit.

LE VALET DE CHAMBRE. Au secours ! au meurtre !

BUTTLER. Tuez-le.

LE VALET DE CHAMBRE, poignardé par Deveroux, tombe à l'entrée de la galerie. Jésus ! Marie !

BUTTLER. Brisez les portes. (*Ils passent sur le cadavre. On entend dans l'éloignement deux portes tomber l'une après l'autre... Voix confuses... Bruit d'armes... Puis tout à coup profond silence.*)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE TERZKY, *avec une lumière à la main*. Sa chambre à coucher est vide, on n'a pu la trouver nulle part. Neubrunn, qui veillait près d'elle, est absente aussi. Aurait-elle pris la fuite ? Où peut-elle être allée ? Il faut courir après elle, mettre tout en mouvement. De quelle façon le duc recevra-t-il cette terrible nouvelle ? Si seulement mon mari était revenu de ce festin... Le duc est-il éveillé ? Il me semble que j'ai entendu ici marcher et parler. Je veux aller écouter à la porte. Mais silence ! qui est là ? on monte à la hâte les escaliers.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, GORDON ; *ensuite* BUTTLER.

GORDON, *hors d'haleine*. C'est une erreur, ce ne sont pas les Suédois. N'allez pas plus loin, Buttler. Dieu ! où est-il ? (*Il aperçoit la comtesse.*) Comtesse, dites-moi...

LA COMTESSE. Vous venez du château ? où est mon mari ?

GORDON, *avec effroi*. Votre mari ? oh ! ne m'interrogez pas. Rentrez. (*Il veut sortir.*)

LA COMTESSE *le retient*. Non, pas avant que vous m'ayez expliqué...

GORDON, *l'écartant vivement*. Le sort du monde dépend de cet instant. Au nom du ciel, allez... Pendant que nous parlons... Dieu ! (*Il crie.*) Buttler ! Buttler !

LA COMTESSE. Il est au château avec mon mari. (*Buttler sort de la galerie.*)

GORDON. C'était une erreur, ce ne sont pas les Suédois. Ce sont les Impériaux qui entrent dans la ville. Le lieutenant-général m'envoie vous dire qu'il sera ici à l'instant... Suspendez tout.

BUTTLER. Il arrive trop tard.

GORDON, *s'appuyant contre la muraille*. Dieu de miséricorde !

LA COMTESSE, *avec anxiété*. Quoi ! trop tard ? Qui va venir ici ? Octavio dans Égra ! Trahison ! Trahison ! Où est le duc ? (*Elle court vers la galerie.*)

SCÈNE X.

Les précédents ; SENI, LE BOURGMESTRE, UN PAGE, UNE FEMME DE CHAMBRE, DES VALETS accourent épouvantés sur la scène.

SENI, *sortant de la galerie avec tous les signes de la terreur*. Sanglante et épouvantable action !

LA COMTESSE. Qu'est-il arrivé, Seni ?

UN PAGE, *arrivant*. O déplorable spectacle ! (*Des domestiques entrent avec des flambeaux.*)

LA COMTESSE. Qu'y a-t-il, au nom de Dieu ?

SENI. Vous le demandez encore ? Le prince est égorgé, et votre mari a été tué au château. (*La comtesse reste glacée à ces paroles.*)

LA FEMME DE CHAMBRE *accourt*. Secourez, secourez la duchesse !

LE BOURGMESTRE. Quels sont ces cris de douleur qui troublent le sommeil de cette maison ?

GORDON. Votre maison est maudite à tout jamais. Dans votre maison, le prince gît assassiné.

LE BOURGMESTRE. Que Dieu nous en préserve !

(*Il sort.*)

PREMIER VALET. Fuyez ! fuyez ! ils nous égorgent tous.

SECOND VALET, *portant de l'argenterie*. Par ici, les autres issues sont gardées. (*On entend crier derrière la scène.*) Place ! place au lieutenant-général ! (*A ces mots, la comtesse se relève de sa stupéfaction et sort promptement. On entend derrière la scène :*) Fermez les portes, empêchez le peuple d'entrer.

SCÈNE XI.

Les précédents, sans la comtesse ; OCTAVIO PICCOLOMINI avec sa suite ; DEVEROUX et MACDONALD avec des hallebardiers. Le corps de Wallenstein, enveloppé d'un drap rouge, est apporté sur la scène.

OCTAVIO, *entrant précipitamment.* Cela ne doit pas être ; cela ne peut pas être. Buttler, Gordon, je ne puis le croire ; dites-moi que cela n'est pas. (*Gordon sans répondre, montre de la main le corps du duc. Octavio le voit et reste saisi d'horreur.*)

DEVEROUX, *à Buttler.* Voici la Toison d'or et l'épée du prince.

MACDONALD. Vous ordonnerez qu'à la chancellerie...

BUTTLE, *montrant Octavio.* Voici maintenant le seul qui a des ordres à donner. (*Deveroux et Macdonald se retirent respectueusement. Tout le monde s'éloigne en silence. Buttler, Octavio, Gordon restent seuls sur la scène.*)

OCTAVIO, *à Buttler.* Était-ce là votre dessein, Buttler, lorsque nous nous séparâmes ? Dieu de justice ! j'élève mes mains vers toi. Je ne suis pas coupable de cette monstrueuse action.

BUTTLE. Votre main est pure, vous avez employé la mienne.

OCTAVIO. Scélérat ! devais-tu ainsi abuser des ordres de ton souverain, et commettre au nom sacré de ton empereur cet horrible assassinat ?

BUTTLE, *tranquillement.* Je n'ai fait qu'exécuter l'arrêt de l'empereur.

OCTAVIO. O malédiction attachée au pouvoir des rois ! leurs paroles ont une telle force, que leur pensée fugitive entraîne à l'instant un fait irréparable. Devais-tu obéir si vite ? Devais-tu ravir à la clémence le temps de faire grâce ? Le temps est l'ange salutaire de l'homme. Faire suivre sans délai le jugement de l'exécution, c'est ce qui n'appartient qu'au Dieu infailible.

BUTTLER. Que me reprochez-vous ? quel est mon crime ? J'ai fait une bonne action ; j'ai délivré l'empire d'un ennemi redoutable, et j'ai droit à une récompense. La seule différence entre votre conduite et la mienne, c'est que vous avez aiguisé le dard, et que moi j'ai frappé. Vous demandiez du sang, et vous êtes étonné que le sang ait coulé ? Pour moi, j'ai toujours su ce que je faisais, et le résultat ne me cause ni surprise ni frayeur. Avez-vous encore quelque ordre à me donner ? je vais de ce pas à Vienne, déposer mon épée sanglante devant le trône de l'empereur, et réclamer l'approbation qu'un juge équitable doit accorder à une prompte et stricte obéissance. *(Il sort.)*

SCÈNE XII.

Les précédents, sans Buttler ; LA COMTESSE TERZKY s'avance pâle et défigurée ; sa voix est faible, lente et sans chaleur.

OCTAVIO, *allant au-devant d'elle.* O comtesse Terzky ! devions-nous en venir là ? Ce sont là les suites de ces malheureuses tentatives.

LA COMTESSE. Ce sont les fruits de votre conduite. Le duc est mort, mon mari est mort, la duchesse lutte contre la mort, et ma nièce a disparu. Cette maison puissante et glorieuse est maintenant déserte, et les valets effrayés s'enfuient par toutes les portes. Je resto la dernière, je ferme cette demeure, et je vous en remets les clefs.

OCTAVIO, *avec une profonde douleur.* O comtesse ! ma maison aussi est morte.

LA COMTESSE. Qui doit encore périr ? qui doit encore être injustement traité ? Le prince est mort ; la vengeance de l'empereur doit être satisfaite. Épargnez les anciens serviteurs. Qu'on ne leur fasse point un crime de leur amour et de leur fidélité. La destinée a surpris mon frère trop vite, il n'a pu songer à eux.

OCTAVIO. Non, plus de vengeance, plus de rigueurs, comtesse. Une grande faute a subi un grand châtiment. L'empereur est apaisé; la fille n'aura de l'héritage de son père que sa gloire et le souvenir de ses services. L'impératrice honore votre malheur et vous ouvre ses bras maternels. N'ayez donc plus aucune crainte. Prenez confiance, et abandonnez-vous avec espoir à la clémence impériale.

LA COMTESSE, *levant les yeux au ciel*. Je me confie à la clémence d'un plus grand maître... Dans quel lieu les restes du prince seront-ils déposés ! Dans le temps de sa première prospérité, il avait fondé une chartreuse à Githschin ; c'est là que repose la comtesse Wallenstein, c'est là que, par un sentiment de reconnaissance, il a souhaité être enseveli près d'elle. Oh ! accordez-lui cette sépulture. Je demande pour mon mari la même faveur. L'empereur est maître de nos châteaux ; qu'on nous donne seulement un tombeau près de nos aïeux.

OCTAVIO. Vous tremblez, comtesse... vous pâlissez... Dieu ! quel sens funeste j'entrevois dans vos discours !

LA COMTESSE *rassemble ses forces et parle avec vivacité et noblesse*. Vous avez trop bonne opinion de moi pour croire que je pourrais survivre à la ruine de ma maison. Nous nous sentions assez grands pour porter la main sur une couronne de roi... Nous n'avons pas réussi, mais nous avons de royales pensées, et nous croyons qu'une mort volontaire, courageuse, est préférable à une vie déshonorée... Le poison...

OCTAVIO. Oh ! sauvez-la, secourez-la !

LA COMTESSE. Il est trop tard, il est trop tard. Dans quelques instants mon sort sera accompli.

(*Elle sort.*)

GORDON. O maison de mort et d'horreur ! (*Un courrier vient et apporte une lettre. Gordon s'avance au-devant de lui.*) Qu'y a-t-il ? C'est le sceau de l'empereur.

(Il lit l'adresse et remet la lettre à Octavio avec un regard sévère.) Au prince Piccolomini.

(Octavio fait un mouvement d'effroi et lève les yeux avec douleur au ciel. Le rideau tombe.)

FIN DE LA MORT DE WALLENSTEIN.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE.

Prologue prononcé pour la rentrée du théâtre de Weimar.	4
Wallenstein.	5
Première partie. — Le camp de Wallenstein.	5
Deuxième partie. — Les Piccolomini	39
Troisième partie. — La mort de Wallenstein.	123
La Fiancée de Messine	253
Guillaume Tell.	343